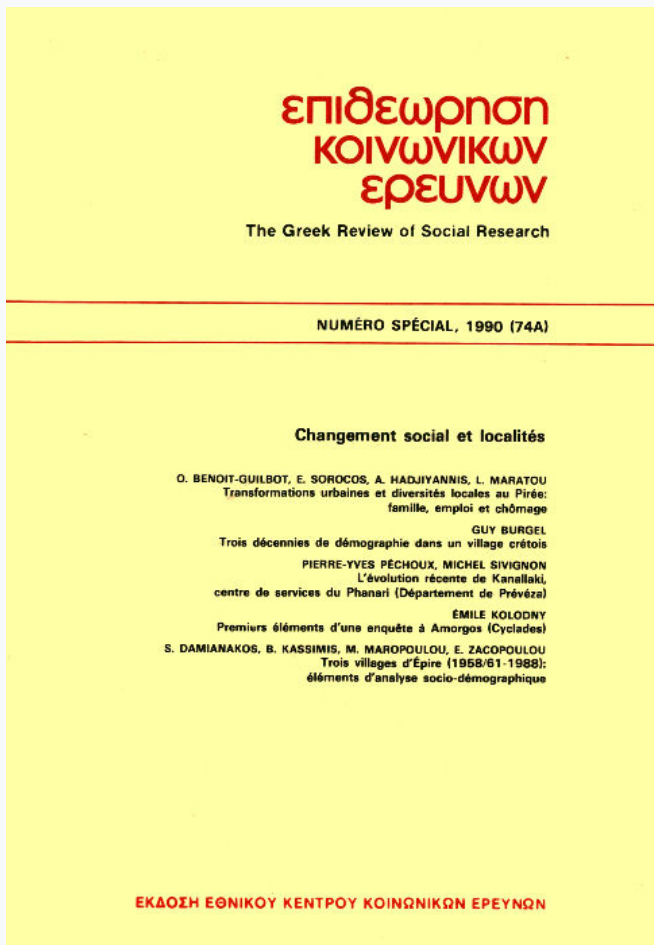


The Greek Review of Social Research

Vol 74 (1990)

Numéro spécial: 74, A: Changement social et localités



Trois villages d' Epire (1958/61-1988): éléments d'analyse socio-démographique

Stathis Damianakos, Babis Kassimis, Marina Maropoulou, Ersi Zacopoulou

doi: [10.12681/grsr.781](https://doi.org/10.12681/grsr.781)

Copyright © 1990, Stathis Damianakos, Babis Kassimis, Marina Maropoulou, Ersi Zacopoulou



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/).

To cite this article:

Damianakos, S., Kassimis, B., Maropoulou, M., & Zacopoulou, E. (1990). Trois villages d' Epire (1958/61-1988): éléments d'analyse socio-démographique. *The Greek Review of Social Research*, 74, 125-229.
<https://doi.org/10.12681/grsr.781>

TROIS VILLAGES D'ÉPIRE (1958/61-1988)
ÉLÉMENTS D'ANALYSE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE*

Stathis Damianakos
avec la collaboration de
Babis Kassimis,
Marina Maropoulou,
Ersi Zacopoulou

AVANT-PROPOS

Trente ans après

Trente ans après. Revenir sur un terrain d'enquête de sa jeunesse est toujours une expérience personnelle et scientifique riche et émouvante pour le sociologue. L'étude des villages d'Épire a joué un rôle déterminant dans la suite de mes recherches dans la mesure où elle m'a ramené à la monographie locale. Et par la suite, cette exigence de localité a été le trait caractéristique de tous les travaux du groupe de sociologie rurale du C.N.R.S. puis, d'une façon plus large, en y comprenant des localités urbaines, du programme majeur du C.N.R.S. «Observation Continue du Changement Social et Culturel». Ce retour en Épire confirme, s'il en était besoin, la fécondité de l'approche locale. C'est en effet en retournant sur le même terrain, dont il connaît les structures,

Stathis Damianakos est chargé de recherche au C.N.R.S.; Babis Kassimis est professeur associé à l'Université de Patras (Département de Sciences Économiques); Marina Maropoulou est assistante à l'Université d'Athènes (Faculté de Droit); Ersi Zacopoulou est chercheur à l'EKKE.

* À ces recherches, placées sous la direction d'Henri Mendras et de Stathis Damianakos, ont participé quatre chercheurs, les trois cosignataires de cet article ainsi que M. Vassilis Nitsiakos. L'équipe a en outre bénéficié de l'apport de deux collaborateurs extérieurs, M. Michalis Arapoglou et Mme Vasso Rocou.

les contraintes et les ressorts, que le sociologue peut approfondir d'un même mouvement sa connaissance de la localité et sa compréhension des mécanismes de changement social.

Le terrain épirote était à cet égard extraordinairement privilégié. En y arrivant en 1958, j'ai eu le sentiment d'être soudainement plongé dans une paysannerie du XVIIIe siècle. Avant la Révolution, les montagnes méditerranéennes françaises devaient quelque peu ressembler à ce que j'observais à Pysoyianni. Le sentiment étrange d'être «au bout du monde» alors que le monde entier était présent dans le village à travers ses émigrés revenus au pays. Cette ambiguïté est sans doute une des caractéristiques de la société montagnarde hellénique et peut-être commune à tout le pourtour méditerranéen. Ainsi l'étude locale permet-elle de comprendre en profondeur un mécanisme singulier et qui perdure depuis des siècles.

Il y a trente ans, nous avions le sentiment fort que Pysoyianni s'éteignait lentement et que nous la saisissions peu de temps avant son extinction. Or trente ans après, Pysoyianni est toujours mourante mais toujours vivante, toujours ranimée par sa diaspora américaine, australienne, athénienne. Il faudrait prolonger cette enquête par une enquête dans les «villages» de Pysoyiannites à New York comme à Athènes pour comprendre le rôle de cette mémoire collective qui fait vivre ces exilés, même après plusieurs générations. Cette société «à distance» et pour l'essentiel idéologique et symbolique est un paradoxe fascinant pour le sociologue.

Les deux autres villages sont exemplaires de mécanismes plus classiques de la renaissance rurale qui se manifeste partout dans le monde après une période de crise dramatique. L'agriculture et le tourisme, le bois traditionnel et des élevages de pointe: toutes ces solutions ont été trouvées par les villageois alors que le sociologue s'interrogeait sur une survie possible.

La comparaison de ces trois villages illustre une fois de plus les conclusions de nos études sur les localités rurales et urbaines en France: le mouvement d'ensemble peut paraître homogène à une certaine échelle d'analyse. Or, à l'échelle locale, il se révèle d'une extraordinaire diversité. Comment s'agencent diversité et homogénéité, tendances lourdes de transformation de la société et stratégies multiples des individus et des groupes? C'est la question théorique qui aujourd'hui fait l'objet des recherches de nombreux sociologues.

Ainsi, le «laboratoire» épirote apporte sa contribution à la pointe des recherches internationales.

Henri Mendras

Directeur de recherche au C.N.R.S.

PRÉSENTATION DE L'ENQUÊTE ET DES VILLAGES ÉTUDIÉS

Les matériaux sur lesquels repose l'analyse qui suit ont été recueillis au cours de la première phase des enquêtes de terrain réalisées en septembre-octobre 1986 dans le cadre du programme de recherches «Épire revisitée» dont les investigations, étalées sur trois ans, ont pris fin en décembre 1988.¹

L'objectif du programme en question, l'analyse du changement social par le biais des retours systématiques à des localités étudiées il y a plus de vingt-cinq ans par les mêmes chercheurs, s'inscrit dans une certaine conception du rapport liant les transformations globales aux mouvements locaux du changement qui, à son tour (et à la lumière des premiers résultats de ces enquêtes), définit une certaine vision d'ensemble quant à l'évolution suivie au cours de ces années par les trois villages étudiés. L'évolution socio-démographique faisant partie intégrante de l'évolution sociale générale de chaque localité (puisque toute transformation sociale a des incidences sur le mouvement démographique et, à l'inverse, toute modification de la situation démographique est reflétée par les autres instances sociales), il est nécessaire, pour mieux situer l'analyse qui va suivre, d'esquisser brièvement cette conception du changement local et cette vision d'ensemble sur l'évolution récente de nos collectivités qui inspirent notre démarche.

1. L'infrastructure socio-démographique, mise sur pied au cours de la première phase, a servi de base à l'étude approfondie de trois villages qui a eu lieu en 1987 et 1988. La deuxième phase (juillet 1987) fut essentiellement consacrée à l'établissement d'un fichier détaillé des ménages agricoles centré sur le travail agricole, la pluriactivité, la répartition des rôles à l'intérieur des ménages et les innovations dans le domaine du bâti et de l'équipement, ainsi qu'à une enquête par questionnaire portant sur les attitudes, les aspirations et les opinions des villageois face à leur travail, leur vie au village, l'avenir de leurs enfants etc. L'ensemble de ces matériaux nous fournit une image assez complète de la situation socio-économique actuelle et permet des comparaisons utiles aussi bien sur le plan synchronique (par rapport aux autres localités étudiées dans le cadre du programme global) que diachronique (par rapport à la situation de ces mêmes villages, il y a bientôt trente ans). La troisième et dernière phase, réalisée par étapes entre juillet et décembre 1988, a été focalisée essentiellement sur un aspect particulier de la sociabilité de chaque village, aspect qui (conformément au projet initial visant à la présentation des monographies non pas «exhaustives» ou «représentatives», mais plutôt «exemplaires» des évolutions suivies) avait été jugé plus apte à nous faire comprendre la logique d'ensemble et dont il est question à la suite de cet article. Le dépouillement de la majeure partie du matériau réuni au cours de ces trois années ayant été achevé, les chercheurs entament actuellement la rédaction du produit final de l'étude.

Tendances globales et logiques particulières du changement social

Pour le sociologue rural, soucieux avant tout de comprendre des situations locales complexes qui, la plupart du temps, lui semblent rebelles aux catégories statistiques, la question du changement social dans les micro-sociétés traditionnelles et extrêmement diversifiées de la campagne grecque, renvoie avant tout au problème des modalités d'application locale de la rationalité capitaliste d'évolution, plus exactement au repérage des multiples composantes du processus d'intégration de ces localités à la société capitaliste actuelle.

Il y a une quinzaine d'années, Claude Servolin formulait sa théorie sur l'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste et expliquait qu'en Europe occidentale le secteur agricole, bien que fondé sur l'exploitation familiale apparemment incompatible avec les lois du marché capitaliste, était non seulement soumis à ce dernier, mais que la forme de cette soumission constituait la solution la plus pertinente pour le système.² Peu après, Marcel Jollivet analysait les aspects sociologiques de cette absorption et démontrait que l'insertion des sociétés rurales dans la société capitaliste ne pouvait être saisie qu'à travers «les formes historiques particulières» que prend, pour chacune de ces sociétés, «la détermination générale».³ De son côté, Henri Mendras plaidait, déjà depuis longtemps, en faveur de la reconnaissance par le chercheur d'une certaine autonomie de la collectivité rurale face à la société englobante et prônait la multiplication des études locales, seule démarche capable de nous éclairer sur la logique spéciale (produit d'un agencement, chaque fois différent, des éléments locaux) selon laquelle la collectivité répond aux sollicitations extérieures.⁴

Ces trois approches théoriques (qui, notons-le en passant, malgré quelques divergences secondaires, sont en réalité complémentaires), ont été formulées à partir, essentiellement, de l'exemple des sociétés rurales du nord de l'Europe, celles, en particulier, qui suivent le «modèle danois» du développement de l'agriculture. Qu'en est-il de leur validité s'agissant de l'Europe méridionale et de ses régions montagneuses ou «défavorisées»? Des particularités historiques et géographiques, on le sait, marquent dans ces régions l'intégration des collectivités rurales à la société globale et font dévier son processus par rapport à

2. Cl. Servolin, «Aspects économiques de l'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste», in *L'univers politique des paysans*, Paris, F.N.S.P., A. Colin, 1972.

3. M. Jollivet, «Sociétés rurales et capitalisme» et «L'analyse fonctionnelle-structurelle en question ou la théorie nécessaire», in *Sociétés paysannes ou lutte de classes au village*, sous la dir. de M. Jollivet, Paris, A. Collin, 1974.

4. H. Mendras, *La fin des paysans*, Paris, A. Collin, 1970 et «Un schéma d'analyse de la paysannerie française», in *Sociétés paysannes ou lutte de classes au village*, op. cit.

celui qui a été observé dans l'Europe septentrionale. Sur ce point, on peut relever deux différences majeures: la première, d'ordre général, tient à la transition tardive au capitalisme de l'ensemble des économies méridionales et au caractère «périphérique» de ce dernier. La seconde, plus spécifique aux zones montagneuses, renvoie à l'importance que présentent pour ces zones les activités ou ressources extra-agricoles, à l'égard des sociétés paysannes du nord, traditionnellement très attachées à la terre. Ce sont là deux raisons supplémentaires qui nous incitent à penser le problème du changement des zones en question non pas en termes uniquement d'économie rurale, mais plutôt dans le cadre d'une réflexion globale incluant la dimension historique et faisant la part des composantes socio-économiques, politiques-institutionnelles et idéologiques-culturelles sous lesquelles se présentent les rapports entre collectivités rurales et société capitaliste actuelle.

Composantes socio-économiques: comment agissent, à l'intérieur de la collectivité, les rapports marchands, quelle dynamique dégagent-ils pour la localité, dans quels conflits locaux aboutit l'opposition entre forces de pénétration et de résistance et quel est le rôle dans ces conflits des nouvelles formes de travail agricole et extra-agricole?

Composantes politiques-institutionnelles: comment évoluent à l'heure actuelle les relations entre État et collectivités de montagne, le paysan est-il toujours impliqué dans les réseaux tout-puissants des clientèles locales, ou de nouveaux modes d'insertion politique voient-ils le jour en le faisant passer du statut de l'administré à celui du citoyen et en introduisant dans le village l'antagonisme de classes?

Composantes idéologiques-culturelles: quelles sont les modalités de dissolution/conservation des formes traditionnelles de la sociabilité paysanne, telles que la société d'interconnaissance, le groupe domestique, les relations parentales, les dépendances interpersonnelles ou les «jura fundi», et quel est l'impact sur ces modalités du nouvel environnement idéologique et culturel des campagnes, depuis la généralisation de la scolarisation et l'extension des mass media jusqu'à la diffusion des nouveaux modèles de consommation?

Selon sa cohésion interne, son passé, sa situation vis-à-vis du marché, son dynamisme démographique etc..., chaque localité de montagne semble suivre son propre type d'évolution, ce qui prouve que, en matière de pénétration capitaliste, il ne s'agit pas d'un simple décalage de «rythmes» face à l'évolution observée dans les campagnes du nord de l'Europe (auquel cas il suffirait de repérer le cheminement au cours des trente, vingt ou dix dernières années de ces campagnes pour pouvoir prédire, grosso modo, l'avenir proche des régions montagneuses du sud) mais que, au contraire, nous sommes en présence d'autres modèles.

L'enquête des «Six villages d'Épire» entreprise en 1958 dans la région de Konitsa, placée sous le signe de la collaboration entre l'Unesco et le Comité d'Épire, répondait à des préoccupations essentiellement économiques des responsables agricoles grecs. Elle démontrait que, pour des raisons tenant aussi bien à la continuité historique des villages qu'à l'interdépendance des systèmes économique, social et idéologique ainsi qu'au type de relations qui se nouent avec la société environnante, il n'y avait pas de solution purement agricole au problème et plaidait pour un effort de modernisation rurale globale de la région.⁵

Orientée vers des problèmes plus spécifiquement «ethnologiques», la recherche monographique de Grévéniti (Zaghoris oriental) menée en 1961 dans le cadre des premières recherches locales lancées par le Centre des Recherches Sociales d'Athènes, s'attaquait aux formes de sociabilité villageoise et à leur aspect le plus saillant pour la paysannerie épirote, les relations de clientèle, relations qui définissent un rapport particulier entre le local et le global et régulent le jeu des équilibres instables entre forces antagonistes de pénétration et de résistance. Cette approche rejoignait la problématique précédente en mettant en lumière l'importance des aspects politiques, culturels et sociaux, dans leur articulation, pour l'intégration équilibrée des sociétés villageoises épirotes à la société globale.⁶

Trois villages, trois logiques d'évolution

Un quart de siècle après, qu'en est-il donc de ces collectivités rurales naguère si jalousement attachées à leur mode de vie et à leur organisation sociale traditionnels? Quelles furent les modalités de leur insertion sociale dans une Grèce rurale qui connaît, à partir des années 60, une véritable révolution économique et culturelle? Quels sont les secteurs d'activité et les dynamismes collectifs que l'application des plans de développement successifs a réussi à

5. H. Mendras (avec la coll. de V. Foundoukou, T. Karpousi, St. Damianakos et K. Michalopoulos), *Six villages d'Épire*, Unesco, Rapports de missions, 11, Paris, 1961.

6. Le matériau recueilli au cours de cette enquête donnera lieu, quelques années plus tard, à certaines publications ou travaux universitaires, mais la monographie de synthèse que prévoyait le projet initial ne verra jamais le jour en raison des obligations militaires de l'auteur et de son expatriement qui suit le coup d'État de 1967. Parmi ces travaux citons: «Analyse démographique du village de Grévéniti (Épire)», in J. Peristiany (ed.), *Contributions to Mediterranean Sociology*, Mouton, Paris - The Hague, 1968 (en coll.) (pp. 127-140); *Comportement politique et relations de patronage dans un village grec*, Mémoire de DEA (EPRASS-EPHE), 1969 (p. 82), ainsi que «Grévéniti 1961, esquisse d'une société locale de montagne» dans la publication récente des Actes du Congrès d'Histoire *Épire, Société-Économie (XVe-XXe siècle)*, Jannina 1986 (pp. 211-266).

débloquer et quels sont les domaines où, au contraire, ces plans n'ont pu atteindre leurs objectifs, et pour quelles raisons?

Il est bien sûr encore trop tôt pour essayer de répondre à ces questions. Toutefois, la recherche menée jusqu'à présent dans les trois villages choisis pour la réétude (Pyrsoyianni et Aétopétra, dans la région de Konitsa, Grévéniti, dans le Zaghori oriental) nous permet de nous faire une idée sur les traits saillants de la physionomie actuelle de chaque village et de ses transformations au cours des trente dernières années.

Une des constatations majeures concernant l'évolution de ces villages est que nos prévisions catastrophiques de jadis sur leur avenir socio-démographique n'ont pas été confirmées par les faits. Pourtant, à l'époque, tout laissait prévoir l'abandon complet des deux villages de montagne (Grévéniti et Pyrsoyianni) et un déséquilibre peuplement-ressources locales amplifié des villages semi-montagneux (Aétopétra). Certes, l'évolution démographique au cours de ces trente dernières années n'est guère brillante: les trois villages perdent une grande partie de leur population, la structure des âges a de plus en plus tendance à prendre la forme de la pyramide renversée, la natalité est toujours en baisse et la mortalité en hausse, l'excédent naturel de la population devient de plus en plus négatif. Mais l'essentiel est que les trois villages ont pu se maintenir et conserver, contre vents et marées, une vie sociale réelle.

De ce point de vue, on peut soutenir que nos villages représentent des types idéaux correspondant aux trois modes de réaction, aux trois logiques d'adaptation différentes qui caractérisent l'évolution des collectivités rurales grecques face à la pénétration capitaliste de l'après-guerre.

La première logique d'insertion est celle de l'effacement matériel de la collectivité par l'exode rural: vieillissement extrême de la population, absence d'activités productives, rétrécissement de la taille de la localité en deçà d'un seuil minimal de sociabilité.

À cette catégorie appartiennent des villages, surtout de la montagne grecque, d'une longue histoire artisanale et culturelle dont la survie (dans l'imaginaire) n'est assurée que grâce à la mémoire collective vivante d'une puissante diaspora à travers la Grèce ou à travers les continents. Pyrsoyianni, ancien chef-lieu de la région sous l'occupation ottomane et foyer, depuis le XVIII^e siècle, des célèbres artisans-maçons ayant, selon la légende, «construit l'univers tout entier», est de ces villages là. À cette différence près que la volonté acharnée d'affirmer une identité locale de la part des Pyrsoyiannites de la diaspora et les oppositions auxquelles elle aboutit quant à la gestion de l'histoire locale (passé artisanal et communautaire contre passé des grands seigneurs «féodaux»), ne sont pas ici simples résidus idéologiques, mais pren-

nent des formes autrement plus matérielles: fondation d'associations d'entraide dans plusieurs villes en Grèce ou ailleurs (dont la première en date fut fondée en 1908 à New York), publication de journaux et de revues, donations ou collectes en faveur du village natal pour la construction de divers édifices d'intérêt public, création récente à Pырsoyianni d'un Musée ethnographique modèle, multiplication des résidences secondaires (réfections des anciennes maisons ou construction de nouvelles) qui font plus que tripler la population du village au cours des vacances ou des grandes fêtes. Quelle autre localité, même parmi celles qui ont conservé intacts leurs effectifs démographiques, peut se vanter d'une sociabilité aussi intense?

La deuxième logique consiste en l'engagement plus ou moins décisif dans l'intégration verticale au système de production dominant: implication directe dans le marché, adaptation relativement «normale» aux structures économiques, politiques et culturelles de la société globale, aliénation de toute autarcie, autonomie ou particularité culturelle locale, «dépayssation» et, à la limite, dépérissement de la communauté villageoise et remplacement de celle-ci par un agrégat de petits entrepreneurs «artisansaux» ou «capitalistes».

C'est le cas d'Aétopétrá, seul village parmi les localités étudiées à avoir développé son agriculture. Anciens métayers dans les *tschiftliks* des grands propriétaires terriens de la région, les habitants d'Aétopétrá deviennent, comme tous les paysans grecs, des petits propriétaires après la réforme agraire de 1917-30. Installés sur de minuscules exploitations de 0,5 à 4 ha, ils ne pratiquent guère, jusqu'aux années 60, qu'une agriculture de subsistance basée sur le blé et les cultures fourragères. Au cours de la décennie 1960, la plus grande partie de la population active quitte le village pour la R.F.A. ou d'autres pays de l'Europe occidentale, mais, contrairement à ce qui se passe pour la majorité des villages grecs, les retours massifs qu'on a notés à partir de la fin des années 70, ne vont pas grossir les secteurs tertiaire ou secondaire des villes. Une partie, en effet, des expatriés d'Aétopétrá préfère la réinstallation au village et l'investissement dans l'agriculture, dont l'essor est considérable au cours des dernières années grâce au remembrement de 1976, aux progrès enregistrés dans le domaine de la mécanisation agricole et de l'irrigation, à l'introduction des nouvelles cultures (maïs), à l'extension du fermage. Parallèlement, le syndicalisme agricole se développe et le village se reconstruit presque entièrement. Aucun rapport avec l'image de désolation, de misère et d'atonie sociale que dégageait le village pour le visiteur de 1958.

Enfin, le troisième mode de réaction est celui de la résistance de la société locale qui arrive à maintenir, à reproduire et, dans certains cas, à renforcer ses structures internes: villages conservant un certain équilibre démographique, une économie domestique d'auto-subsistance relative, des institutions locales

et des traditions culturelles qui leur permettent de faire face à l'action désagrégative du système dominant, parfois grâce au détournement astucieux des forces de changement extérieures au profit de la conservation des structures en place.

Grévéniti est un village qui illustre bien cette logique d'adaptation. Une longue tradition d'autonomie administrative accordée à toute la région de Zaghori par la Sublime Porte à partir du XVe siècle et l'existence d'une riche forêt communale dont il faut sans cesse défendre le statut face à l'État, ont contribué à la formation des élites locales qui savent tirer le meilleur parti de leurs relations avec le pouvoir. Société très ouverte à l'extérieur malgré son isolement géographique, Grévéniti a fondé sa prospérité sur le développement, depuis le XVIIIe siècle, des activités commerciales interbalkaniques et sur les migrations temporaires. Les richesses ainsi accumulées étaient investies dans des grands domaines en Épire ou en Thessalie. Après le rattachement de l'Épire à l'État grec, en 1912, et la fermeture des marchés balkaniques, le village sombrera progressivement dans le marasme. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, il sera incendié plusieurs fois et reconstruit en 1950-1952. Entre-temps, pendant la guerre civile, ses habitants seront transférés à Jannina où ils vivront deux ans grâce aux subsides de l'État, ce qui renforcera leur mentalité d'«assistés» et contribuera à la mise en place de nouveaux liens de dépendances interpersonnelles avec les autorités.

Ces liens domineront la vie locale après la guerre, quand la survie du village sera assurée grâce à la mise sur pied de ce formidable système de pluriactivité généralisée qu'on pourrait appeler «économie de bricolage» et qui repose presque entièrement sur une mobilisation permanente des relations de clientèle: un peu de bûcheronnage, un peu d'agriculture, un peu de travail dans des entreprises de travaux publics, un peu d'artisanat, un peu de salariat temporaire dans la ville proche, un peu de participation enfin à l'entreprise communale d'élevage de visons (expérience parmi les plus rares en Grèce) qui vient d'être créée à Grévéniti grâce à une généreuse subvention de l'État et qui ambitionne de transformer toute la région en centre de confection de fourrure.

Trois villages, trois manières appropriées de répondre aux contraintes extérieures, et en même temps, trois types épurés d'évolution des sociétés locales centrés, le premier sur la résistance des identités locales dans le symbolique, le deuxième sur le passage de l'économie de subsistance à la petite production marchande, le troisième sur des équilibres institutionnels astucieux, fragiles mais assez efficaces.

Les enjeux sociaux majeurs auxquels correspondent ces trois types, c'est-à-dire la gestion de l'histoire locale, la terre et l'eau et l'exploitation des ressources bureaucratiques, renvoient aux trois composantes du rapport entre

collectivités locales et société capitaliste évoquées au début de cet article, à savoir les identités culturelles, le travail et le pouvoir.

Pour cette approche de la pénétration capitaliste en tant que processus de rétablissement, au niveau du village, d'un impossible système d'équivalences économiques, idéologiques et institutionnelles, le recours à l'analyse statistique et quantitative se révèle de peu d'utilité. Seule la démarche monographique peut nous aider à nous repérer dans l'étonnante diversité des sociétés de montagne et la variété des itinéraires historiques suivis.

À contraintes, donc, extérieures similaires, réactions locales différenciées. Voyons comment cet énoncé trouve sa concrétisation dans le domaine de l'évolution socio-démographique de nos villages.

A. PYRSOYIANNI: LA REPRODUCTION EXTRA-TERRITORIALE DE LA SOCIÉTÉ LOCALE

I. Les paradoxes démographiques d'un village qui refuse de mourir

Une lecture rapide des différents paramètres qui définissent la physionomie démographique actuelle de Pyrsoyianni ne laisserait subsister aucun doute quant à l'absence de toute perspective de renouvellement démographique de ce village et quant à son extinction inexorable à courte échéance. En effet, la courbe d'évolution de la population ne cesse pas de baisser depuis le début du siècle (les effectifs villageois en 1986 représentent à peine 18% de ceux de 1920), la nuptialité et la natalité tombent à zéro au cours des dernières années, la mortalité seule détermine dorénavant le taux d'excédent naturel de la population (excédent de plus en plus négatif), la structure d'âges prend de plus en plus la forme d'une pyramide renversée, avec une proportion de jeunes de moins de 15 ans qui n'est guère supérieure au neuvième de celle de plus de 64 ans (5% et 44% respectivement).

Cependant, un examen plus attentif de ces mêmes paramètres et de leur évolution dans le temps montre que la situation est moins catastrophique qu'elle n'apparaît à première vue: la population, certes, décroît très fortement au cours des soixante dernières années, mais, depuis quelque temps, elle a plutôt tendance à se stabiliser; le déficit du mouvement naturel s'aggrave, sans aucun doute, au fil des ans, mais ses effets sont contrebalancés par un net abaissement progressif du déficit global de la population et, à partir des années 1980, le solde migratoire enregistre un taux positif pour la première fois dans l'histoire du village; enfin, s'il est vrai que la population actuelle est très vieillie, cela ne constitue guère une nouveauté pour Pyrsoyianni: en 1971 déjà, le

pourcentage des jeunes de moins de 15 ans atteignait à peine 6% et celui des vieillards de plus de 64 ans dépassait 31%. Quant à la structure d'âges en 1958, malgré une répartition plus équilibrée, elle était loin de présenter le même dynamisme dont faisaient preuve, à l'époque, les autres villages épirotes: 26% de jeunes et 16% de vieillards contre une moyenne départementale rurale de 31% et de 8% respectivement (1961).

Comment expliquer, dès lors, ce paradoxe de la perpétuation d'une société locale depuis longtemps privée de sa jeunesse et qui met tant d'ingéniosité à déjouer tous les pronostics du démographe convaincu, voici vingt ans déjà, de sa mort imminente? D'un strict point de vue de comptabilité démographique, le paradoxe est vite levé si l'on compare le tableau du mouvement naturel de la population avec celui du mouvement migratoire, comparaison qui fait apparaître que le déficit est atténué ou neutralisé par des rapatriements de plus en plus nombreux au cours des deux dernières décennies: les vieillards du village meurent, mais d'autres vieillards viennent de l'extérieur prendre leur place.

Vue sous cet angle, Pyrsoyianni ne serait donc qu'un village de retraités, semblable à des centaines d'autres villages de montagne en Grèce qui ne survivent, faute de pouvoir vivre, que grâce à leur fonction de «refuge» pour personnes âgées.

Mais, l'incroyable vivacité de cette société villageoise, ce contraste jamais vu entre structures démographiques dégradées et sociabilité communautaire intense et variée, montre que l'explication par la seule arithmétique des flux migratoires est insuffisante. Car, si perpétuation d'une telle société il y a, c'est que les vieillards de Pyrsoyianni assurent quelque chose de plus qu'un simple apport numérique à son existence matérielle: ils assurent la pérennité de son identité collective, ils sont les gardiens du lieu, hautement symbolique, de ralliement (réel ou mental) des Pyrsoyiannites de la diaspora, en même temps que les garants et les gestionnaires d'une vie communautaire qui déborde largement les frontières de la localité. Et c'est une image inoubliable pour le visiteur que de les voir au crépuscule descendre en groupe les ruelles du village appuyés sur leurs cannes, au pas serein, presque solennel, pour prendre place en hémicycle, tel un chœur de tragédie antique, sur l'estrade devant le bâtiment communal, et continuer leur discussion de la veille sur les affaires des Pyrsoyiannites de Jannina, d'Athènes, de New York ou de Sydney.

C'est que la notion de «localité» et la distinction corrélatrice entre «population présente» et «population absente» semblent plutôt inopérantes pour rendre compte de l'existence effective d'un village comme Pyrsoyianni, où non seulement les personnes présentes ne le sont que grâce à l'absence (celle qui fut la leur et celle des autres), mais aussi les expatriés ne sont pas à proprement

parler des absents puisqu'on les retrouve intimement mêlés dans les moindres aspects de la vie sociale du village, de même que, inversement, on retrouve le «village» dans les multiples lieux de leur installation actuelle.

Tout se passe comme si, à la situation qui avait depuis longtemps prévalu à Pyssoyianni et qui lui avait permis de fonctionner, jusqu'aux années 1960, comme «le faubourg d'Athènes et même, à la limite, de New York», selon la formule d'Henri Mendras⁷ («faubourg», il faut le dire, se situant aux antipodes des «dortoirs» qu'on observe dans les métropoles contemporaines), succédait aujourd'hui, après la transformation de l'émigration saisonnière en émigration définitive, une situation différente, certes, extérieurement (puisque la communauté se reproduit désormais en dehors de ses frontières géographiques), mais où le village, loin d'être réduit à un simple «hospice de vieillards», continuerait à jouer le rôle du centre régulateur dans un réseau formé de colonies éparpillées un peu partout dans le monde.

Il s'agit là d'un deuxième paradoxe socio-démographique de ce village, paradoxe lié à l'incertitude quant à la saisie de sa population réelle. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, l'installation définitive des derniers émigrants saisonniers en dehors du village n'a aucunement clarifié sur ce point une situation déjà compliquée du fait de la double résidence et de la séparation radicale entre «lieu de production» et «lieu de loisirs et de vie sociale», qui furent — depuis longtemps — le propre de la société pyrsoyiannite: une partie des expatriés continueront après 1970 non seulement à avoir une double résidence et à pratiquer des séjours prolongés au village, mais aussi (ce qui est beaucoup plus significatif), à participer activement à la vie sociale du village.

Les signes immédiatement perceptibles de cette participation nous les retrouvons, entre autres, dans les activités associatives multiples qui ont lieu au village (depuis le financement ou le travail bénévole pour la construction de tel ou tel édifice d'intérêt communal, jusqu'à la création récente du Musée ethnographique de Pyssoyianni), nous les retrouvons aussi dans un taux de participation aux élections législatives et municipales qui dépasse de plusieurs fois la population «réelle» du village,⁸ ou dans le fait que trois parmi les cinq membres du Conseil Communal ont leur résidence principale en dehors du village,⁹ nous les retrouvons, enfin, dans cette mobilisation étonnante des Pyrsoyiannites de la diaspora, lesquels, à l'annonce d'un recensement national, af-

7. *Six villages d'Épire*, op. cit. p. 30.

8. Ainsi, par exemple, le rapport entre électeurs ayant effectivement voté et population du village s'établit à 130% pour les élections de 1974, à 202% pour les élections de 1977 et à 214% pour celles de 1981.

9. Deux à Jannina et un à Konitsa.

fluent de toutes parts, par autocars affrétés, pour être dénombrés au village.

Devant cette volonté acharnée d'affirmer une appartenance qui est beaucoup plus qu'un simple attachement sentimental au village natal et devant, de l'autre côté, ce comportement de «tricheur» du Pysoyiannite, établir un chiffre de «population réelle» sur des critères soit de présence effective le jour du recensement, comme le fait l'O.N.S.G., soit de temps minimal annuel passé au village, comme nous l'avons fait nous-mêmes, comporte une forte dose d'arbitraire. Les tableaux démographiques que nous publions ici doivent, par conséquent, être lus en tenant compte de cet arbitraire.

Un autre signe d'appartenance, moins perceptible à première vue cette fois-ci, confirme l'introuvable coïncidence entre frontières géographiques et frontières sociologiques de la communauté: c'est le prolongement de certaines formes de sociabilité villageoise, par le biais notamment des échanges matrimoniaux et du maintien des relations parentales et d'entraide, dans les colonies établies à l'intérieur de la Grèce comme à l'étranger. De la sociabilité en question nous en parlons dans d'autres chapitres de l'étude, ici nous nous bornons à mentionner seulement la fréquence élevée des mariages endogames enregistrés parmi les Pysoyiannites installés, parfois depuis plusieurs décennies, à Athènes, Salonique, Igouménitsa, Agrinion ou même aux États-Unis.¹⁰

Ce point renvoie à un troisième paradoxe socio-démographique de Pysoyianni, à savoir la coexistence (qui, comme nous le verrons par la suite, remonte aux années 1950, et même au-delà) de deux modèles de comportement démographique: d'un côté, un modèle «urbain» illustré par la faible natalité, la forte mortalité, le nombre réduit d'enfants par couple et le rétrécissement relatif du groupe domestique en comparaison au village moyen grec, ainsi que la configuration de la pyramide d'âges qui se rapproche plutôt de celle d'une population citadine (avec, notamment, l'affaiblissement de la base et le gonflement des tranches d'âges mûrs), traits qui reflètent les structures productives de ce village (absence d'activités agricoles, salariat).

De l'autre côté, un modèle «paysan» mis en valeur par la persistance, beaucoup plus tenace qu'ailleurs, d'une forte endogamie, d'une forme de groupe domestique qui reproduit (au moins jusqu'aux années 1960) un schéma tronqué de famille élargie, d'une organisation «lignagère» de la société dont les traces sont perceptibles encore aujourd'hui, caractéristiques qui témoignent de la sociabilité exceptionnelle de ce village.

Le premier de ces modèles exprime l'ouverture et la modernité étonnantes

10. Un rapide dépouillement parmi les expatriés depuis la dernière guerre, recensés dans nos fichiers de ménages, montre que sur l'ensemble des mariages contractés en dehors du village un sur trois est un mariage entre Pysoyiannites.

de la société locale, le deuxième renvoie à son repliement sur soi et à son attachement opiniâtre à la tradition. C'est cette contradiction, ce va et vient incessant entre identification au monde extérieur et affirmation d'une identité culturelle propre qui constituent le trait démographique majeur du village en même temps que l'objet le plus passionnant de son étude sociologique.

II. Évolution de la population

La courbe suivie par l'évolution de la population depuis 1920 présente un mouvement descendant régulier, interrompu seulement deux fois, une première fois entre 1951 et 1961 et une seconde fois entre 1971 et 1981, périodes pendant lesquelles le mouvement s'inverse (fig. 1). Comme nous le verrons par la suite, cette inversion est fallacieuse: en réalité, la baisse de la population villageoise est ininterrompue tout au long de la période 1928-1981, passant de 1.153 habitants en 1928 à 164 habitants en 1981 (-85%), ces deux dates marquant le maximum et le minimum, respectivement, de la population connue du village. Mais, l'émigration étant un phénomène ancien à Pyrsoyianni, il est certain que pour situer la date de la population maximale, nous devons remonter beaucoup plus loin dans le temps, probablement dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, période qui marque l'apogée de la prospérité du village.¹¹

Les chiffres fournis par l'O.N.S.G. ainsi que les écarts très sensibles que nous constatons, à partir de 1961, entre ceux-ci et nos propres estimations appellent quelques commentaires (tableau 1)*: d'abord, il faut remarquer que les données pour 1928 et 1940 (910 et 843 habitants, respectivement) sous-estiment de façon manifeste la population villageoise de cette période, du fait que ces recensements ont eu lieu à des dates (16 mai le premier et 16 octobre le second) pendant lesquelles l'ensemble des artisans-maçons itinérants était absent du village.¹² Bien qu'exagéré, le chiffre de 1.300 habitants avancé pour

* Tous les tableaux figurent à la fin du texte.

11. Selon une source non vérifiée, Pyrsoyianni comptait 1.838 habitants en 1913 déjà (année du rattachement de l'Épire à la Grèce), ce qui représente le double de la population recensée en 1928 (voir I. Patellis, «Étude pour le développement de la région frontalière Pogoni-Konitsa-Zagori-Metsovo», *Armoloji*, 6, 1978, pp. 3-7). Ce chiffre n'est pas tout à fait invraisemblable quand on sait que le village comptait, en 1958, 300 maisons et que les familles étaient assez nombreuses au début du siècle. Pour les périodes antérieures, le dépouillement de certaines sources non encore exploitées (telles que le *Dimotologhion* pour les années 1770-1905 ou le «Calepin d'épicier» pour les années 1881-1889 des archives Kyrkas Sérifis, conservées par Mr. V. Papageorgiou, avocat au barreau de Salonique) nous permettra peut-être de formuler quelques estimations sur l'histoire du peuplement, des origines (XVII^e siècle) au début du siècle.

12. Traditionnellement, l'émigration saisonnière des artisans-maçons de Pyrsoyianni avait lieu entre fin avril et novembre-décembre de chaque année, cela depuis 1815, année à laquelle remontent les premiers témoignages dont nous disposons sur l'existence des *bloukia* (équipes),

FIGURE 1
PYRSOYIANNI: Évolution de la population (1920-1986)



l'année 1932 par nos informateurs en 1958,¹³ paraît plus proche de la réalité, compte-tenu du décalage anormalement élevé entre hommes et femmes enregistré lors des deux recensements en question (la population féminine représente les deux tiers de l'ensemble).¹⁴ Ces mêmes informateurs estimaient la population de Pyrsoyianni, au début de la guerre, à 900 habitants, chiffre assez véridique si l'on sait que l'émigration (masculine essentiellement) prend une certaine ampleur après 1930.¹⁵

De même, les recensements de 1951 (394 hab.) et de 1961 (513 hab.) fournissent pour des raisons (conjoncturelles) différentes, des chiffres erronés: le premier avait été réalisé à un moment où le mouvement de réinstallation des habitants dans leur village, évacué au cours de la guerre civile comme tous les autres villages de montagne, n'avait pas encore été terminé (entamé en 1950, le repeuplement s'était poursuivi jusqu'en 1955-56), la population donc virtuelle est, selon toute probabilité, sous-évaluée.¹⁶ En revanche, le deuxième surévalue le nombre d'habitants, puisque selon une notice qui accompagne la publication des résultats y sont incluses 130 personnes «inscrites dans les registres d'autres communes». Si l'on ne tient pas compte de ces personnes, la population de 1961 s'établit à 383 personnes, ce qui n'est pas loin de nos propres estimations (400 personnes).¹⁷

Quand aux deux derniers recensements, ceux de 1971 et de 1981, l'intervention d'un nouveau facteur («l'autocar affrété» dont nous parlions plus haut)

jusqu'au début des années 1970 quand les derniers maçons s'installent définitivement hors du village. Les trois recensements suivants, réalisés pendant la morte-saison (7/4/1951, 19/3/1961 et 14/3/1971), n'ont pas eu de répercussions, de ce point de vue, sur les résultats. Le cas du recensement de 1920, réalisé le 19 décembre, est moins net. Toutefois, étant donné que c'est la fête de Noël qui marque le point final des retours annuels, on peut supposer que, là aussi, une partie des artisans était absente du village le jour du recensement.

13. *Six villages d'Épire, op. cit.* p. 62.

14. Un calcul sur la base de 600 femmes recensées en 1928 et d'une répartition hommes-femmes ramenée à 48%-52% (répartition acceptable pour un village qui n'est pas encore entré dans l'ère des grandes vagues d'émigration masculine) crédite Pyrsoyianni en cette même année d'un nombre de 243 habitants (hommes) supplémentaires, ce qui nous donne une population totale de 1.153 habitants.

15. Le même calcul appliqué pour 1940 (mais sur la base, cette fois-ci, d'une répartition hommes-femmes de 45%-55%, vue l'augmentation entre-temps de l'émigration masculine) donne 142 hommes absents temporairement au moment du recensement et, donc, une population totale de 985 habitants.

16. Bien que (en raison des mouvements croisés de rapatriements et de reprise, presque simultanée, de l'émigration) il soit très hasardeux de formuler une hypothèse sur la population réelle des années 1953-56, on peut être plus ou moins sûr que celle-ci n'aurait pas été inférieure à la population que nous avons dénombrée en 1958, c'est-à-dire 460 personnes.

17. Une autre source fournit, pour cette même année (et pour des raisons qui nous sont inconnues) des chiffres encore plus surévalués: 663 hab. (M. Chouliarakis, *Évolutions de la population des régions rurales de Grèce, 1920-1981*, EKKE, Athènes, 1988).

fausse encore une fois les données officielles. En 1971, l'écart par rapport à nos estimations est plutôt réduit (290 personnes recensées contre 250 habitants réels), mais en 1981 celui-ci devient considérable puisqu'il fait plus que doubler les effectifs villageois (381 personnes recensées contre 164 habitants réels).

En résumant ces commentaires, nous observons que pas un seul des recensements réalisés entre 1920 et 1981 ne fournit des données fiables quant à la population du village. De ce point de vue, Pyrsoyianni est un cas exemplaire illustrant le décalage permanent qui subsiste entre démarche statistique et démarche sociologique (que nous avons analysé ailleurs, à propos du travail agricole),¹⁸ et confirme la nécessité absolue de soumettre systématiquement les catégories statistiques à l'épreuve de l'observation sociologique.

Compte tenu des correctifs apportés aux chiffres en question, les variations de la population au cours de cette période s'établissent comme suit: après une diminution de l'ordre de 14% entre 1928 et 1940 (due à une émigration estimée à 300 personnes environ), les effectifs du village subissent une chute brutale entre 1940 et 1951 (de 50% environ) expliquée par les événements de la guerre et le non retour d'une grande partie des habitants à leur foyer après l'évacuation de 1947-50. La baisse continue plutôt modérément au cours de la décennie suivante (-20%), conséquence de l'annulation partielle des effets de l'émigration par des réinstallations qui se prolongent jusqu'en 1955-56, pour reprendre de plus belle en 1961-71 (-37%) et en 1971-81 (-34%) sous les effets cumulés, cette fois-ci, d'un excédent naturel désormais négatif et d'un taux d'émigration qui se maintient à des niveaux élevés.

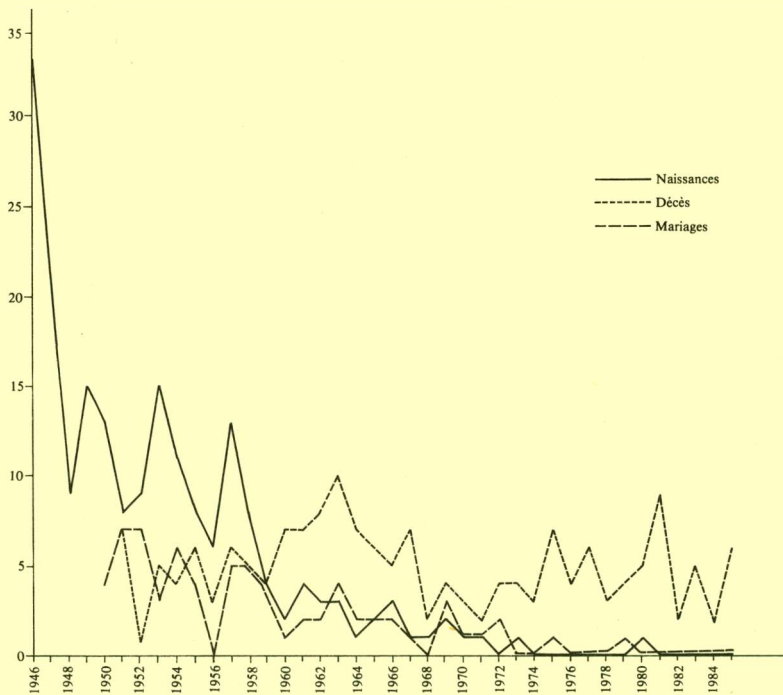
Ce n'est qu'au cours des cinq derniers ans (1981-86) que la population de Pyrsoyianni, ayant enfin épuisé ses possibilités d'émigration, se stabilise: malgré l'aggravation continue de son déficit naturel, elle arrive même à s'accroître légèrement grâce aux rapatriements, de plus en plus nombreux, de ses vieillards.

III. Mouvement naturel

Les bouleversements que connaît le village dans les années 1940 et au début des années 1950, combinés avec la vague d'émigration qui s'en suit, provoquent une rupture profonde dans le mouvement naturel de la population dont les effets deviennent visibles au cours de la période 1958-70 (tableau 2 et fig. 2).

18. Cf. St. Damianakos, «Réflexions sur le travail agricole en Grèce: catégories statistiques et observation sociologique», comm. au Séminaire International de Recherche, *Collectivités rurales et intégration capitaliste en Méditerranée* (F.E.M. - C.N.R.S., Université de Paris X-Nanterre, Univ. de Patras, Agrinion, 13-15 nov. 1987), à paraître dans les Actes du Séminaire.

FIGURE 2
PYRSOYIANNI: Naissances - Décès - Mariages (1946-1985)



En effet, si les taux de natalité pendant la période 1946-57 sont déjà relativement bas (2,17%) et les taux de mortalité, déjà, assez élevés (1,17%) par rapport aux autres villages épirotes (ce qui donne un excédent naturel de l'ordre, plutôt modeste, de 1%), au cours des années 1960, les premiers subissent un véritable effondrement (0,73%), les seconds une hausse importante (1,62%), mouvements qui, débouchant sur un excédent négatif (-0,89%), traduisent le vieillissement précoce (par rapport au reste de l'Épire) de la société locale. Par la suite, ces mouvements ne cessent de s'amplifier: en 1971-80, la natalité tombe à 0,14%, la mortalité grimpe à 2,02%, l'excédent naturel passe à -1,88%. Au cours de la dernière période (1981-85), les naissances disparaissent totalement, seul le taux de mortalité définit désormais l'excédent naturel (-2,89%).

IV. Mouvement migratoire

Comme c'est le cas pour tous les villages de la montagne épirote, à Pyrsoyianni l'émigration (saisonnaire, temporaire ou définitive) est une caractéristique constante de l'histoire sociale locale. Conséquence directe de l'absence des structures productives agricoles, elle définit de manière impérative la physionomie sociologique et détermine les destinées historiques d'une collectivité dont la fonction fut toujours plus proche de la fonction d'un «lieu de repère» pour une population en mobilité permanente exerçant ses multiples activités économiques un peu partout dans le monde, que celle d'un village vivant sur (et pour) soi.¹⁹

Les conditions qui ont permis cette évolution sont inscrites dans les circonstances de la fondation même de Pyrsoyianni au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle, quand à la suite de la politique de regroupement communal inaugurée (pour des raisons fiscales) par l'administration ottomane en cette époque, toute une population hétéroclite en provenance de Macédoine, d'Albanie ou de la côte ionienne (dont les habitants fuyaient la guerre turco-vénitienne de 1645-1715), vient s'installer autour des vieux hameaux qui abritaient, depuis déjà le siècle précédent, quelques lignages d'éleveurs ou de gitans (Panayia, Moujka, Chalkiades).²⁰ Les agriculteurs ne constituent

19. L'absence d'autosuffisance économique est tout particulièrement mise en relief par les deux grandes famines qui ont frappé le village au cours de son histoire et dont font état des documents conservés par l'Union Progressiste de Pyrsoyianni: la famine de 1780 (*Chronique d'Amarandos*) et la famine de 1940-44 (*diaconio*, mendicité). Sur cette dernière, voir les quatre récits saisissants de vieux Pyrsoyiannites publiés sous le titre «Diaconio ou Sintila» dans la revue *Armoloï*, 10 déc. 1980, pp 46-52.

20. Source: Archives de l'UPP.

qu'une composante seulement de cette population formée, en grande partie, de commerçants, d'artisans (tonneliers, fabricants de sandales), de maçons ou de banquiers (changeurs).

L'état de nos connaissances sur l'histoire sociale du village ne nous autorise pas, pour le moment, d'avancer une hypothèse quant à l'époque à partir de laquelle les équipes des maçons itinérants prennent une importance telle qui leur permet de s'imposer en tant que couche dominante (du moins numériquement) et de faire inclure Pyrsoyianni dans le groupe des *mastorochoria* (villages d'artisans-maçons) épirotes. De même, nous ne pouvons pas savoir à partir de quelle époque l'émigration saisonnière ou temporaire commence à se muer en émigration définitive.

Tout au plus, on peut supposer, en ce qui concerne la première question, que la formation du village en tant que *mastorochori* ait eu lieu par étapes au long du XIX^e siècle, depuis 1815, année où, comme nous l'avons vu, remontent les premiers témoignages sur les *bloukia*, pour s'achever à la fin du siècle, quand se généralisent les longs voyages des maçons dont les activités débordent maintenant la péninsule balkanique pour s'étendre en Afrique ou en Asie. Quant à la deuxième question, les premières associations locales des Pyrsoyiannites de la diaspora remontant au début du XX^e siècle (1908, U.S.A.), on peut soutenir que l'amorce d'une émigration plus ou moins définitive et d'une certaine ampleur est antérieure à cette époque, tout au moins en ce qui concerne l'émigration outre-atlantique.

À partir de 1920, le mouvement semble s'intensifier pour s'éteindre vers les débuts des années 1970, quand les derniers maçons quittent le village. Tout au long de cette période l'émigration saisonnière ou temporaire coexiste avec l'émigration définitive à qui elle sert d'étape intermédiaire: le retour répété, parfois pendant plusieurs années, d'une équipe sur les mêmes lieux de travail lui permet de nouer de multiples liens et de prospecter à loisir le terrain pour une prochaine installation de l'ensemble de la famille (ou du lignage).

Traits de l'émigration saisonnière et temporaire

Grâce aux divers documents conservés dans les archives de l'UPP ou publiés par la revue pyrsoyiannite «*Armoloï*», il est possible de nous faire une idée des aires géographiques (et de leur extension graduelle) à l'intérieur desquelles les artisans du village ont exercé leurs activités un siècle et demi durant, mais une estimation, même approximative, sur l'importance numérique de ces derniers ne peut être tentée avant la troisième décennie de notre siècle.

Circonscrites, pendant un premier temps, dans le voisinage immédiat de Pyrsoyianni (Konitsa, Pogoni, Zaghorï), ces activités élargiront vite leur

territoire en direction des villes de la Grèce continentale, d'Albanie ou de la Serbie pour gagner, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, des régions plus lointaines comme le Pont-Euxin ou le Caucase, ainsi que, vers la fin du siècle et les premières décennies du XX^e siècle, des pays d'Afrique (Égypte, Soudan) et du Moyen-Orient (Iran).²¹ La durée de l'émigration temporaire dépendait de la distance qui séparait Pyrsoyianni du lieu de travail: quelques deux ou trois mois pour les villes et les villages épirotes, huit ou neuf mois pour les régions de la Grèce continentale ou les régions proches d'Albanie et de la Serbie, plusieurs années pour les pays plus lointains.

Quant au poids démographique de cette émigration, on sait que dans les années 1920 il est déjà considérable: 243 émigrants en 1928, d'après le calcul que nous avons opéré ci-dessus pour le recensement de cette année, ce qui représente plus de 70% de la population masculine âgée de 15 à 64 ans. Pour l'année 1940, ce même calcul fait apparaître une baisse sensible de leur proportion sur l'ensemble de la population active (142 émigrants, soit 53% environ des hommes âgés de 15 à 64 ans), baisse qui serait due moins à une modification de la structure socio-professionnelle du village qu'à la récession du marché du travail en Grèce à la veille de la guerre. En 1958, nos informateurs faisaient état d'un nombre de 120 maçons au village, chiffre qui (même s'il est un peu exagéré, dans la mesure où il couvre la totalité de la population active masculine en cette année), montre que la tendance est à la plus grande homogénéisation socio-professionnelle de la collectivité et non pas l'inverse.²²

S'il y a une différence par rapport à la situation d'avant-guerre, celle-ci est d'un ordre beaucoup plus qualitatif que quantitatif: à partir des années 1930, le maçon itinérant est dépouillé progressivement de tous ses attribus (sociaux ou relatifs aux techniques du travail) qui assuraient jusqu'alors le caractère artisanal de son métier et transformé en simple ouvrier du bâtiment. Nous reconnaissons les signes avant-coureurs de cette prolétarianisation dans l'expédition des Pyrsoyiannites en Iran (1935), lorsque ceux-ci, pour la première fois dans l'histoire de leurs migrations, seront amenés à travailler pour le compte d'une

21. De nombreux édifices ou autres constructions dans ces régions portent, en effet, la «griffe» des artisans Pyrsoyiannites durant cette époque: le palais du gouverneur turc de Konitsa (milieu du XIX^e siècle), plusieurs églises ou minarets en Serbie et en Albanie (deuxième moitié du XIX^e siècle), le célèbre pont de Kato-Konitsa (œuvre de Z. Frontzos, 1870), le clocher de St. Charalampis à Dimitsana, dans le Péloponnèse (1888), des voûtes ou des ponts de la voie ferrée entre Téhéran et la mer Caspienne (1935).

22. Selon les données de l'enquête de 1958, sur un ensemble de 165 ménages que comptait le village, six seulement s'occupaient de l'agriculture, le reste exerçant «d'autres activités» (*Six villages d'Épire, op. cit.* p. 24).

grosse entreprise belge de travaux publics et à se soumettre à des rythmes de travail qui bouleversaient leurs habitudes ancestrales.²³

Par la suite, la généralisation en Grèce des nouvelles techniques de construction et des nouvelles conditions d'accès au marché du travail conduiront peu à peu au relâchement des liens internes des équipes, jusqu'à la disparition totale de ces dernières: les tailleurs de pierre, les charpentiers, les menuisiers ou les sculpteurs de bois qui les accompagnaient seront mis, progressivement, hors jeu, les rites de construction²⁴ ou la langue secrète des maçons (les *koudaritika*)²⁵ qui garantissaient, au niveau symbolique, le caractère fermé du métier, n'auront plus de raison d'être, l'accès au marché du travail se fera, de plus en plus, individuellement.²⁶

Cependant, en dépit de cette évolution, la perpétuation même de l'émigration saisonnière et temporaire dans l'après-guerre, prouve que le maçon itinérant de Pyrsoyianni résistera jusqu'à la fin à une prolétarianisation complète. Sa condition est, certes, identique à celle de l'ouvrier typique aussi longtemps qu'il se trouve en déplacement, on pourrait même dire qu'elle est empirée dans la mesure où il fera toujours partie de ces «immigrés de l'intérieur» dont la précarité du travail, le sous-emploi, les obstacles dressés par ses attaches communautaires à une assimilation efficace à la classe ouvrière et l'amputation d'une grande partie de son salaire envoyée au village les placent au dernier rang des hiérarchies urbaines.²⁷

Mais une fois de retour au village, il retrouve sa maison (même modeste, ce patrimoine fait de lui un «propriétaire»), il redevient consommateur des

23. «...Nous, on avait les habitudes des *bloukia*, alors on a eu du mal à s'y faire. Les *bloukia* avaient d'autres cadences, moins de contrainte» raconte, plus de quarante ans après, un vieux maçon qui avait participé à cette expédition. À noter que parmi les quinze Pyrsoyiannites qui sont allés en Iran, deux y sont morts à cause des privations et des fatigues qu'ils ont dû affronter durant leur exil. Voir «Voyage en Perse», récit de quatre vieux maçons publié dans *Armoloï*, 6 juin 1978, pp. 9-16.

24. Cf. «Bakchichia ou mandilomata», entretiens avec des artisans-maçons, *Armoloï*, 8-9, 1979, pp. 11-19.

25. Cf. «Koudaritika», lettres de vieux artisans-maçons, *Armoloï*, 3 mai 1977, pp. 22-36.

26. Voir entretien avec l'artisan-maçon Takis Goundis dans l'article «Les tailleurs de pierre et leur technique», *Armoloï*, 6 juin 1978, pp. 28-37.

27. Selon les données de l'enquête de 1958, l'ouvrier saisonnier de Pyrsoyianni ne fournissait en cette époque que 150 journées de travail par an, en moyenne. Les centres d'attraction du travail saisonnier étaient Jannina, Karditsa, Larissa, Agrinion, Athènes, villes où des puissantes colonies pyrsoyiannites avaient été, depuis longtemps, formées. Le salaire journalier n'était guère supérieur à 60 drachmes dans les villages, 80 dr. à Jannina et 120 dr. à Athènes, ce qui, par ailleurs, illustre bien le morcellement du marché du travail à l'époque. Sur 15.000 dr., revenu moyen annuel, 8.000 dr. étaient prélevés pour les besoins de la famille ou mises de côté pour l'hiver, autrement dit, l'ouvrier vivait pendant 8 ou 9 mois avec moins de 40 dr. par jour (*Six villages d'Épire, op. cit.*, pp. 63-64).

produits de son jardin ou de sa basse-cour, il retrouve, enfin, son statut et donc sa personnalité sociale, au sein d'une société locale qui maintient ses clivages traditionnels. Par ailleurs, d'un point de vue économique, le caractère parfaitement rationnel de son choix ne fait guère de doute, comme il avait été bien mis en évidence, à l'époque, par H. Mendras qui soulignait la cohérence de ce système avec les exigences du métier (mobilité, nature saisonnière) ainsi qu'avec la conservation d'une certaine forme d'économie domestique.²⁸

L'émigration définitive

Nous pouvons reconstituer les principales étapes de l'émigration définitive en nous référant aux dates ou aux époques connues de la formation de quelques colonies, parmi les plus puissantes, de la diaspora pyrsoyiannite, formation suivie, assez couramment, par la création d'une association locale: fin du XIXe-début du XXe siècle, installations de colonies à Athènes, dans le Péloponnèse du nord-ouest, à Missolongui, à Volos, en Égypte, au Soudan; 1908, Association des Pyrsoyiannites des U.S.A. «Aghios Minas»; 1912, «Confrérie des Pyrsoyiannites d'Athènes»; 1912, «Confrérie des Pyrsoyiannites de Missolongui»; 1926, «Union Progressiste de Pyrsoyianni», réunissant les Pyrsoyiannites «en tout lieu». Après la dernière guerre verront aussi le jour la «Liaison des Pyrsoyiannites d'Attique», la «Liaison des Pyrsoyiannites de Jannina» et l'«Association des Épirotes de Karditsa» où les originaires de Pyrsoyianni semblent jouer un rôle majeur.²⁹ Si la plupart de ces colonies sont constituées de maçons, nombreux sont les cas (surtout en ce qui concerne l'émigration transocéanique) où l'émigrant fait l'expérience d'une multitude de métiers avant de se lancer dans les «affaires».³⁰

28. *Six villages d'Épire, op. cit.*, pp. 29-30.

29. La liste de ses correspondants publiée par la revue *Armoloï* (dont le siège était à Larissa et l'impression se faisait à Salonique), dans son numéro de juin 1978, fournit une image assez fidèle de l'expansion actuelle des colonies pyrsoyiannites à travers le monde: Agrinion, Athènes, Jannina, Igouménitsa, Salonique, Karditsa, Berkley (Australie), New Jersey (U.S.A.), Montréal (Canada).

30. C'est le cas de Pétrou Tsanis qui nous a laissé un «Journal d'Amérique» très révélateur des conditions de vie et de travail des émigrants grecs du début du siècle: débarqué en 1902 à New York, il sera successivement garçon de restaurant, cuisinier, ouvrier dans une manufacture de tabac et maçon. Par la suite, il achètera une épicerie et un hôtel, il deviendra aussi concessionnaire de petites entreprises. Sa longue carrière sera plusieurs fois interrompue par des faillites et par des retours précipités au village. Son fils et un de ses frères cadets suivront son exemple et feront, eux aussi, des affaires à New York, tandis que deux autres de ses frères s'installeront, l'un dans un village en Égypte, l'autre à Port-Saïd, où ils travailleront d'abord comme boulangers avant de se lancer, à leur tour, dans la restauration et l'hôtellerie (voir *Armoloï*, 8-9, pp. 22-27).

Les données chiffrées de cette émigration sont difficiles à établir avant les années 1950, vue l'incertitude qui entoure le volume de la population du village et son évolution depuis le siècle dernier. Si l'on s'en tient aux estimations avancées ci-dessus concernant la population en 1913, 1928 et 1940, et compte-tenu de la population (connue) de 1957, on peut évaluer approximativement l'émigration pyrsoyiannite minimale³¹ comme suit: 955 personnes en 1913-28, 324 personnes en 1928-40 et 612 personnes en 1940-57, soit un taux annuel de 4,2%, 2,3% et 4,7% respectivement pour ces trois périodes. Nous constatons que, à l'exception des années 1928-40, les flux migratoires d'avant 1958 sont au moins aussi importants que ceux des deux décennies suivantes et que l'enquête de 1958 avait manifestement sous-évalué (3,6%) l'émigration de la période 1940-57 (tableau 3).

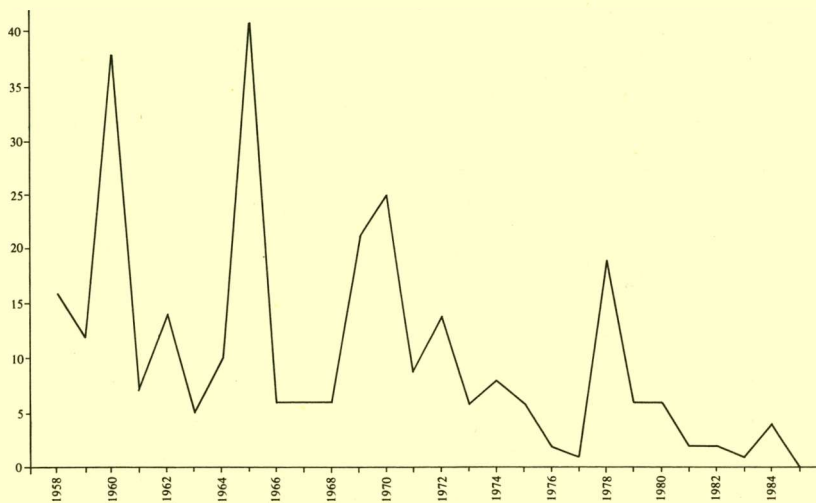
Toutefois, la véritable rupture du point de vue situation démographique générale du village semble être provoquée par la vague d'émigration de 1958-70 (4,5%) qui prive définitivement Pyrsoyianni de ses jeunes générations et établit des taux d'excédent naturel désormais négatifs. À partir de 1971, le mouvement s'atténue considérablement (3,7% en 1971-80 et 1,1% en 1981-85), faute d'effectifs villageois disponibles (fig. 3) et, à partir de 1981 les flux s'inversent puisque le rythme des rapatriements, en augmentation constante depuis 1958, dépasse maintenant celui de l'exode et produit un solde migratoire positif (2,0%).

La répartition des émigrants selon le motif de l'émigration et selon le sexe (1958-85) ne réserve pas des surprises particulières (tableau 4): les hommes, dans leur écrasante majorité, émigrent pour des raisons de travail (90% en 1958-70 et 85% en 1971-80), les femmes seules fournissent les effectifs de l'émigration pour cause de mariage (23% et 28% respectivement pour les deux périodes). La très légère supériorité des hommes dans le mouvement migratoire de 1958-70 (52% contre 48% pour les femmes) montre qu'il faut attribuer aux périodes antérieures le gros de l'émigration masculine qui provoque, comme nous l'avons vu, le fort déséquilibre entre les deux sexes dans la population villageoise jusqu'en 1971 (tableau 1). En 1971-80 les femmes sont plus nombreuses à émigrer (56% contre 44% pour les hommes) en raison, essentiellement, de leur mariage hors du village. Quant à la période 1981-85, les effectifs sont très réduits pour que les pourcentages aient un sens, toutefois, un accroissement du nombre des personnes qui partent s'installer auprès de leurs enfants en ville est ici perceptible.

La répartition selon l'âge souligne le caractère familial de l'émigration au

31. Ce calcul prend comme base un taux d'excédent naturel de l'ordre de 1% par an (celui que nous connaissons pour la période de 1946-57), ce qui est un minimum.

FIGURE 3
PYRSOYIANNI: Émigration (1958-1985)



cours des trente dernières années (tableau 5). La grande majorité est, certes, représentée par les tranches d'âge entre 15 et 44 ans (74% en 1958-70 et 70% en 1971-80), mais les deux autres générations, enfants et âges mûrs, occupent aussi des pourcentages significatifs (respectivement 17% et 9% en 1958-70 et 14% et 16% en 1971-80). Un accroissement progressif des émigrants de plus de 45 ans est net entre 1958 et 1985, malgré la faiblesse des effectifs de la dernière période (9%, 16% et 44% respectivement pour les trois périodes).

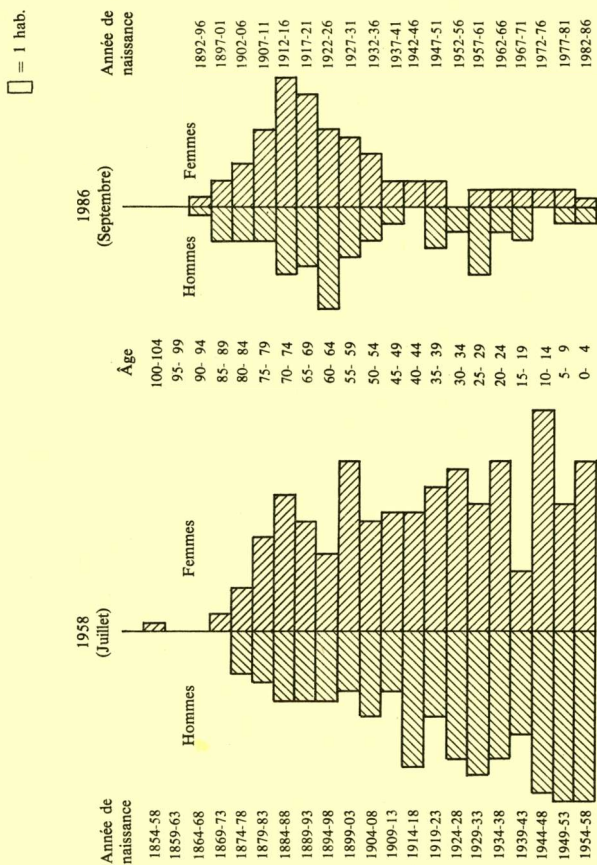
L'âge est sensiblement le même pour l'émigration masculine et féminine, à l'exception de la tranche de 15-24 ans où les femmes ont la supériorité en raison, toujours, des mariages contractés hors du village (40% de femmes contre 29% d'hommes pour 1958-70, 60% de femmes contre 50% d'hommes pour 1971-80) et, aussi, de la tranche 25-44 ans, seulement en ce qui concerne la période 1958-70, où les hommes sont plus nombreux à émigrer (44% contre 35% pour les femmes).

La liste, enfin, des lieux d'accueil de l'émigration pyrsoyiannite depuis 1940 (tableau 6) met en relief le caractère essentiellement intérieur de l'exode au cours des dernières décennies, ainsi que la variété des lieux d'installation. L'ensemble des villes grecques occupe des pourcentages allant, selon la période, de 72% à 83% sur le total de l'émigration, l'étranger n'attire, dans le meilleur des cas — c'est-à-dire entre 1958 et 1970, quand l'émigration grecque en R.F.A. connaît son plus grand essor —, que 22% des expatriés et encore, la moitié seulement de ceux-ci se dirige vers l'Allemagne, le reste suit la tradition de l'émigration transocéanique d'avant-guerre. Parmi les villes grecques, Janina se situe en première position puisqu'elle accueille en permanence entre le tiers et le quart des émigrants, suivie par Athènes et Salonique dont les scores progressent notablement après 1971. Les autres villes qui attirent les émigrants sont Igouménitsa, Patras, Agrinion, Arta, Nauplie et Volos, centres traditionnels d'activité des artisans-maçons de Pyrsoyianni.

V. Structure d'âges

La comparaison entre la pyramide des âges de juillet 1958 et celle de septembre 1986 illustre, bien sûr, la dégradation des structures démographiques du village au cours de cette période, mais, en même temps, elle montre que le déséquilibre entre les générations et entre les sexes (comme nous le disions dans l'introduction de ce chapitre) est un trait permanent de la société pyrsoyiannite (fig. 4). Cette constatation devient plus évidente si dans la comparaison en question nous faisons intervenir la structure de la population estimée pour l'année 1971:

FIGURE 4
PYRSONYIANNI: Pyramide des âges



Tranches d'âge				Rapport hommes / femmes			
	1958	1971	1986	1958		1986	
	%	%	%	H %	F %	H %	F %
0-14	26	6	5	49	51	44	56
15-44	39	31	21	48	52	66	34
45-64	19	31	30	36	64	48	52
65 +	16	31	44	36	64	38	62
Total	100	100	100	44	56	47	53

Si la répartition de 1958 est nettement moins déséquilibrée que celles de 1971 et 1986 (lesquelles nous offrent des images sensiblement équivalentes), elle est pourtant loin des moyennes départementales qui, comme nous l'avons vu, donnent plus de 30% aux jeunes (-15 ans) et moins de 8% aux vieux (+64 ans) pendant cette époque. De même, l'évolution du rapport hommes/femmes, par grandes tranches d'âge, entre 1958 et 1986, montre que les déséquilibres sont tout aussi forts dans un cas comme dans l'autre, seulement le laps de temps écoulé entre les deux dates les fait décaler sur l'échelle des âges: l'écart hommes/femmes qui marque en 1958 les générations de 45-64 ans et de 65 ans et plus (un tiers d'hommes contre deux tiers de femmes) est reproduit en 1986 en ce qui concerne cette dernière génération. Quant au déséquilibre qui intervient en 1986 dans la génération de 15 à 44 ans (deux tiers d'hommes contre un tiers de femmes) il est explicable en partie seulement par la plus forte émigration féminine des années 1971-80. La raison principale en est la présence depuis longtemps à Pyrsoyianni d'une douzaine de fonctionnaires étrangers au village qui, maintenant, représentent à eux seuls plus de la moitié des effectifs masculins de cette génération.

VI. Mariage, famille et groupe domestique

Nuptialité

La courbe des mariages suit, depuis 1950, une chute ininterrompue qui traduit le dépeuplement du village, surtout le départ des jeunes générations (fig. 2). Les taux de nuptialité pour les années 1950-85 sont les suivants:

<i>Période</i>	<i>Taux de nuptialité</i>
1950-57	1,03%
1958-70	0,64%
1971-80	0,24%
1981-85	0

Dans ce cas aussi, la rupture est provoquée par l'exode des années 1958-70 qui fait chuter les taux de nuptialité de la décennie suivante de deux tiers environ, pour les réduire à néant au cours des cinq dernières années.

Âge du mariage

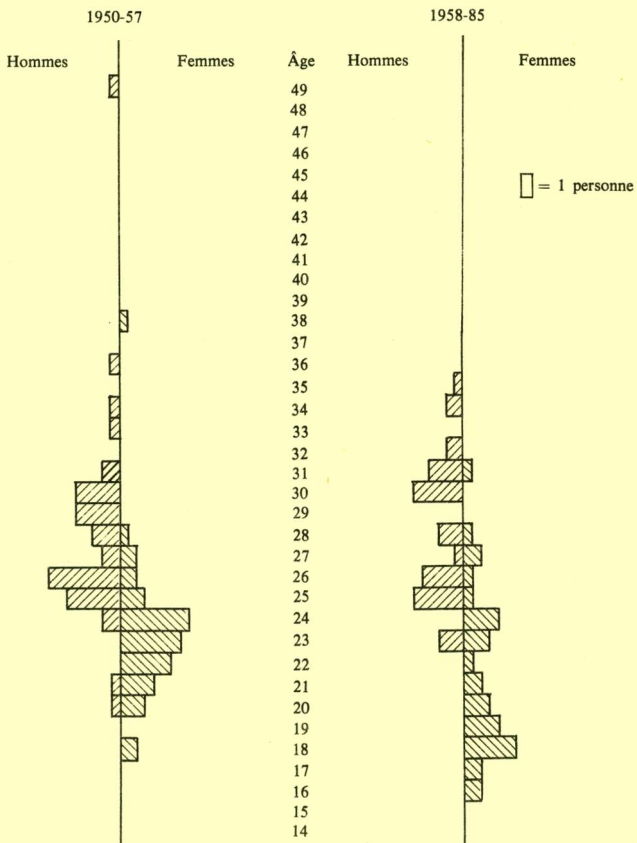
La comparaison des deux graphiques pour les périodes 1950-57 et 1958-85 (fig. 5), montre un net rajeunissement de l'âge du mariage côté femmes (de 23,0 ans, la moyenne d'âge passe à 21,3 ans), rajeunissement qui est conforme à la tendance générale que nous constatons après les années 60 pour l'ensemble des régions rurales en Grèce. Par contre, côté hommes, l'âge du mariage reste tardif (27,5 et 28,2 moyenne d'âge respectivement pour les deux périodes) et cela aussi bien par rapport aux villages de la plaine que par rapport à l'âge de l'épouse, écarts qui sont dus à l'émigration saisonnière des maçons.³² Une analyse plus détaillée des années 1958-85 atténue la portée de ces écarts, mais elle ne les fait pas disparaître: côté hommes, la moyenne d'âge passe de 28,5 en 1958-70 à 25,6 en 1971-85, côté femmes, elle passe de 22,0 à 20,0 respectivement pour les deux périodes. En ce qui concerne les mariages contractés par des femmes de Pyrsoyianni en dehors du village, le rajeunissement est, là aussi, sensible: 23,6 moyenne d'âge pour la période 1958-70, 20,8 pour la période 1971-85. L'âge plus tardif des femmes «exogames» par rapport à celui des femmes qui se marient dans le village, confirme les observations que nous formulons à propos d'Aétopétrà (voir *infra*), à savoir que le mariage en ville ne se réalise qu'au prix d'une attente de deux ou trois ans et que ce retard fait baisser davantage l'âge du mariage des femmes qui restent au village.

Mobilité et aires matrimoniales

Le tableau 7 fait apparaître clairement la forte endogamie qui caractérise la société pyrsoyiannite: sur l'ensemble des mariages contractés dans le village

32. *Six villages d'Épire, op. cit.*, p. 20.

FIGURE 5
PYRSOYIANNI: Âge du mariage



entre 1958 et 1970, les deux tiers sont des mariages endogames. La tendance semble se renverser au cours des années 1971-85, mais le nombre des mariages est vraiment très réduit (cinq) pendant cette période pour qu'on puisse en tirer des renseignements valables. Toujours est-il que sur l'ensemble des couples vivant actuellement à Pырsoyianni (48), les mariages exogames représentent seulement 23% (11 couples, dont 6 formés avec un mari étranger), tandis que les couples endogames occupent 67% (32 couples), le reste étant composé de couples dont les deux conjoints sont étrangers.

Les départs pour cause de mariage sont loin d'équilibrer les entrées: 71% en 1958-70 et 83% en 1971-85 sur l'ensemble des mariages «exogames» des Pырsoyiannites. Ces départs sont dus, presque exclusivement, aux femmes (23 femmes parties en 1958-70, contre 1 homme, 12 femmes parties en 1971-85 contre 3 hommes), ce qui conduit, compte tenu du nombre insuffisant d'entrées de femmes au village au cours des mêmes périodes (4 et 3 respectivement), à créer un certain célibat masculin à Pырsoyianni (sur 10 célibataires âgés de 18 à 45 ans vivant actuellement au village, 7 sont des hommes). Toutefois, dans l'ensemble, les mariages des femmes en dehors du village sont compensés par un nombre plus ou moins équivalent de départs, pour cause de travail, d'hommes célibataires qui se marient par la suite dans leur nouveau lieu d'installation. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'une partie importante des mariages en question ne sont «exogames» que de nom puisqu'ils sont contractés avec des Pырsoyiannites de la diaspora.

L'étude des aires matrimoniales confirme indirectement cette identification partielle de l'exogamie géographique à l'endogamie d'origine (tableau 8). Si la totalité des hommes et des femmes qui viennent se marier au village est recrutée dans la région épirote (et en particulier dans les villages proches de Konitsa), en revanche, l'éventail des aires d'accueil matrimonial est beaucoup plus large et coïncide, grosso modo, avec les lieux d'installation des Pырsoyiannites de la diaspora: les villes grecques (telles qu'Athènes, Igouménitsa, Arta, Larissa, Salonique) accueillent 62% des émigrants pour cause de mariage en 1958-70 et 40% en 1971-85, Jannina en accueille 17% et 27% au cours des mêmes périodes, les pays étrangers (R.F.A. ou U.S.A.) 12% et 7% respectivement.

Groupe domestique

L'accroissement du nombre des personnes seules (essentiellement des veuves et des veufs), ainsi que les installations définitives de la population active en ville au cours des trente dernières années réduisent à l'extrême les dimensions du groupe domestique et modifient sa composition: le nombre moyen des per-

sonnes vivant dans le ménage, déjà très réduit en 1958 (2,8),³³ s'amenuise davantage (1,97), la forme typique du groupe domestique à Pyrsoyianni étant dorénavant représentée par le (vieux) couple vivant sans enfants. Par ailleurs, le nombre moyen d'enfants par couple s'établit à 1,9 pour les couples formés entre 1958 et 1980, contre 2,6 pour ceux qui ont été formés avant cette période et dont l'un des parents au moins vit actuellement au village.

Le ménage «pluri-générationnel» qui, d'après notre enquête de 1958, constituait la norme pour le village,³⁴ cède la place à un groupe domestique tronqué composé, comme le montre le tableau suivant, par une ou deux personnes (voir aussi fig. 6):

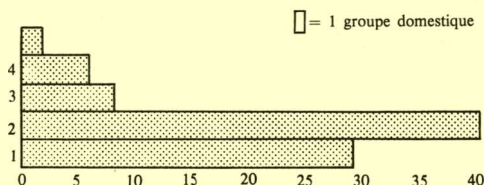
Nombre de personnes par groupe domestique	Nombre des groupes domestiques	
	N	(%)
1	29	(34)
2	40	(47)
3	8	(9)
4	6	(7)
5	2	(2)

33. Ce chiffre résulte de la division du nombre d'habitants (460) par celui des ménages (165) vivant à Pyrsoyianni en 1958 et que nous connaissons avec plus ou moins de précision. Les autres données sur le groupe domestique fournies par l'étude de 1958 étant contestables, nous nous abstenons de les reproduire ici. Pour la même raison nous ne reproduisons pas la pyramide de la dimension des ménages en 1958 (*Six villages d'Épire, op. cit.*, p. 20, et Annexes).

34. *Op. cit.*, pp. 65-66. La très forte prépondérance à Pyrsoyianni, et depuis longtemps, du ménage «pluri-générationnel» (notamment de la famille élargie) est corroborée par les chiffres que nous fournis, pour le milieu du XIXe siècle, l'historien épirote P. Aravantinos: les 288 unités conjugales que comptait ce village à l'époque étaient réparties entre 100 groupes domestiques, ce qui donne une moyenne de 2,88 unités par groupe. Ce rapport est parmi les plus forts de la région si l'on tient compte que pour l'ensemble du district de Konitsa la proportion entre unités conjugales et groupes domestiques s'établit à 1,73 et que pour un village de la plaine, comme c'est le cas d'Aétopétria voisine, cette même proportion ne dépasse guère 1,3 (P. Aravantinos, *Chronographie de l'Épire...*, Athènes, S. K. Vlastos, 1856, Vol. I et II, p. 416 et 428, réf. pp. 334, 340-41 et 399-400, Vol. II). L'auteur qui, par ailleurs, nous livre une bonne description de la «cohabitation entre frères et cousins» (cohabitation pouvant aller jusqu'à «40 ou 50 âmes» et englobant des parents tellement éloignés qu'il arrivait que «des mariages même soient conclus lors des repas communs»), semble persuadé que l'origine du phénomène est à rechercher dans l'impôt appelé Vergi ou Kapniatiko (de *kapnos*=fumée, cheminée) calculé d'après les unités domestiques (p. 249). Il oublie, comme d'ailleurs bon nombre d'historiens grecs contemporains qui le suivent sur ce point, que cet impôt ne fut instauré par l'administration turque qu'en 1831 (voir I. Lampridis, *Zaghoriatika*, Athènes, Presses de la Cour, 1870, rééd. par la Société d'Études Épirotes, Jannina, 1971), c'est-à-dire moins de vingt ans avant l'établissement de ces statistiques, laps de temps manifestement insuffisant pour créer une pratique aussi solidement

FIGURE 6
PYRSOYIANNI: Dimension du groupe domestique

1986



Cette image est complétée par la forme actuellement dominante du groupe domestique: sur un ensemble de 85 ménages, 52 sont des familles nucléaires (soit 61% dont 43% des couples sans enfant), 29 des familles à un seul membre (soit 34%, dont 26% des femmes seules), 1 seul est à ranger dans la catégorie des familles-souche et 3 appartiennent à d'«autres formes», notamment des formes dégradées de la famille élargie.

B. AËTOPÉTRA (ANCIEN SANOVO): LE POIDS ÉCRASANT DE L'ÉMIGRATION

I. Vigueur et marasme démographiques: d'une situation critique à une autre

Le «redoutable problème» que posait à l'économiste des années 1950 l'inadéquation marquée entre démographie galopante des villages de la vallée de Konitsa et leurs maigres ressources économiques,³⁵ semble avoir trouvé, en ce qui concerne Aëtôpétra, sa solution miraculeuse au cours de la décennie suivante avec l'émigration massive de ses habitants en Allemagne Fédérale. À l'époque, la grande question qui dominait les débats était de savoir si le Programme de Développement de l'Épire devait centrer tous ses efforts sur l'agriculture, compte tenu du fait que la courbe d'évolution du revenu agricole

ancrée dans la tradition locale. (Pour une information de «première main» sur l'organisation de la «famille patriarcale» à Pysoyianni vers la fin du XIXe et le début du XXe siècle, voir N. I. Tsipas, *Trousseau des souvenirs de Pysoyianni*, Maroussi, 1983, où, entre autres, on trouve la liste des Saints protecteurs qui correspondaient à chaque lignage du village).

35. *Six villages d'Épire, op. cit.*, pp. 18-19.

allait inmanquablement croiser, après x années, celle de la population, ou si, au contraire, il ne fallait pas admettre une fois pour toutes «qu'il n'y avait pas de solution purement agricole au problème» et chercher, par conséquent, à développer en même temps les ressources extra-agricoles de la région.³⁶ La suite des événements (que les résultats de l'enquête de 1958 laissaient pourtant présager)³⁷ en supprimant l'objet du débat, avait démontré l'inefficacité, sinon la futilité, de ce type de programmes de développement régional, si bien que le problème majeur auquel doit faire face l'économiste d'aujourd'hui (et pas seulement lui d'ailleurs) n'est plus comment nourrir une population qui n'a rien de pléthorique, mais trouver le moyen de maintenir un minimum d'activités dans une région menacée de désertification.

Car, c'est aujourd'hui, vingt ans après son avènement, que les conséquences désastreuses de ce boom migratoire se font sentir dans toute leur ampleur sur le plan socio-démographique. Malgré un certain nombre de rapatriements enregistrés au long de cette période (voire l'accélération de ce mouvement après 1981), la rupture démographique des années 1960 apparaît à l'heure actuelle tellement profonde qu'elle semble compromettre pour longtemps toute possibilité de relance de la population villageoise.

Les signes majeurs de ce marasme démographique se reconnaissent, bien sûr, de prime abord, dans la réduction à moitié du nombre d'habitants par rapport à celui de 1958, le rétrécissement excessif des tranches d'âges des jeunes générations, la rarefaction accélérée des naissances et des mariages du village au cours des dernières années. Mais, il s'agit là des aspects seulement extérieurs de la crise. Au delà de ces phénomènes immédiatement perceptibles, l'émigration des années 1960 a modifié le comportement même des villageois sur le plan socio-démographique, surtout pour ce qui est diminution du nombre d'enfants par famille conjugale et renforcement de l'exode des femmes pour cause de mariage. D'une manière générale et au vu de l'ensemble de nos données sur les trente dernières années, on peut soutenir qu'il n'y a pas de domaine touchant à la socio-démographie du village (depuis l'extension des aires matrimoniales jusqu'à la dimension et la composition du groupe domestique en passant par l'âge du mariage) qui n'ait pas eu à subir, directement ou indirectement, l'impact de cette émigration. Sur ce point, l'analyse socio-démographique ne fait que confirmer la place centrale qu'occupe cet événe-

36. *Op. cit.*, pp. 46-53.

37. Ainsi, par exemple, la lecture des copies des écoliers auxquels nous avons fait faire une rédaction sur le thème «Comment j'imagine ma vie» et qui exprimaient tous un désir éperdu d'évasion hors du village, ou les réponses à la question 15 du questionnaire concernant l'avenir des enfants, réponses qui faisaient apparaître que 70% des parents pousseraient volontiers leurs enfants à émigrer soit à l'étranger, soit à l'intérieur de la Grèce (*op. cit.*, pp. 39-43).

ment capital dans la compréhension de l'évolution globale de la société locale étudiée et de sa situation actuelle.

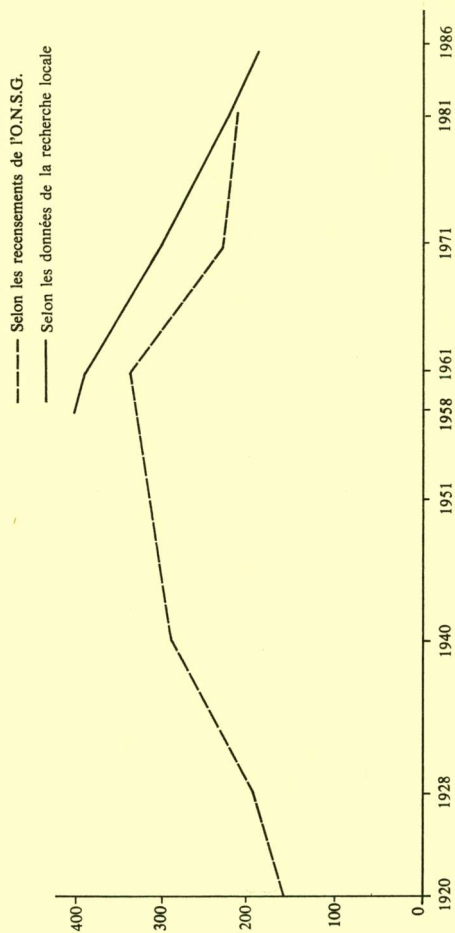
II. Évolution de la population

L'évolution de la population entre 1920 et 1986,³⁸ après avoir dessiné une courbe d'ascension ininterrompue au cours de la première moitié de cette période, entame, dans les années qui suivent, un mouvement inverse tout aussi ininterrompu que le précédent pour se retrouver, en 1986, près de son point de départ: 160 habitants en 1920, 190 en 1986 et 405 en 1958, année qui marque la date du maximum de la population du village. Entre 1920 et 1958 Aétopétra aura plus que doublé le nombre de ses habitants (153%), tandis qu'entre 1958 et 1986 elle en aura perdu un peu plus que la moitié (53%). Mais, la population d'arrivée n'a, bien entendu, rien à voir avec celle du départ. Comme nous allons le voir par la suite, entre-temps, des bouleversements démographiques majeurs, liés notamment au mouvement naturel de la population ainsi qu'à l'exode rural, ont profondément altéré sa physionomie.

Le tableau 9 permet d'examiner de près cette évolution (fig. 7). D'abord, il faut remarquer que les deux séries de chiffres que nous publions ici (l'une selon les recensements de l'Office National Statistique de Grèce, l'autre selon nos propres calculs, fondés sur les données des enquêtes de 1958 et 1986) ne coïncident pas entre elles, bien que l'allure générale de la courbe descendante des trente dernières années soit la même dans les deux cas. L'écart des chiffres, très accusé pour les années 1961 et 1971 (l'O.N.S.G. dénombre 52 habitants de moins pour 1961 et 71 habitants de moins aussi pour 1971), est dû à la différence d'appréciation de la population «réelle» de la localité: les recensements, par définition, n'enregistrent que les habitants trouvés sur place au moment de l'enquête, tandis que la démarche du sociologue implique la prise en compte aussi de l'émigration saisonnière. Or, l'enquête de 1958 avait montré l'impor-

38. Pour les époques antérieures, la seule source dont nous disposons est celle de P. Aravantinos qui fait état, pour le milieu du XIXe siècle, d'un nombre de 13 familles conjugales réparties dans une dizaine de groupes domestiques. Si l'on suit le mode de calcul (assez contestable) qu'utilise l'auteur pour l'estimation de la population des différentes localités étudiées (nombre des groupes domestiques plus nombre des unités conjugales divisés par deux et multipliés par cinq), la population d'Aétopétra au cours de cette période ne devait pas être supérieure à 58 âmes. Malgré cette réserve et bien que les différentes statistiques épirotes du XIXe siècle présentent des écarts qui peuvent aller du simple au double (voir *infra*), nous tenons ce dernier chiffre pour indicatif, car il corrobore l'hypothèse d'un accroissement continu et sans bouleversement majeur de la population villageoise tout au long de la période considérée, accroissement réalisé à partir d'un petit hameau initial de familles de métayers installées ici par le Bey de la région (P. Aravantinos, *Chronographie de l'Épire...*, *op. cit.*, Vol. II, pp. 340-341).

FIGURE 7
ΑΪΤΟΠΕΤΡΑ: Έvolution de la population (1920-1986)



tance de ce phénomène, particulièrement pour les villages de la plaine où «il peut arriver à tous les hommes, ou presque, de quitter leur exploitation pour plusieurs mois d'hiver, et parfois même en été, s'ils trouvent quelque part de l'embauche»³⁹. Malgré la montée considérable de l'exode rural après 1960, il semble que ces mouvements saisonniers (ou même temporaires) continuent jusqu'au moins le début des années 1970 pour s'éteindre par la suite, ce qui explique le rapprochement de nos chiffres avec ceux de l'O.N.S.G. pour l'année 1981.

La période de la plus grande expansion de la population villageoise est celle de 1928-40 (48%), d'après les données de l'O.N.S.G..⁴⁰ Cet accroissement correspond, grosso modo, au taux d'excédent naturel de la population, qui devait être sensiblement le même que celui que nous connaissons pour la période 1947-57 (3,13%), plus un certain nombre d'entrées d'hommes pour cause de mariage, ces dernières suggérées aussi bien par le déséquilibre numérique prononcé entre hommes et femmes du recensement de 1928 (45% contre 55%), que par la plus forte progression du nombre des hommes par rapport à celle des femmes entre 1928 et 1940 (60% contre 39%).

Par contre, les faibles pourcentages de l'accroissement entre 1940 et 1951 (9%) et entre 1951 et 1961 (8%) sont difficilement explicables: même si l'on impute le ralentissement démographique de la première de ces deux périodes aux événements de la guerre de 1940-49 (ce qui n'explique pourtant pas l'accroissement zéro des femmes, là où les hommes progressent de 19%), reste à savoir pourquoi la population d'Aétopétrà ne retrouve pas ses taux de croissance normale après 1951, compte tenu du fait que l'enquête de 1958 avait conclu à l'absence d'un exode rural significatif pour cette période. Substituer au nombre d'habitants fourni par l'O.N.S.G. pour 1961 (341) celui de nos propres estimations (393), — ce dont la légitimité n'est pas évidente sans une reconstitution parallèle de la population de 1951 —, ne résout que partiellement le problème car, si dans ce cas le pourcentage d'accroissement monte effectivement (de 8% à 25%), il reste toujours inférieur à la croissance normale. Seule hypothèse vraisemblable, l'existence d'un certain mouvement d'exode (côté femmes pour la période 1940-51, côté hommes pour celle de 1951-61) que la brièveté de notre enquête de jadis ne nous avait pas permis de discerner.

L'interprétation des variations de la période 1958-86, celle du déclin

39. *Six villages d'Épire, op. cit.*, p. 19.

40. L'état incomplet des informations fournies par les registres communaux en matière de naissances, décès, exode rural et installations au village pour cause de mariage, ne nous autorise pas à faire la reconstitution de la population d'Aétopétrà avant 1957.

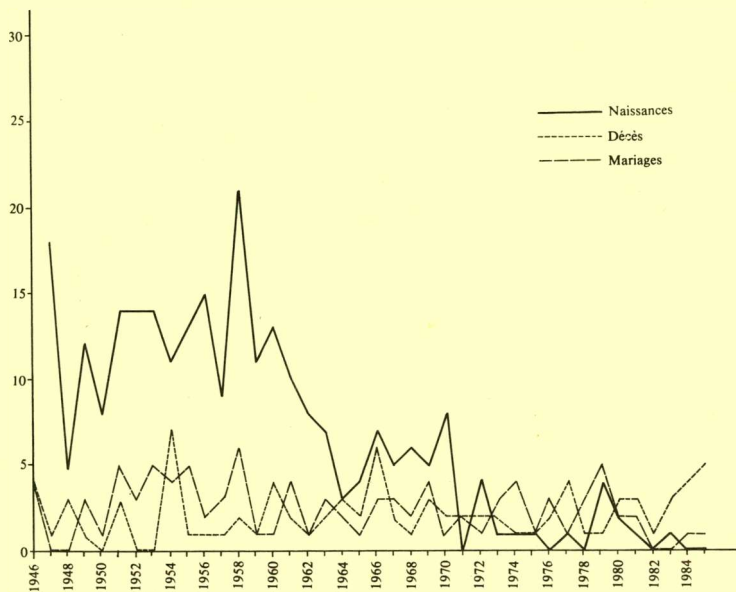
démographique, est beaucoup plus aisée, étant donné que nous disposons de tous les éléments nécessaires quant au mouvement naturel et migratoire de la population (tableaux 10 et 11): insignifiante dans les années 1958-61 (1%), la décroissance atteint 23% pendant la période 1961-71 en raison du boom migratoire vers la R.F.A., pour s'accroître davantage au cours de la période 1971-81 (27%), ainsi qu'au cours des cinq dernières années (14%), conséquence, cette fois-ci, des mouvements conjugués de la baisse de natalité, de la hausse de mortalité et du maintien de l'émigration (tournée maintenant vers l'intérieur de la Grèce) qui caractérisent les quinze dernières années. Dans l'ensemble, les deux sexes participent à cette décroissance sur un pied d'égalité, sauf pour les années 1981-86 pendant lesquelles la baisse de la population féminine représente plus que le double de celle de la population masculine (19% contre 8%), en raison de l'importance que prend actuellement l'exogamie des femmes.

III. Mouvement naturel de la population

La rupture profonde que représente le renversement, dans les années 1970, du rapport, jusqu'alors positif, entre natalité et mortalité, est le trait le plus marquant du mouvement naturel de la population au cours de la période 1947-85 (tableau 10 et fig. 8). Les très importants taux de natalité enregistrés dans les années 1947-57 (3,62%)⁴¹ et 1958-70 (2,35%), ainsi que ceux, excessivement bas, de la mortalité pour les mêmes années (0,49% et 0,63% respectivement), subissent, entre 1971 et 1980, les premiers, une chute brutale (0,54%) qui traduit directement les effets de l'émigration des années 1960, les seconds, une hausse (0,84%) qui annonce le début du vieillissement de la population. En même temps l'excédent naturel de la population passe de +3,13% en 1947-57, à +1,72% en 1958-70 pour atteindre -0,30% en 1971-80. Ces phénomènes seront accentués jusqu'à l'exacerbation au cours des cinq dernières années (1981-85) quand, sous les effets cumulés de la raréfaction des mariages, de la

41. Les taux concernant la période 1947-57 s'écartent légèrement de ceux que fournit la publication de 1961, une différence que nous retrouverons plus loin à propos de certaines autres données démographiques d'avant 1958. Ces écarts sont dus soit au mode de calcul (comme par ex. les taux du mouvement naturel calculés ici à partir de la moyenne arithmétique entre les deux populations extrêmes d'une période, tandis que l'enquête de 1958 prenait comme base la population de 1958), soit à l'utilisation à l'époque, dans certains cas, de chiffres provenant d'une enquête réalisée en 1957 par le Comité de l'Épire et dont la fiabilité n'est pas prouvée. Ici, chaque fois que nous avons affaire à des données de cette période, nous recourons systématiquement à la source, c'est-à-dire un manuscrit rédigé par nous-mêmes en 1958 et intitulé «Monographie sur un village épirote, Aétopetra 1958» (99 p.).

FIGURE 8
ΑÉΤΟΠÉΤΡΑ: Naissances - Décès - Mariages (1946-1985)



diminution du nombre d'enfants par couple et du vieillissement de la structure des âges, la natalité chute à 0,19%, la mortalité grimpe à 1,52% et l'excédent se stabilise à -1,33%. Dorénavant tout semble indiquer qu'à moins d'une accélération spectaculaire du mouvement des rapatriements dans les années à venir, le processus de dépeuplement devient irréversible.

IV. Mouvement migratoire

Bien que nos informations sur le mouvement migratoire d'avant 1958 soient plutôt incertaines, l'étude de l'évolution de la population depuis 1928 suggère, nous l'avons vu, quelques hypothèses qui infirment l'image d'une population villageoise démographiquement autarcique et immobilisée sur le sol natal: installations relativement importantes dans le village entre 1928 et 1940,⁴² exode considérable de femmes entre 1940 et 1951, émigration masculine de deux à cinq fois supérieure à celle estimée à l'époque, entre 1951 et 1958.⁴³ Mais cette mobilité est plutôt liée à la tradition matrimoniale fortement extravertie de ce village et, de toute façon, elle reste marginale comparée aux mouvements migratoires massifs de l'après 1958.

Par contre, la mobilité saisonnière ou même temporaire (de quelques mois à un an),⁴⁴ comme nous avons déjà eu l'occasion de le constater, est un phénomène très répandu qu'on observe tout au long des années 1950 et qui se maintient jusqu'aux années 1970, coexistant pendant au moins une quinzaine

42. Un dénombrement rapide des familles formées au cours de cette période et dont nous pouvons retrouver les traces dans le *Dimotologhion* actuel, montre que les mariages exogames y représentent plus de 80% et qu'une partie des nouveaux venus (hommes ou femmes) sont originaires de l'Épire du nord.

43. Les informations recueillies en 1958 font état de 9 cas seulement d'émigration définitive: 2 en Australie, 3 à Athènes et 4 à Jannina. Selon qu'on accepte comme variation de la population entre 1951 et 1961 +8% ou +25% (voir ci-dessus) et compte tenu que l'émigration de 1958 à 1961 s'élève à 29 personnes (fig. 9), le nombre des émigrants de 1951 à 1958 peut être évalué entre 18 et 45 personnes. Toutefois, malgré cette correction à la hausse, il est évident que les taux d'émigration de cette période sont insignifiants par rapport à ceux des années qui vont suivre.

44. Parmi les 34 chefs de ménage qui composaient notre échantillon lors de l'enquête de 1958 (sur un total de 83 ménages) et qui avaient répondu à la question 14 du questionnaire («Avez-vous travaillé à l'intérieur de la Grèce ou à l'étranger?»), 16 (47%) avaient travaillé hors du village au cours des années 1950: 11 à l'intérieur du pays (5 ouvriers, 2 maçons, 1 mécanicien, 1 berger et 1 pôpe) et 5 à l'étranger (4 comme boulangers et 1 comme marchand ambulant des quatre saisons). Un autre indice de cette mobilité sont les réponses à la question 21 concernant la composition du revenu familial: sur 30 personnes ayant répondu, 26 (87%) avaient réalisé entre 10 et 300 salaires en dehors de l'exploitation familiale, le plus souvent loin du village, au cours de l'année précédente.

d'années avec l'émigration définitive ou celle de plus longue durée de l'après 1958.

Cette dernière ne commence à proprement parler qu'en 1960 avec un premier départ massif de 26 personnes et se poursuit au rythme d'une quinzaine de personnes en moyenne par an jusqu'au début des années 1980 (fig. 9). Les points forts de la courbe d'émigration s'ordonnent, curieusement, à intervalles réguliers tous les cinq ans: 1960, 65, 70, 75, 80. À partir de 1975 une tendance au tassement se dessine de manière assez nette. Le nombre des émigrants s'élève à 179 personnes entre 1958 et 1970, 120 personnes entre 1971 et 1980 et 27 personnes entre 1981 et 1985, ce qui représente un taux annuel de 3,38%, 4,59% et 2,58% respectivement pour les trois périodes (tableau 11). Au cours de ces mêmes années les installations ou réinstallations au village (entrées pour cause de mariage, rapatriements), bien que plutôt modestes dans l'ensemble, vont en s'intensifiant: de 0,61% pendant la première période, leur taux annuel passe à 1,41% en 1971-80 et à 1,43% pendant les cinq dernières années. Mais, phénomène beaucoup plus significatif, leur nature change aussi au fil des ans, le nombre des rapatriés progressant régulièrement au détriment de celui des entrées dues aux mariages, pour occuper 80% sur l'ensemble des installations des années 1981-85.

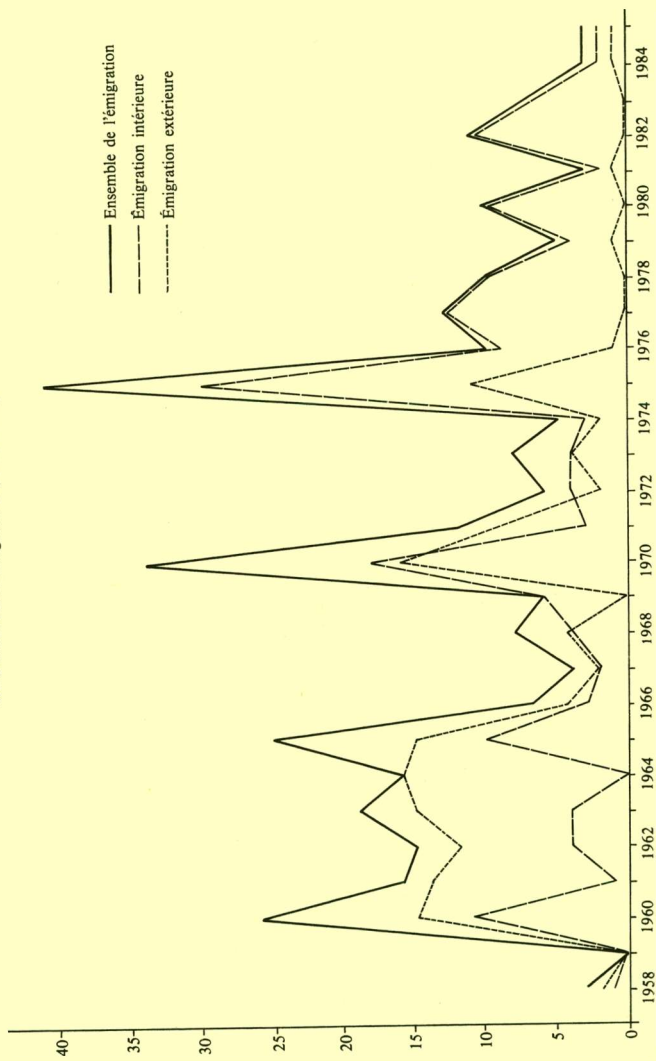
Le solde migratoire, très largement déficitaire entre 1958 et 1970, ne se répercute qu'assez faiblement sur le déficit global de la population au cours de cette période (1,55%), grâce à l'excédent naturel qui se maintient positif. Par contre, pendant les deux périodes suivantes, les déficits migratoires, bien qu'en baisse, se cumulent avec ceux du mouvement naturel pour faire monter les taux du déficit global à des seuils critiques (3,48% en 1971-80 et 2,48% en 1981-85). Dans l'ensemble, 326 personnes auront quitté le village entre 1958 et 1985 (c'est-à-dire 80% par rapport à la population de 1958), tandis que 80 personnes y seront installées (35) ou réinstallées (45), ce qui donne un solde migratoire annuel de l'ordre de -2,91% et un taux annuel de déficit global de la population de -2,23%.

Les deux courants majeurs de l'émigration

La nature de cette émigration ainsi que son impact sur la situation actuelle et l'avenir socio-démographique du village ne restent évidemment pas inchangés au cours des trois périodes. La répartition des émigrants selon la destination, le motif, l'âge et le sexe montre qu'une modification profonde se produit dans les années 1970 séparant le mouvement migratoire en deux courants bien distincts. Le premier, celui du boom migratoire, est marqué par son caractère massif et familial, la recherche d'un emploi, son orientation presque exclusive

FIGURE 9

ΑΕΤΟΠΕΤΡΑ: Έмиграtion (1958-1985)



vers l'Allemagne Fédérale, une certaine supériorité des hommes par rapport aux femmes. Il est inauguré dès l'ouverture du marché du travail de la R.F.A. à la main-d'œuvre étrangère (1960) et s'éteint peu de temps après l'arrêt officiel du recrutement (novembre 1973). Mais, dans leur grande majorité, ces émigrants partent entre 1960 et 1965 (fig. 9). L'originalité et les caractéristiques générales du premier courant (évolution rapide du flux migratoire, fluidité du mouvement, type «temporaire», affectation prioritaire de la main-d'œuvre aux industries de transformation) sont les mêmes que celles décrites par É. Kolodny pour l'ensemble de l'émigration grecque en Allemagne pendant ces années.⁴⁵

Plus étalé dans le temps et moins fulgurant, le second courant semble prendre la relève du précédent: bien que ses débuts se situent, là aussi, en 1960, le gros de ses effectifs ne quitte le village qu'entre 1970 et 1982. Tourné essentiellement vers l'intérieur du pays, ce courant se définit par son caractère plutôt individuel, le recul des départs pour cause de travail au profit de ceux qui sont motivés par le mariage, la féminisation relative du mouvement, ainsi que par son caractère «définitif», car si le village conserve toujours une chance de récupérer une partie des rapatriés d'Allemagne, les émigrants de ce deuxième courant l'abandonnent tous, au moins jusqu'à leur retraite.

Répartition de l'émigration selon la destination, le motif, l'âge et le sexe

La lecture détaillée des tableaux 11, 12, 13, 14 et 15 raffine ces observations. L'existence des deux courants est bien mise en relief par le tableau 11 qui montre que l'émigration extérieure occupe 63% de l'émigration totale entre 1958 et 1970 pour ne représenter que 28% et 7% respectivement au cours des deux périodes suivantes (fig. 9). Sur ces pourcentages, la part du lion revient, bien sûr, à l'émigration en Allemagne (49% et 25% pour les deux premières périodes), le reste (14% et 3%) se partageant entre «autres pays» étrangers, l'Australie essentiellement. En revanche, l'émigration intérieure est surtout orientée vers les villes grecques (Athènes, mais aussi Jannina et autres villes) qui recueillent, respectivement pour les trois périodes, 23%, 52% et 78% de l'émigration totale. Athènes absorbe seule la moitié de ces effectifs au cours des deux premières périodes, (11% et 27% respectivement), tandis que les cinq

45. É. Kolodny, «Nèokaisaria (Piérie), exemple d'émigration massive récente à partir d'un village de Macédoine occidentale vers l'Allemagne Fédérale», in St. Damianakos (ed.), *Aspects du changement social dans la campagne grecque*, *The Greek Review of Social Research*, EKKE, N° spécial, 1981, pp. 18-31.

dernières années voient les « autres villes » et Jannina prendre nettement les devants (37% et 22% respectivement contre 18%), signe d'une diversification grandissante du marché matrimonial comme de celui du travail. Les régions rurales (villages d'Épire et Konitsa en premier lieu) recueillent un nombre d'émigrants qui reste plutôt stable au long de ces années, les pourcentages sur l'émigration totale oscillant entre 13% et 20% (tableau 14).

La répartition selon le motif de l'émigration et le sexe (tableau 12) suit la même évolution significative: de 85% en 1958-70 le motif « travail » tombe à 63% en 1971-80, puis à 59% en 1981-85, en même temps que les femmes, minoritaires dans le mouvement migratoire de la première période (46%), remontent progressivement pour atteindre un nombre égal à celui des hommes entre 1971 et 1980 et les deux tiers de l'ensemble entre 1981 et 1985. Cette remontée est liée à l'accroissement entre les deux premières périodes des pourcentages, déjà très élevés par rapport à ceux des hommes, de l'émigration féminine pour cause de mariage (de 22% à 57%, contre 5% et 7% respectivement pour les hommes), mais, l'augmentation relative du nombre des femmes parties travailler au cours des années 1981-85 (50% contre 38% en 1971-80) rend cette interprétation insuffisante. Dans l'ensemble, toutefois, les effectifs de la dernière période sont trop faibles pour qu'on puisse affirmer qu'il s'agit là d'un renversement de la tendance générale.

Quant à la ventilation de nos émigrants selon l'âge, les différences sont tout aussi prononcées entre les deux courants (tableau 13): pendant la période 1958-70, la forte présence des jeunes de moins de 14 ans (20%), ainsi que le niveau, à peu près équivalent, de participation des générations de 15 à 24 ans (41%) et de 25 à 44 ans (36%) dans l'ensemble (présence et niveau de participation valables aussi bien pour les hommes que pour les femmes), témoignent du caractère familial et généralisé du premier courant. Par contre, au cours des années 1971-80 la disparition presque totale des jeunes de la première génération (3%) et le gonflement des effectifs de la génération de 15 à 24 ans (57%) sont des signes que l'émigration devient maintenant individuelle (ou, du moins « conjugale », avant la naissance du premier enfant) et sélective.

Durée de l'émigration — Rapatriement

La durée de l'émigration, calculée sur l'ensemble des rapatriés au village de l'émigration 1958-85, est de 2 à 5 ans pour la moitié d'entre-eux, l'autre moitié étant partagée à égalité entre 5 à 10 ans et 10 ans et plus (tableau 15). Les rapatriés de l'émigration de la première période sont plus nombreux à avoir prolongé leur absence au-delà de 10 ans par rapport à ceux de la seconde

(31% contre 12%). Un dépouillement rapide portant sur le lieu d'installation actuelle des seuls émigrants en R.F.A. au cours des années 1958-85, confirme cette tendance des émigrants de la première période à retarder leur rapatriement, il montre aussi que si les retours de ceux qui ont émigré entre 1971 et 1985 sont pratiquement épuisés, le village peut encore espérer récupérer au moins une partie des expatriés des années 1958-70 dont un nombre important réside toujours en Allemagne: sur 87 émigrants en R.F.A. de la première période, 35 (40%) résident toujours dans ce pays, 22 (25%) sont rentrés au village et 24 (28%) sont établis à Athènes, Jannina ou dans d'autres villes de la Grèce. Par contre, sur 30 expatriés en Allemagne des années 1971-85, seulement 7 (23%) y résident actuellement, tandis que 11 (37%) sont retournés au village et 10 (33%) sont installés dans des villes grecques (6 personnes parties en 1958-70 et 2 personnes parties en 1971-85 sont, entre-temps, décédées). Le mouvement des retours est donc, pour le moment, plus fort en ce qui concerne les expatriés de la deuxième période, mais il n'est pas impossible que la tendance soit renversée dans les années à venir.

Une hypothèse plausible de cette différence peut être que les émigrants de la première période, en raison de leur installation plus ancienne en Allemagne, ont mieux réussi à se créer une situation qui leur permet de prolonger leur séjour à l'étranger. Cette hypothèse n'est pas contredite par l'intensité et le caractère généralisé du mouvement de constructions ou de réparations de maisons, une véritable fièvre de reconstruction, qu'on observe depuis une dizaine d'années au village et qui tranche étrangement sur la faiblesse relative des rapatriements: tout le monde ou presque (rapatriés de la première ou de la deuxième période, émigrants résidant toujours en Allemagne, rapatriés se dirigeant vers la ville) se met à faire ou à refaire sa maison au village. Ce paradoxe est à mettre sur le compte de la fluidité qui caractérise en général le mouvement migratoire, ainsi que sur celui des liens multiples que les émigrants conservent avec le village (et dont la prolifération actuelle des résidences secondaires n'est qu'un aspect), mais il n'est nullement le signe annonciateur d'une reprise démographique.

V. Structure d'âges

Ce constat pessimiste est tout particulièrement mis en évidence par l'état actuel de la structure d'âges de la population d'Aétopétra, structure qui résume de manière exemplaire l'histoire démographique dont nous venons d'esquisser les grands traits.

La pyramide d'âges en septembre 1986 illustre, par sa forme presque rec-

tangulaire, le vieillissement et l'absence des perspectives démographiques de la population villageoise et cette image est renforcée si on la compare à la pyramide de 1958, modèle de population jeune et dynamique (fig. 10). Le contraste est particulièrement frappant en ce qui concerne la répartition par grandes tranches d'âge:

Tranches d'âge	1958			1986		
	Ensemble %	Hommes %	Femmes %	Ensemble %	Hommes %	Femmes %
0-14	37	50	50	14	46	54
15-44	45	51	49	28	68	32
45-64	14	44	56	38	42	58
65 +	4	50	50	19	51	49

Les jeunes de moins de 15 ans sont près de trois fois moins nombreux en 1986 qu'en 1958, les âges «productifs» baissent presque de moitié, tandis que la proportion des générations «mûres» se multiplie par trois et celle des plus de 64 ans par cinq. Vu la rareté des naissances au village pendant les dernières années, la base de la pyramide, déjà très réduite, aurait dû disparaître entièrement sans la récente installation de deux familles de rapatriés d'Allemagne.

Tout aussi fort est le déséquilibre de la répartition entre hommes et femmes. À la distribution quasi égalitaire des deux sexes sur la pyramide de 1958 (à l'exception de la tranche de 45-64 où les hommes sont minoritaires, écart qui s'explique par les effets des guerres balkaniques de 1912-13), succède, en 1986, une disproportion marquée, surtout pour les tranches de 15 à 44 ans, où l'on trouve deux fois moins de femmes (différence qui devient encore plus grande pour les tranches de 15 à 29 ans: 27 hommes contre 6 femmes), en raison à la fois de l'accroissement de l'émigration féminine (essentiellement de l'exogamie) au cours de ces dernières années que du curieux décalage qu'on observe entre hommes et femmes dans les naissances de 1958 à 1970 (67 hommes contre 41 femmes). En revanche, les femmes sont plus nombreuses que les hommes dans les tranches de 45 à 64 ans à cause de la supériorité numérique des hommes dans la première vague de l'émigration.

VI. Mariage, famille et groupe domestique

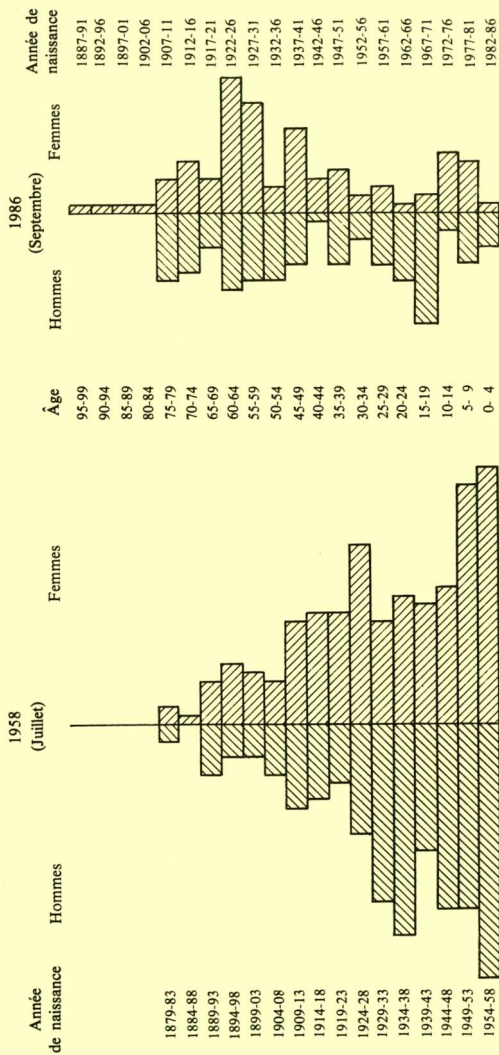
Nuptialité

La courbe des mariages depuis 1946 (fig. 8) suit la même tendance à la baisse que l'évolution de la population, à l'exception des dernières années au cours

FIGURE 10

AËTOPYËTRA: Pyramide des âges

□ = 1 hab.



desquelles cette baisse s'accélère par suite du vieillissement de la structure d'âges. Les taux de nuptialité pour les quarante dernières années s'établissent comme suit:

<i>Période</i>	<i>Taux de nuptialité</i>
1946-57	0,86%
1958-70	0,72%
1971-80	0,84%
1981-85	0,38%

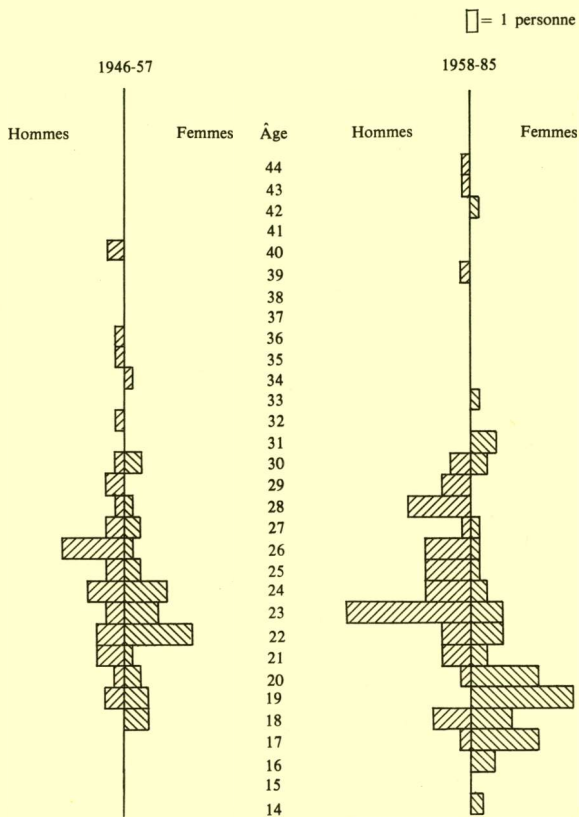
Malgré la vague des départs des années 1960-80, les taux de nuptialité se maintiennent à peu près au même niveau entre 1946 et 1980, ce qui d'une part confirme le caractère familial et intergénérationnel de l'émigration de 1960-70, d'autre part semble indiquer qu'une partie des jeunes expatriés des années 1970-80 n'ont quitté le village qu'après s'être mariés. La chute brutale du taux de nuptialité n'intervient qu'entre 1981 et 1985, quand les jeunes en âge de se marier auront presque totalement disparu du village.

Âge du mariage

L'âge du mariage se maintient plus ou moins stable depuis 1946 pour les hommes, tandis que celui des femmes enregistre une baisse sensible: 25,9 (hommes) et 23,0 (femmes) moyennes d'âge pour les couples formés entre 1946 et 1957, 25,1 et 21,2 respectivement pour les couples de la période 1958-85 (fig. 11). Globalement, pendant les quarante dernières années, si l'âge normal de mariage est de 25 à 26 ans pour les hommes, côté femmes le rajeunissement est constant passant graduellement de 23-24 ans dans les années 1946-57, à 22-23 ans dans les années 1958-70 et à 19-20 ans dans les années 1971-85. Ce rajeunissement est à rapprocher de l'abandon de la pratique, assez fréquemment rencontrée dans les mariages d'avant 1958, qui consistait pour les hommes à prendre épouse de 2 à 3 ans plus âgée, phénomène typique des sociétés agraires traditionnelles du nord de la Grèce où le mariage signifiait, avant tout, transfert, d'une exploitation familiale à l'autre, de la main-d'œuvre féminine.⁴⁶ Un rapide dépouillement parmi les femmes qui s'expatrient pour cause de

46. Selon les géographes français, P. Rolley et M. De Visme qui ont visité la région de Jannina au début de notre siècle, la coutume voulait que les filles restent travailler chez leur père jusqu'à l'âge de 25 ans, puis elles se mariaient avec un époux beaucoup plus jeune (P. Rolley et M. De Visme, *La Macédoine et l'Épire, Villayets de Monastir et de Jannina, Étude de Géographie physique et d'Agrologie*, Paris, 1911).

FIGURE 11
AËTOPÉTRA: Âge du mariage



mariage montre que, elles aussi, se marient de plus en plus jeunes, mais la moyenne d'âge est ici nettement supérieure: 24,7 entre 1958 et 1970, contre 22,6 entre 1971 et 1985. L'âge plus tardif du mariage des femmes exogames semble témoigner de leur volonté de chercher coûte que coûte, au prix même d'une attente de quelques années, un «bon parti» qui leur permettra de vivre en ville, ce qui, en revanche, fait baisser davantage l'âge du mariage des rares femmes célibataires qui restent au village.

Mobilité matrimoniale

La mobilité matrimoniale des femmes, ancienne constante de la vie sociale de ce village, prend en effet des dimensions excessives au cours des quinze dernières années, surtout en ce qui concerne les départs (tableau 16). Sur l'ensemble des mariages exogames (entrées et départs d'hommes et de femmes pour cause de mariage) contractés entre 1958 et 1970, les départs représentent 59%, dont 46% départs de femmes, alors qu'entre 1971 et 1985 ceux-ci s'élèvent à 70%, dont 64% de femmes. Nous constatons que non seulement les entrées des femmes sont loin d'équilibrer leurs départs, mais que cette disproportion va en augmentant: à l'exode déjà considérable, comme nous l'avons vu, des femmes de la période 1946-57, succède, en 1958-70, un mouvement matrimonial féminin dans lequel les départs représentent à peu près les deux tiers par rapport aux entrées (62%), proportion qui atteindra les trois quarts pendant les derniers quinze ans (75%). Par contre, les hommes, très minoritaires dans l'ensemble de la mobilité matrimoniale (sauf en 1928-40 où, comme nous l'avons constaté, les installations masculines au village sont assez importantes), réalisent un nombre de départs sensiblement égal à celui des entrées: 50% en 1958-70 et 44% en 1971-85 sur l'ensemble du mouvement exogame masculin. Ce décalage entre mobilité matrimoniale féminine et masculine ne crée pas, comme on pouvait s'y attendre, un problème de célibat masculin au village, dans la mesure où les départs de femmes pour cause de mariage sont compensés en grande partie par les départs d'hommes célibataires à la recherche d'un emploi, le reste de la différence étant comblé par un nombre d'entrées de femmes au village de deux à trois fois supérieur à celui des hommes.

Car, la mobilité en question se révèle tout aussi forte si l'on rapporte nos chiffres concernant les entrées pour cause de mariage à l'ensemble des mariages réalisés au village à partir de 1946: les mariages exogames y représentent 70% (dont 46% avec une femme étrangère) pour la période de 1946 à 1957, 48% (33% avec une femme étrangère) pour celle de 1958 à 1970 et 73% (54% avec femme étrangère) pour les derniers quinze ans. La baisse

des pourcentages entre 1958 et 1970 s'explique par la prépondérance, au cours de cette période, de l'émigration masculine qui laisse en disponibilité matrimoniale une partie des femmes du village. Sur l'ensemble des couples vivant aujourd'hui au village, 33% seulement sont des couples endogames, 59% sont des couples exogames (dont 44% avec une femme étrangère) et 8% sont des couples dont les deux conjoints sont étrangers au village.

Aires matrimoniales

Les aires de recrutement et d'accueil matrimonial, bien que centrées en majorité sur la région épirote, s'élargissent progressivement, surtout pendant la dernière quinzaine d'années (tableau 17). De 96% sur l'ensemble des entrées en 1946-57, les originaires des villages d'Épire (hommes et femmes) qui viennent se marier à Aétopétra, passent à 87% en 1958-70 et à 63% en 1971-85, en même temps que, parmi ces villages, se rétrécit la part du «noyau dur» représenté par les localités avoisinantes de Konitsa (de 61% à 43% et à 42% respectivement). Cette tendance à l'élargissement et à la diversification des aires matrimoniales est encore plus accentuée côté lieu d'accueil: entre 1971 et 1985, 20% seulement des expatriés pour cause de mariage vont dans la région de Konitsa, contre 48% entre 1958 et 1970, tandis que les «autres régions» (centres urbains grecs essentiellement) progressent dans la même proportion, passant de 22% pendant la période 1958-70, à 49% pendant la période de 1971-85.

Comme c'est le cas pour l'accroissement de l'exogamie féminine, l'extension des aires d'accueil matrimonial semble être la conséquence directe des nouveaux modes de vie et du goût pour la vie urbaine introduits au village après la vague d'émigration des années 1960. Reste à voir dans quelle mesure ces phénomènes sont accompagnés par une modification des pratiques dotales qui les rendraient plus conformes au modèle, généralisé après les années 1950 en Grèce, du «mariage citadin» (argent liquide, appartement en ville), modèle totalement inconnu au village en 1958, quand la «dot» ne comprenait que le trousseau traditionnel et quelques stremmes de terres cultivables.

Groupe domestique

Les nouveaux modes de vie, générateurs de nouvelles mentalités, ainsi que la dislocation de l'ancienne structure agricole du village (que nous étudierons dans d'autres chapitres de ce travail), se reflètent également dans la dimension et la forme actuelles du groupe domestique au village.

Le nombre de personnes vivant dans le ménage a fortement diminué

durant ces quarante dernières années, la moyenne passant de 4,8 en 1958 à 2,8 actuellement. La configuration de la pyramide change aussi dans le même sens, comme le montre le tableau suivant, la majorité des ménages actuels ne réunissant qu'un nombre de 2 à 3 membres (55%), là où, en 1958, le ménage typique était celui de 6 à 7 membres (43,3%) (voir aussi fig. 12):⁴⁷

<i>Nombre de personnes par groupe domestique</i>	<i>% sur l'ensemble des groupes domestiques</i>	
	<i>1958</i>	<i>1986</i>
1	3,3	18,0
2-3	6,6	55,0
4-5	30,0	21,0
6-7	43,3	6,0
8 +	16,6	0

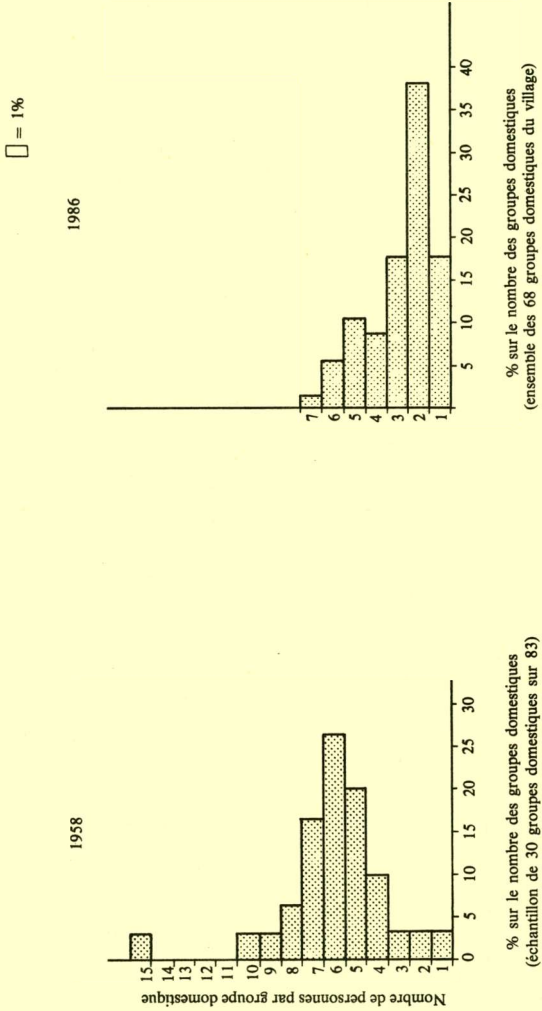
Ce rétrécissement du ménage agricole résulte aussi bien du vieillissement de la population qui fait monter à des niveaux excessifs le pourcentage des personnes vivant seules (veuves et veufs), que de la diminution de la fécondité réelle des couples, comme de la modification de la structure même du groupe domestique.

Le nombre moyen d'enfants passe ainsi, depuis la dernière guerre, de 3,3 pour les couples formés entre 1946 et 1960, à 2,4 pour ceux de la période 1961-70, et à 1,9 pour ceux de la période 1971-80. Actuellement, la famille-type à Aétopétra est une famille à deux enfants ce qui est bien loin de la famille traditionnelle agricole de l'avant-guerre, quand le nombre d'enfants atteignait souvent six ou huit et pouvait même aller jusqu'à douze.

Quant à la forme du groupe domestique, son évolution depuis 1958 traduit aussi bien la modification des habitudes résidentielles des jeunes couples, que les nouvelles contraintes nées de l'émigration. Selon les résultats de l'enquête de 1958, 10% des ménages du village comprenaient une seule génération, 70% deux générations et 20% trois générations. Compte tenu de la part infime que représentaient les personnes de plus de 65 ans dans la population du village (4%), cette répartition confirme la prépondérance, constatée par l'enquête directe, de la résidence patrivirilocale qui, malgré une certaine tendance vers la néolocalité manifestée après les années 1950, était toujours la norme à

47. La répartition de 1958, calculée à partir de nos données sur un échantillon de 30 ménages, établit la moyenne à 6,0 personnes, contre 4,8 personnes qui est le quotient de la division de la population villageoise par le nombre total des ménages, écart qui montre que les familles nombreuses étaient sur-représentées dans notre échantillon. Malgré cette sur-représentation la configuration générale de la pyramide ne devait pas être sensiblement différente.

FIGURE 12
 AËTOPEËTRA: Dimension du groupe domestique



l'époque: le cinquième des maisons du village abritait des familles-souche (ou des familles élargies), ce qui veut dire que la quasi totalité des personnes âgées résidaient avec leurs enfants mariés et leurs petits-enfants.⁴⁸

Les données de l'enquête de 1986, plus détaillées sur ce point, montrent que cette norme est aujourd'hui abandonnée en grande partie, puisque sur l'ensemble des ménages résidant actuellement au village, 60% sont des familles nucléaires, contre 18% des ménages à un seul membre (dont 15% des femmes seules), 12% des familles-souche et 10% des «autres formes» (notamment des grands-parents résidant avec leurs petits-enfants dont les parents travaillent en R.F.A.). Une petite partie seulement des personnes de plus de 65 ans (qui, comme nous l'avons vu, représentent maintenant 19% de la population villageoise) habite avec leurs descendants, la grande majorité se partageant entre ménages à un seul membre et familles nucléaires. Toutefois, le maintien à des niveaux relativement importants des pourcentages relatifs aux familles-souche et aux «autres formes» (22%), témoigne d'une certaine persistance de la «patrivirilocalité», ainsi que de la renaissance, sous une forme tronquée soumise aux contraintes de l'émigration, de la famille «plurigénérationnelle».

C. GRÉVÉNITI: L'AMORCE D'UNE TIMIDE REPRISE

I. Évolution démographique et rapports ville - campagne

L'itinéraire socio-démographique suivi par Grévéniti depuis bientôt un demi-siècle ne diffère pas de celui qui a marqué la grande majorité des villages grecs pendant la même période, en particulier les collectivités montagnardes: chute ininterrompue des effectifs humains, vieillissement de la population, déficit de plus en plus accusé du mouvement naturel. Cependant, derrière ces phénomènes de dévitalisation constante indiscutable, un regard attentif sur l'ensemble des traits qui définissent sa physionomie démographique actuelle fait apparaître quelques signes qui semblent annoncer un renversement de tendance.

Bien que, pour le moment, timidement exprimée dans les chiffres, cette évolution encourageante se fait sentir à travers plusieurs indices concordants: la courbe des naissances, après avoir frôlé le zéro en 1976 et 1977, remonte à

48. Il s'agit d'une évaluation minimale puisque rien n'empêche qu'une partie, au moins, des ménages à deux générations ne réunisse, aussi, des parents avec leurs enfants mariés sans descendance, comme rien n'empêche non plus que des familles élargies (cohabitation de collatéraux mariés avec ou sans enfants) ne forment une partie des ménages à deux ou à une génération.

partir de l'année suivante pour se stabiliser à des niveaux légèrement supérieurs par rapport à la période précédente (de 0,70% en 1971-80, les taux annuels de natalité passent à 0,88% en 1981-85); si l'on tient compte du fait que la décroissance de la natalité est régulière et continue depuis 1940, cette remontée, même légère, est un événement suffisamment insolite pour ne pas le laisser passer inaperçu. En même temps, le mouvement des installations au village, depuis longtemps maintenu à des niveaux insignifiants, enregistre un bond spectaculaire (1,18% en 1981-85, contre 0,37% en 1971-80), ce qui, associé à la nette décélération de l'émigration observée à partir des années 1970, tend à annihiler le déficit chronique du mouvement migratoire; enfin, autre phénomène significatif, et qui montre que l'évolution signalée n'est pas conjoncturelle, le nombre des mariages contractés dans le village s'accroît considérablement (en 1981-85 le taux de nuptialité représente plus que le double de celui enregistré en 1971-80: 0,37% contre 0,18%). Ce qui signifie que, sur le plan de la natalité tout au moins, on doit s'attendre à une consolidation et une amplification de la reprise dans les années à venir.

Si l'ensemble des indices en question n'arrive pas encore à influer sur le solde global du mouvement de la population (largement déficitaire depuis les années 1960), c'est que le poids de plus en plus important des vieillards dans la population villageoise fait remonter les taux de mortalité à des niveaux jamais atteints dans l'histoire démographique locale.

Pour être, donc, plutôt hésitante (et même peut-être assez fragile pour l'instant), la revitalisation démographique du village n'en est pas moins réellement amorcée. Elle semble en tout cas démentir les affirmations sur la prétendue inéluctable désertification de la montagne épirote. Car, pour asquerir toute sa signification, le renouveau démographique de Gréveniti doit être situé dans son contexte de relative relance que manifestent les activités économiques locales au cours de ces mêmes années. Multiples et variées, entièrement orientées vers des ressources extra-agricoles, ces activités reposent sur un puissant réseau de clientèles politiques, administratives ou professionnelles dont le siège est à Jannina. La revivification des liens avec les élites janniotes et leur mise à profit pour le développement de l'économie locale ne sont pas sans rapport avec les évolutions récentes qui marquent d'une part la croissance du chef-lieu épirote, d'autre part le mouvement migratoire du village.

En effet, après une période de forte expansion économique et démographique centrée exclusivement sur l'agglomération urbaine (expansion due, en grande partie, aux installations massives depuis trois décennies des populations rurales environnantes), Jannina semble actuellement chercher, par un mouvement de retour, à intégrer dans sa dynamique l'arrière-pays; l'intérêt est en priorité porté sur des secteurs d'activités qui sont restés jusqu'à présent en

marge de cette croissance. De ce point de vue très significatifs sont les nouveaux plans d'aménagement du territoire épirote, largement inspirés par le principe de décentralisation et de revalorisation des collectivités rurales,⁴⁹ de même que, depuis quelque temps, l'amélioration notable du réseau routier communal: en 1961 il fallait plusieurs heures pour franchir les 45 km qui séparent Jannina de Grévéniti, aujourd'hui vous y arrivez en une heure.

Dans le même sens, il faut interpréter les nouvelles tendances du mouvement migratoire: d'abord, bien sûr, l'accélération déjà signalée des retours des émigrants (qui, dans leur grande majorité, appartiennent aux âges actifs), mais aussi, et surtout, la reconquête par Jannina, dans les années 1980, de la première place parmi les lieux d'accueil de l'émigration villageoise, place qui fut pendant longtemps la sienne et qui lui avait été ravie par Athènes au cours de la décennie 1971-80. Bien sûr, la faiblesse des effectifs migratoires pendant les cinq dernières années ne nous autorise pas à tirer des conclusions définitives sur ce point. Toutefois, l'écart entre Jannina et Athènes prend maintenant une importance telle qu'il est impossible de ne voir là qu'un pur effet du hasard. Il est évident que ce recentrage de l'émigration sur la ville proche ranime et intensifie des liens, déjà anciens, de toutes sortes entre «citadins» et «ruraux», et, dans une certaine mesure, par le biais de la multiplication des doubles résidences, contribue même à effacer la ligne de démarcation qui sépare ces derniers.

L'étroite imbrication entre évolution démographique et évolution économique, vérifiée encore une fois à propos de Grévéniti, renvoie donc la question de la consolidation de la reprise amorcée, à celle de la résistance et de l'amplification des liens que nous venons d'évoquer. La constitution de ces derniers, la logique de leur fonctionnement, la variété de leurs formes et leur évolution actuelle sont au coeur de la problématique qui anime la recherche sur ce village, dans la mesure où, pour l'instant, tout porte à croire que de leur sort dépend la survie même de la collectivité.

II. Évolution de la population

Le caractère fragmentaire et très contradictoire des informations dont nous disposons sur l'histoire démographique de Grévéniti ne nous permet pas d'avoir une idée claire de l'évolution de ses effectifs pour des périodes an-

49. Cf. *Premier plan quinquennal de développement économique et social (1983-87), région de l'Épire*, Athènes, 2 décembre 1983; *Département de Jannina, propositions pour l'aménagement du territoire*, Athènes, mai, 1984.

térieures au début du siècle,⁵⁰ ni d'avancer une date précise de sa population maximale. On pourrait, tout au plus, en ce qui concerne la dernière question, émettre l'hypothèse que cette date ne doit pas être postérieure au milieu du XIXe siècle, puisque c'est à partir de ce moment que commence le déclin, aussi bien démographique qu'économique et politique, de l'ensemble de la région zaghoriennne.⁵¹ Selon les plus âgés parmi nos informateurs de 1961, Grévéniti ne comptait pas moins de huit cents habitants au moment de l'annexion de l'Épire à l'État grec (1913).

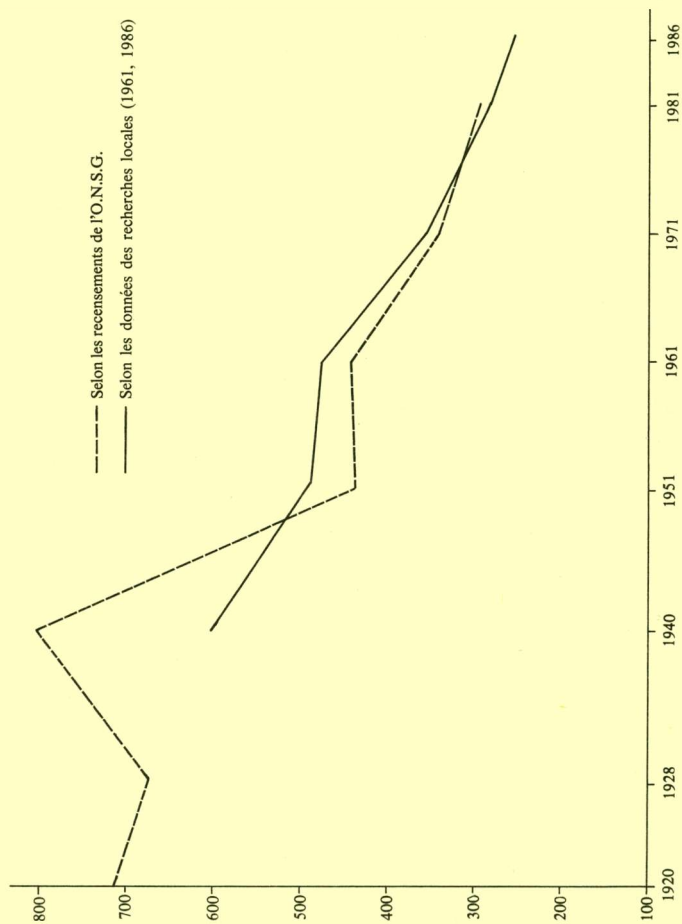
Quoi qu'il en soit, le recensement de 1920 trouve dans le village un peu plus de sept cents habitants, effectif qui, après une baisse ininterrompue jusqu'à nos jours, n'atteint que 255 habitants en septembre 1986 (tableau 18 et fig. 13). Au cours de cette période Grévéniti aura perdu près de deux tiers de sa population.

Bien que l'écart excessif entre population féminine et population masculine du recensement de 1928 (63% contre 37%) nous incite à penser que la vieille tradition de l'émigration temporaire est encore vivante à Grévéniti et que, par conséquent, nous devons reconsidérer à la hausse la population villageoise d'avant-guerre, l'évolution entre 1920 (714 h.) et 1928 (676 h.) reflète assez fidèlement les tendances réelles: la variation négative de 5% correspond à la transformation, lente et depuis longtemps amorcée, de l'émigration temporaire

50. En effet, de 1668, date de la première inscription portant mention du nom de Grévéniti (église de St. Démétrios), et par laquelle débute, conventionnellement, l'histoire du village, au milieu du XIXe siècle, époque de référence des premières statistiques publiées par P. Aravatinos, nous ne disposons d'aucune information sur la population de Grévéniti. Il est vraisemblable que celle-ci n'a pas cessé de croître tout au long du XVIIIe siècle et une partie du XIXe siècle, période qui marque l'apogée de la puissance et de la prospérité de la région de Zaghori. Pour les années 1846-50, P. Aravatinos parle de 103 groupes domestiques et de 142 familles établies dans ce village, ce qui, selon ses calculs (plutôt contestables, comme nous l'avons dit plus haut), ne représenterait que 615 habitants (cf. *Chronographie de l'Épire*, 1856, *op. cit.*, p. 320, Vol. 11). Moins de vingt ans après, en 1868, I. Lampridis fait état de 1.500 habitants répartis dans 226 familles (v. *Zaghoriaka*, Athènes, Imprimerie de l'Aurore, 1870; réimpr. Société d'Études Épirotes, 1971, réf. pp. 81-83), tandis que deux auteurs contemporains avancent, sans nous livrer leurs sources, les estimations suivantes: 568 habitants pour l'année 1831 (v. B. Charissis, *Villages de Zaghori, Étude de protection*, Éd. du Ministère des Travaux Publics, Athènes, 1979, p. 25), 142 et 185 familles respectivement pour les années 1865 et 1901 (v. Y. Sakellopoulos, «Plan de recolonisation et de valorisation de Zaghori», *Épirotiki Hestia*, Vol. 51-53, 1956, pp. 735-40).

51. Les causes de ce déclin sont recherchées par I. Lampridis dans une multitude de transformations que connaît la région après la période critique de 1844-68 qui voit la suppression définitive des privilèges accordés, de longue date, à Zaghori par la Sublime Porte: apparition du «luxe corrompateur du peuple», accroissement de l'émigration, peur des bandits, arbitraire des notables locaux, lourdes impositions, rétablissement de l'autorité ottomane sur le district, ou encore, «développement intellectuel et moral excessif de la femme par rapport à l'homme...» (cf. *Zaghoriaka*, *op. cit.*, p. 6).

FIGURE 13
GRÉVÉNITI: Évolution de la population (1920-1986)



en émigration définitive. Par contre, l'augmentation de la population enregistrée par le recensement de 1940 (803 h.) est fictive: elle est due, selon toute vraisemblance, au passage par le village au moment du recensement (16 octobre) de quelques dizaines de familles saracatsannes, en route vers leurs lieux d'hivernage, familles qui ont été dénombrées avec la population autochtone. En réalité, selon nos propres enquêtes, la population du village ne dépasse pas six cents habitants en 1940, ce qui montre que l'émigration définitive pendant ces années continue aux mêmes rythmes (modérés) qu'auparavant.

Ce n'est qu'après la guerre que la chute de la population prend des proportions catastrophiques: déjà très forte entre 1940 et 1951 à cause des événements de la guerre (destruction du village en 1943-45 et évacuation en 1947-49), celle-ci reprendra de plus belle à partir de 1961, lorsqu'à l'exode rural de ces années viendront s'ajouter les effets du mouvement naturel, désormais de plus en plus déficitaire. Entre-temps, au cours de la décennie 1951-60 qui suit la reconstruction du village, la chute de la population aura marqué un répit grâce à la compensation de l'exode par la croissance naturelle.

Pour l'année 1951 l'écart entre le recensement de l'O.N.S.G. et nos propres données quant à l'estimation de la population réelle du village, s'il n'est pas aussi important que celui que nous avons constaté pour 1940, reste tout de même significatif. La cinquantaine de personnes supplémentaires dont nous accréditons la population à ce moment là représente les retours qui ont été réalisés après le recensement, car le repeuplement du village s'étend en fait sur plusieurs années (de 1950 à 1953-54). Par la suite, l'écart en question s'amenuise considérablement, signe que les phénomènes «perturbateurs» que nous avons rencontrés dans les deux autres villages au cours de cette époque sont absents ici.

En ce qui concerne le grave déficit de la population masculine que connaît Grévéniti depuis l'avant-guerre, il faut remarquer que ses causes et sa signification ne sont pas les mêmes d'une époque à l'autre. Pour la période d'avant 1940, l'absence des hommes n'est que temporaire, le phénomène n'aurait donc pas des conséquences sur la démographie villageoise sans l'intervention de la guerre qui amène la plupart des émigrants temporaires à se fixer définitivement en dehors du village. Par contre, pour la période d'après-guerre, ce déficit devient un trait structurel de la situation socio-démographique locale entraînant, entre autres, l'apparition d'un important célibat féminin au village. Aux effets de la transformation déjà évoquée de l'émigration temporaire en exode définitif, il faut ajouter maintenant les pertes provoquées par la guerre: entre 1940 et 1951 la chute de la population masculine est deux fois supérieure comparée à celle de la population féminine (-25% contre -12%). Par la suite, les deux sexes participant toujours sur un pied d'égalité au mouvement

migratoire, ce n'est que la reproduction d'une génération à l'autre du déséquilibre initial qui explique la persistance du phénomène jusqu'à nos jours (circonscrit, d'ailleurs, aux seules générations de plus de 45 ans). Au cours des cinq dernières années la population féminine décroît plus vite que la population masculine (-16% contre -6%) en raison, essentiellement, de la plus forte mortalité des femmes, ce qui contribue à une atténuation du déséquilibre par rapport à l'époque précédente.

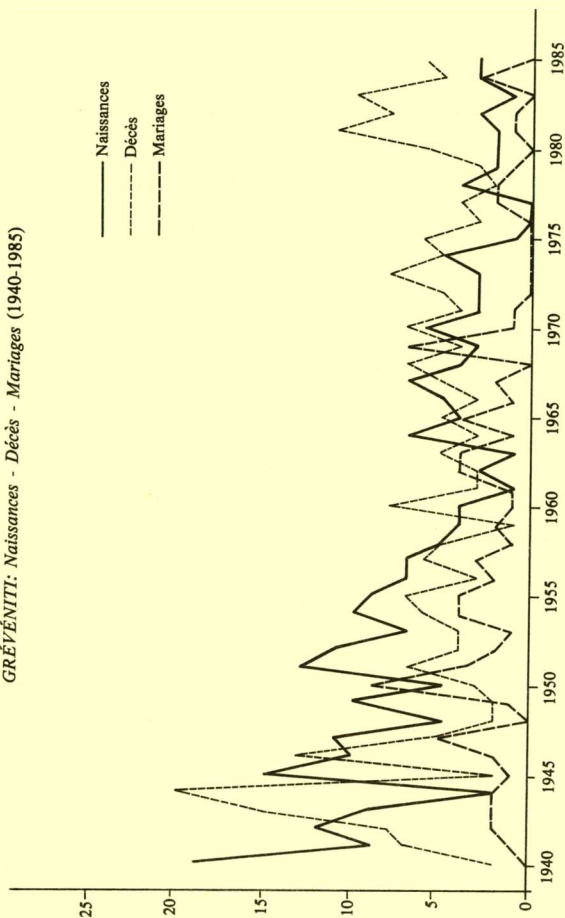
III. Le mouvement naturel

Les taux de natalité, très bas depuis déjà la décennie 1940-51 (1,70%) suivent une décroissance continue jusqu'aux années 1970 (0,70%), pour remonter légèrement, comme nous l'avons dit plus haut, au cours de la dernière période (0,88%). Le point fort de cette baisse se situe dans les années 1960 qui sont aussi marquées par les niveaux les plus élevés de l'exode rural. La mortalité, après avoir enregistré des taux relativement importants en 1940-50 (1,27%) à cause de la guerre, se stabilise autour de 1% pendant les deux décennies suivantes et rebondit de manière spectaculaire après 1970 atteignant 1,41% en 1971-80 et 2,94% en 1981-85, conséquence de la montée foudroyante du nombre des vieillards dans la population villageoise. L'excédent naturel, positif jusqu'aux années 1950, suit les mêmes tendances: relativement modeste en 1961-70 et 1971-80 (0,09% et 0,71% respectivement), le déficit grimpe à 2,06% en 1981-85, ce qui prouve que, désormais, il faut beaucoup plus qu'une légère remontée des naissances pour résorber les progrès fulgurants de la mortalité (tableau 19 et fig. 14).

IV. Le mouvement migratoire

Nulle part ailleurs en Épire ou dans le reste de la Grèce montagnarde la tradition migratoire n'a joué un aussi grand rôle pour la formation et la reproduction de la société locale que dans le Zaghori, cette «contrée au sol pauvre et aride», selon la formule consacrée des historiens épirotes. Qu'il s'agisse des structures économiques et de la stratification socio-professionnelle en vigueur à l'intérieur des communautés zaghoriennes, de la prospérité exceptionnelle et de la décadence non moins impressionnante qu'elles ont connues, de leurs rapports avec le pouvoir, des institutions sociales qu'elles ont développées, du rôle qu'elles ont réservé à la femme ou du mode de vie, des mentalités et des représentations sociales qui furent ceux de leurs habitants au cours des trois derniers siècles, aucun aspect significatif de l'histoire économique, sociale et

FIGURE 14

GRÈVÉNITI: Naissances - Décès - Mariages (1940-1985)

politique zaghoriennne ne semble avoir échappé à l'emprise, directe ou indirecte, de cette tradition.

Bien que d'une intensité jamais démentie tout au long de l'histoire zaghoriennne, le mouvement migratoire présente des traits, aussi bien du point de vue temporalité que destination ou importance économique, qui se différencient fortement d'une époque à l'autre. On peut distinguer plusieurs courants: un premier mouvement qui, en gros, couvre les XVIII^e et XIX^e siècles et s'étend jusqu'aux débuts du XX^e siècle, est celui de l'émigration temporaire interbalkanique. Rarement inférieure à cinq ou six ans consécutifs, cette émigration était entrecoupée par de brèves visites périodiques au village. À partir de la fin du XIX^e siècle, mais surtout après les guerres balkaniques (1912-13) et le désastre de l'Asie Mineure (1922) qui ont séparé l'Épire de son espace commercial et économique séculaire, l'émigration temporaire cédera progressivement la place à deux autres courants, à bien des égards contrastés: une partie des émigrants va maintenant se tourner vers des pays d'outre-Atlantique ou de l'Afrique noire, une autre partie, la plus importante, se dirigera vers des villes de l'intérieur du pays, en premier lieu Athènes. Dans le premier cas, l'absence dure jusqu'à la fin de la vie active du migrant, par la suite, celui-ci rentre en Grèce et il n'est pas rare qu'il vienne passer ses derniers jours au village natal. Dans le second cas l'émigration est de courte durée, on pourrait même la considérer comme la prolongation de la vieille émigration temporaire qui se transforme désormais en émigration saisonnière.

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que cette dernière deviendra définitive et se confondra avec le quatrième grand courant migratoire (amorcé, lui aussi, au moment du rattachement de l'Épire à l'État grec, mais qui n'acquiert son importance réelle qu'à une époque récente), le courant de l'exode rural proprement dit. Par le caractère radical de ses effets sur la société locale (dépeuplement accéléré allant, dans la plupart des cas, jusqu'à la désertification, vieillissement extrême de la population, relâchement des liens avec le village d'origine — à l'exception toutefois des cas d'installations à Jannina), ce mouvement marque un tournant, si bien que, aux yeux de l'observateur d'aujourd'hui ayant à évaluer le phénomène dans la longue durée, la décennie de 1940 apparaît comme étant celle de la vraie rupture dans l'histoire migratoire zaghoriennne.

L'émigration temporaire, l'émigration transocéanique et les débuts de l'exode rural

Situé sur une pente accueillante de la Tympe (ramification du Pinde), point de passage obligé des bergers transhumants, Gréveniti doit sa fondation même

à la mobilité géographique des Épirotes, notamment aux déplacements des populations semi-nomades qui sillonnent sans cesse la région depuis de longs siècles. Selon la mémoire collective de ses habitants, confirmée sur ce point par les historiens épirotes, le village fut créé grâce à la sédentarisation dans ces lieux d'un lignage de pasteurs venus de la bourgade valacophone de Grévéna, en Macédoine occidentale.⁵² Pendant un certain temps il vivra de l'agriculture, surtout de l'élevage (ovins et caprins), par la suite, à partir du milieu du XVIIe siècle, ses habitants se tourneront vers le métier d'*agoyate* (conducteur de chevaux) et l'émigration temporaire. Principaux lieux de destination: la Macédoine, Istanbul, l'Asie Mineure et, surtout, Bucarest et la région de la Moldavie-Valachie avec laquelle tous les villages valacophones du Zaghori-est et du Malakassi entretiennent des relations étroites et fort anciennes.⁵³

Les émigrations temporaires se généralisent au cours du XVIIIe et du XIXe siècles, époque pendant laquelle la majorité des habitants mâles de Zaghori s'expatrient durant quelques années pour faire *cazandi* (fortune) à l'étranger. Dans l'intervalle, il n'y a pratiquement que les enfants, les vieillards et les femmes qui restent à la maison et c'est grâce à ces dernières que sont assurés, outre les «industries domestiques», les travaux agricoles du village. À part les arbres fruitiers et les vignobles dont le développement est considérable, surtout au XIXe siècle, il s'agit d'une petite agriculture essentiellement de subsistance, qui suffit à nourrir le tiers de la population villageoise. Le reste des biens de consommation, tout le reste depuis l'alimentation et l'habillement jusqu'aux équipements riches, variés et de bon goût qui embellissaient l'intérieur de la majestueuse maison zaghoriennne, vient de l'extérieur. Les produits manufacturés portent d'ailleurs le style des villes lointaines avec les-

52. Ce premier noyau d'habitat sera élargi au cours du XVIIe siècle avec l'installation d'autres familles originaires de villages ou hameaux environnants (Aghia Paraskévi, Paléochori, Koutsiossin Kalota), qui, à l'époque, formaient un vaste pays nommé Botsa et qui seront progressivement abandonnés à la suite de la politique de regroupement communal inaugurée en 1581 par l'administration ottomane. (Ces informations sont tirées d'un manuscrit que M. Léandros Vranoussis, historien, avait eu l'amabilité de rédiger en 1961 pour notre enquête. Voir aussi I. Lambridis, *Zaghoriaka*, op. cit., pp. 15 et 81-83.)

53. D'après P. Aravantinos, les Valaques épirotes seraient des descendants d'anciens prisonniers de guerre faits en Valachie par les Sipahis d'Épire au cours du premier siècle de la conquête ottomane. Ses affirmations sont contestées par I. Lambridis qui signale que la plupart de ces villages existaient bien avant le XVe siècle. (Cf. *Chronographie de l'Épire*, op. cit., Vol. 11, pp. 54-58 et I. Lambridis, *Épirotika Mélétimata*, Fasc. 8-9, parties A-B, Athènes, Imprimerie A. N. Trimis, 1889 - Réimpression S.E.E., 1971, p. 40.) Toujours est-il que, si la tradition migratoire est commune dans toute la région du Zaghori, ce n'est que sa partie est qui cherche en pays roumain «sa principale source d'enrichissement», selon la formule de P. Aravantinos, tandis que la partie centrale et occidentale se tourne plutôt vers d'autres pays balkaniques, l'Europe Centrale et la Russie.

quelles commercent les habitants (Vienne, Venise, Bucarest, Istanbul ou Odessa), ce qui contribue à créer dans le village cette ambiance cosmopolite qui a toujours caractérisé la société zaghoriennne. Malgré les difficultés d'accès de ce pays montagneux, au relief particulièrement accidenté, les communications sont étonnement denses, une foule d'*agoyates* et de voituriers parcourent la région dans tous les sens transportant hommes et biens.

Les-métiers dans lesquels excellent les Zaghoriens de l'étranger couvrent un large éventail: petits-commerçants, boulangers, restaurateurs, mais aussi enseignants, banquiers, négociants ou médecins. Tous retournent un jour au pays (car, nous dit I. Lambridis, ceux qui ne revenaient pas étaient déconsidérés et méprisés à vie), en apportant un pécule qui servira à agrandir la maison ou à doter les filles de la famille. Les plus riches achèteront de grands domaines en Épire et en Thessalie ou feront des affaires. La société zaghoriennne de cette époque, fortement stratifiée et hiérarchisée, est composée de plusieurs «classes» sociales qui vont des grands propriétaires fonciers, négociants ou usuriers, aux petits agriculteurs, ouvriers agricoles, *agoyates* ou forgerons (ces derniers sont des Gitans installés toujours aux confins du village), en passant par les artisans et les petits commerçants.

La richesse accumulée au cours de ces voyages permettra l'émergence d'une élite intellectuelle qui contribuera grandement à l'essor exceptionnel des arts et des lettres que connaissent les XVIIIe et XIXe siècles épirotes. Elle est aussi à la base de l'apparition d'une pratique qui, bien que diffusée dans toute la Grèce, acquiert surtout en Épire et dans le Zaghori les dimensions d'une véritable institution: celle des oeuvres de bienfaisance au profit du pays natal (legs destinés à financer les études de jeunes Zaghoriens ou à doter les filles des familles indigentes, dons divers pour la construction d'une église ou d'une école etc...). Cette même richesse fera par ailleurs du Zaghori une cible de choix pour les brigands qui sévissent en Épire jusqu'aux débuts du XXe siècle: à plusieurs reprises les villages seront attaqués et pillés, les plus riches parmi leurs habitants pris en otages et libérés contre paiement de substantielles rançons.

Les contacts sans cesse renouvelés que les Zaghoriens entretiennent avec le monde extérieur et surtout avec les centres du pouvoir de l'époque (Istanbul, mais aussi Jannina ou Bucarest), où sont établies des personnalités influentes et des associations locales très actives,⁵⁴ créent de multiples liens avec l'ad-

54. Pour ne citer que deux exemples qui se réfèrent directement à notre village: la presse grecque d'Istanbul (où par ailleurs a son siège la puissante «Association Épirote pour la Promotion de l'Éducation», fondée en 1872) fait état du décès, survenu le 19 août 1985 dans la capitale ottomane, du «savant professeur, originaire de Grévéniti, Vranos Vozanis». À Jannina, pendant

ministration ottomane. Ces liens renforcent le statut privilégié d'auto-administration dont jouit le Zaghori depuis la conquête ottomane.⁵⁵

La publication du Hatt-i-Humayûn (1856) et l'abolition définitive des «privilèges» du Zaghori (1868), ainsi que les bouleversements provoqués dans la région par les insurrections nationales des peuples balkaniques pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, marqueront le début du ralentissement de ces émigrations. Elles seront totalement stoppées avec la guerre gréco-turque de 1922. Entre-temps, à partir de la dernière décennie du XIX^e siècle, de nouveaux mouvements migratoires font leur apparition: un nombre de plus en plus grand d'émigrants se dirige maintenant vers le continent américain (U.S.A., Canada, Argentine) et les pays africains (Égypte, Congo, Éthiopie etc.), ou encore, un peu plus tard, vers l'Australie. À l'intérieur de la Grèce c'est Athènes qui accueille, à partir des années 1920, la plupart des émigrants. Les parents envoient leurs enfants dans la capitale dès la fin de leur scolarité pour travailler comme garçons de café, boulangers, cuisiniers ou plongeurs dans les restaurants.

Ces mêmes métiers sont d'ailleurs ceux vers lesquels se tournent aussi les expatriés aux U.S.A. Car, à l'opposé du courant migratoire précédent qui était plus ou moins marqué par des activités «nobles», la nouvelle émigration est un mouvement qui caractérise essentiellement les couches pauvres de la population. Les paysans quittent le village non plus pour s'enrichir mais pour survivre et pour subvenir aux besoins de la famille restée au pays.⁵⁶ Au cours de cette période, la physionomie socio-économique du village change considérablement. Les vastes terres que les Grévénitates exploitaient dans la région de Pétra, Démati et Liapi seront peu à peu vendues aux habitants de ces villages et Grévéniti (dépouillé de ses élites et des familles les plus aisées qui, entre-temps, seront parties pour Jannina ou Athènes), vivotera désormais grâce aux maigres ressources que lui offre l'agriculture et aux modestes mandats envoyés par les émigrants.

la même époque, les Grévénitates prennent l'initiative de fonder la «Confrérie de Grévéniti pour la Promotion de l'Éducation, St. Démétrios», au profit de laquelle un *évergète* (bienfaiteur) local, I. S. Patikos, déposera à la Banque Nationale, en 1898, 380 actions de l'Emprunt National (St. Bétis, «Confréries et Associations épirotes pendant la turcocratie», *Épirotika Chronika*, Vol. 26, 1984, pp. 201-328).

55. Un fait qui illustre bien cette étroite association entre émigration temporaire et rapports privilégiés avec le pouvoir est l'obligation à laquelle avaient souscrit les Zaghoriens, dès le premier temps de la conquête, d'envoyer tous les ans à Istanbul un certain nombre d'hommes qui servaient comme palefreniers auprès de la Cour (I. Lambridis, *Zaghoriaka*, *op. cit.*, p. 130).

56. P. Rolley et M. De Visme évaluent à 30% l'exode de la population du *villayet* de Jannina en 1906. Telle était la soif de quitter le pays au cours de ces années que les paysans empruntaient à 36% aux usuriers afin de pouvoir émigrer (*op. cit.* p. 99).

Autre trait marquant de cette phase migratoire, la durée de l'émigration est désormais beaucoup plus longue (du moins en ce qui concerne l'émigration transocéanique et africaine) toutefois, les liens avec le pays natal semblent rester aussi forts qu'auparavant: bien que plus espacés, les séjours au village sont toujours pratiqués, de même que les oeuvres de bienfaisance. L'expatrié, dans la plupart des cas, choisira son épouse parmi les filles du pays.⁵⁷

Enfin, dernière caractéristique majeure des émigrations d'avant la Seconde Guerre mondiale, la femme zaghoriennne (qui, selon I. Lambridis, «ne sortait jamais de son village») commence maintenant à suivre l'exemple masculin. Parmi les 161 personnes que nous avons dénombrées en 1961 comme ayant émigré avant 1940 et étant en vie au moment de l'enquête, 38 (soit 24%) sont des femmes. Bien sûr, une partie de cette émigration féminine est due aux mariages exogames, cependant de moins en moins rares sont les jeunes filles qui quittent le village pour aller travailler comme bonnes dans les maisons de la bourgeoisie montante d'Athènes ou des autres villes grecques.

L'après-guerre: aspects de l'exode rural

La Seconde Guerre mondiale, les années de la Résistance (Grévéniti était le siège du bureau régional du Front National de Libération) et la guerre civile qui s'en suit transformeront radicalement l'économie et la société du village et ouvriront un nouveau chapitre de son histoire migratoire. Pendant cette période Grévéniti sera bombardé et incendié à plusieurs reprises et ses habi-

57. Voici quelques éléments de biographie recueillis en 1961 auprès d'un représentant typique de cette génération d'émigrants: né en 1892 à Tristéno (village proche de Grévéniti avec lequel ce dernier conserve, depuis longtemps, des liens très étroits), il devient Grévénitite par son mariage. Son premier voyage, réalisé en 1907, a pour destination l'Asie Mineure où il travaille dans le commerce auprès de parents. Les affaires tournent mal et l'année suivante on le retrouve aux U.S.A. Pendant quatre ans, il partagera son temps entre le travail dur dans un restaurant et des études. En 1912, il rentre au pays et il s'engage comme volontaire dans l'armée grecque pour la libération de l'Épire. Par la suite, il participera à la Première Guerre mondiale ainsi qu'à la campagne de l'Asie Mineure. Après sa démobilisation, il rentre au village, se marie avec une fille de Grévéniti et repart, en compagnie de sa femme, aux États-Unis, où il travaille comme cuisinier pendant 25 ans. En 1958, visite de toute la famille au village, en 1959, voyage dans différents pays d'Europe et retour aux U.S.A. En 1960, mort de sa femme. En 1961, nouveau séjour au village et préparatifs pour son installation définitive. Sa fille (adoptive) reste aux U.S.A. où elle poursuit des études supérieures. La même année sera reconstruit, à ses frais, le clocher de l'église du village et auront commencés les travaux pour la construction d'une Maison des Jeunes dotée d'une bibliothèque. En outre, il se propose de financer la réfection du porche de l'église de Grévéniti et la reconstruction de l'église de St. Nicolas à Tristéno, incendiée par l'armée allemande. Ses projets immédiats: compléter les préparatifs pour son installation à Grévéniti où il a fait bâtir une maison. Il compte séjourner au village pendant neuf mois chaque année. Les trois mois d'hiver, il les passera à Athènes.

tants seront transférés à Jannina, où ils séjourneront jusqu'à la fin de la guerre civile. Ce n'est qu'à partir de novembre 1949 qu'ils commencent à regagner le village et à s'installer dans leurs nouveaux logis, sorte de baraquements « provisoires » (*stéghastra*) érigés à la hâte par les Services de Reconstruction sur les lieux qu'occupaient leurs anciennes maisons.

Le coût démographique de la décennie 1940-50 est particulièrement lourd : plus du quart de la population déplacée refusera de rentrer au village et choisira soit de rester définitivement à Jannina, soit de partir à Athènes ou dans les autres villes de Grèce. La lecture des tableaux 20, 21, 22, 23 ainsi que de la figure 15 fait apparaître, outre le caractère massif de cette première vague de l'exode rural, quelques traits particuliers qui la différencient des flux migratoires précédents, de même que de ceux qui vont suivre : priorité de l'émigration familiale sur l'émigration individuelle (illustrée notamment par l'importance du motif « regroupement familial » parmi les autres motifs de l'émigration de la décennie 1940-50, ainsi que par les pourcentages élevés qu'y occupent les jeunes générations), prédominance écrasante de Jannina par rapport aux autres lieux d'accueil. Particularité supplémentaire de cette période mouvementée, un certain nombre d'émigrants, hommes et femmes, seront contraints de quitter le village à la suite de leur participation, aux côtés des forces communistes, à la Résistance ou à la guerre civile (départs dans les pays de l'Est, déportations administratives).

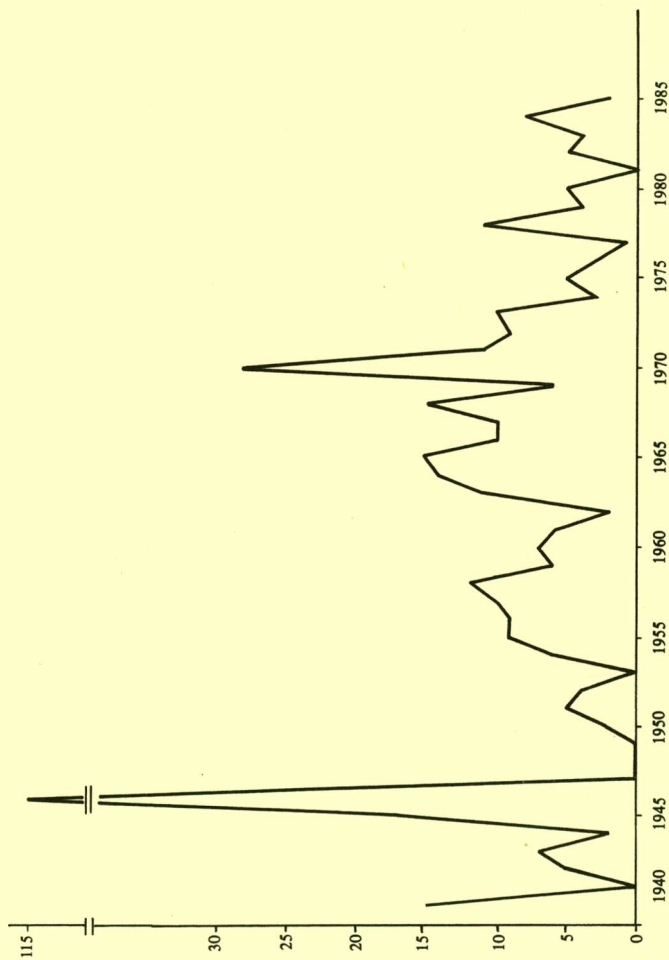
Son économie anéantie, les biens de ses habitants spoliés, ses terres agricoles abandonnées,⁵⁸ Grévéniti offre, en ce début des années 1950, l'image désolante d'un campement de réfugiés. Tout semble alors indiquer qu'il aurait été déserté aussitôt après son repeuplement (malgré une petite aide à l'installation fournie par le gouvernement ainsi que les abondantes promesses qui ont été prodiguées aux habitants pour les convaincre de regagner le village),⁵⁹ si les Grévénitates n'avaient pas eu l'idée de mettre en valeur une ressource ignorée jusqu'à l'époque, la forêt communale. Dorénavant, le village assurera sa survie grâce au travail saisonnier d'une trentaine de bûcherons regroupés au sein de deux coopératives forestières qui constituent le pilier de l'économie et de la sociabilité locales de l'après-guerre.

En baisse sensible pendant quelques années, le mouvement de l'exode rural

58. En 1961, Grévéniti n'exploitait que 30% des terres cultivées avant la guerre. Le village ne possédait alors que sept ou huit attelages. Par ailleurs, à peine cinq ou six familles parvenaient à l'autosuffisance en blé ou en maïs dans l'année.

59. Pour faire face aux frais nécessités par leur réinstallation, les villageois avaient reçu une somme de 300 drachmes par famille. On leur avait fourni en outre quelques outils agricoles, quantité d'engrais ainsi qu'un certain nombre d'animaux : 20 mulets, 15 vaches et quelques dizaines de brebis en tout.

FIGURE 15
GRĒVĒNĪTI: Ēmigration (1940-1985)



reprend à partir de 1954 pour atteindre son point culminant au cours de la décennie 1961-70 (2,80%). Par la suite, les taux de l'émigration décroissent régulièrement (1,90% en 1971-80 et 1,40% en 1981-85). À partir de 1980, le mouvement migratoire a tendance à s'inverser: le rythme des rapatriements s'accélère au point que, à l'heure actuelle, l'exode est pratiquement compensé par les installations au village (1,18%). Si, malgré tout, le solde global de l'évolution de la population aux cours de ces années reste fortement négatif c'est que, comme nous l'avons déjà observé, le mouvement naturel enregistre maintenant des déficits graves en raison de l'accroissement des décès (tableau 20).

À l'exception de la décennie 1951-60 pendant laquelle la flambée des départs pour cause de mariage (hommes et femmes confondus) fait reculer légèrement la proportion des départs pour cause de travail, les pourcentages très élevés marqués par ce dernier motif dans l'ensemble du mouvement migratoire de l'après-guerre (entre 63% et 88%), montrent qu'il s'agit d'une émigration avant tout économique. Autre trait significatif de cette période, le nombre des femmes qui quittent le village est maintenant sensiblement égal à celui des hommes (tableau 21).

La répartition des émigrants par grandes tranches d'âge (tableau 22) fait apparaître le caractère essentiellement individuel du mouvement (les générations de 15 à 44 ans y représentent entre 68% et 80% de l'ensemble, selon la période) toutefois, les pourcentages relativement importants occupés par les jeunes de moins de 15 ans (entre 11% et 24%), témoignent d'une certaine persistance de l'émigration familiale, dominante, comme nous l'avons vu, dans les années 1940-50. À partir de 1961, les départs motivés par le regroupement familial sont aussi le fait des personnes âgées. Le nombre des villageois de plus de 45 ans, surtout des femmes, qui partent rejoindre leurs enfants en ville, représente maintenant des pourcentages assez significatifs (de 8% à 18% sur l'ensemble de l'émigration).

La grande majorité des émigrants se dirige vers Jannina ou Athènes (tableau 23). Ces deux villes se disputent la première place parmi les lieux d'accueil de l'émigration villageoise tout au long de la période considérée. Leur prépondérance est très forte surtout en 1940-50 quand, pour les raisons que nous avons déjà évoquées, seule la capitale épirote rassemble 53% des émigrants (Athènes: 20%), ainsi qu'en 1961-70, période d'intensification du mouvement migratoire, pendant laquelle Jannina et Athènes sont à égalité (38% et 37%, respectivement). En 1951-60, on observe une diversification des lieux d'accueil: la répartition est plus ou moins égalitaire entre Jannina, Athènes, autres villes de Grèce, villages et étranger. En 1971-80, Athènes est promue au premier rang de l'immigration laissant loin derrière elle les autres lieux de destination (55%); par la suite, en 1981-85, elle recule considérable-

ment au profit de Jannina (16% contre 27%). Les pays étrangers occupent en général des pourcentages assez médiocres: l'émigration outre-atlantique disparaît presque entièrement après 1960, quant à la R.F.A., elle est loin de provoquer chez les Grévénites le même engouement qu'on a observé dans d'autres villages épirotes (10% de l'émigration pour les décennies 1961-70 et 1971-80).

En ce qui concerne les métiers qu'exercent les émigrants dans leurs nouveaux lieux d'installation, il faut noter que la diaspora de l'après-guerre reste attachée aux emplois très diversifiés qui furent les siens depuis les débuts de la tradition migratoire: petits commerçants, restaurateurs, professions libérales, mais aussi fonctionnaires et ouvriers. Ces deux dernières catégories semblent être en progression constante après 1960.

V. Structure d'âges

La comparaison entre la pyramide des âges de 1961 et celle de 1986 (fig. 16) confirme la dégradation des structures démographiques du village provoquée par l'exode et la baisse de la natalité au cours des trois dernières décennies.

À la pyramide de 1961, déjà assez irrégulière par rapport aux autres villages épirotes,⁶⁰ mais qui accordait tout de même la majorité absolue aux jeunes de moins de 44 ans, succède une forme de «pyramide renversée» dont toutes les tranches sont rongées par l'exode et qui reproduit tel quel l'ancien déséquilibre entre les deux sexes:

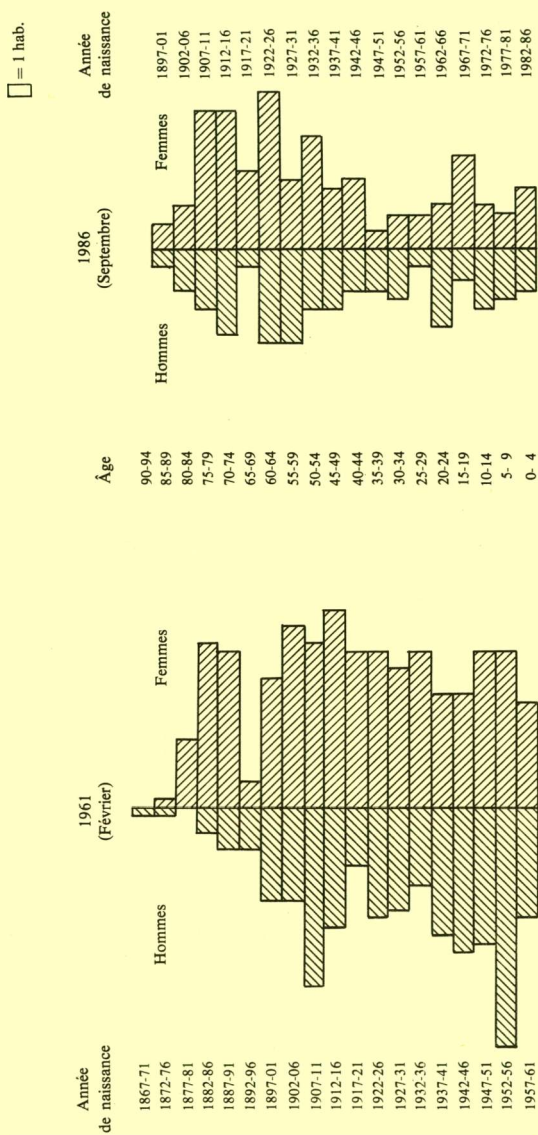
Tranches d'âge	1961						1986					
	Ensemble		Hommes		Femmes		Ensemble		Hommes		Femmes	
	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)
0-14	105	(22)	57	(54)	48	(46)	34	(13)	18	(53)	16	(47)
15-44	169	(36)	73	(43)	96	(57)	64	(25)	30	(47)	34	(53)
45-64	135	(28)	57	(42)	78	(58)	82	(32)	36	(44)	46	(56)
65 +	64	(13)	15	(23)	49	(77)	75	(29)	26	(35)	49	(65)
Total	473	(100)	202	(43)	271	(57)	255	(100)	110	(43)	145	(57)

En 1986, les générations au-dessous de 45 ans ne représentent plus que 38% (au lieu de 58% en 1961), le rapport entre jeunes de moins de 15 ans et vieillards de plus de 65 ans s'inverse: plus de deux vieillards pour un jeune

60. Voir St. Damianakos et V. Foundoucou, «Analyse démographique de la structure des âges de la population du village de Grévéniti», 1961, *op. cit.*, pp. 129-30.

FIGURE 16

GRÉVÉNITTI: Pyramide des âges



dans la population actuelle, contre un vieillard pour un peu moins de deux jeunes dans celle d'il y a vingt-cinq ans.

La supériorité numérique des femmes est toujours très forte dans l'ensemble, sur ce point les pourcentages de 1961 et de 1986 restent identiques (57% femmes contre 43% hommes), mais elle a tendance à se limiter aux tranches d'âge supérieures à 45 ans. Nous avons vu les causes de ce phénomène dans le chapitre consacré à l'évolution de la population. Ici, nous nous contentons de remarquer que le renouveau démographique amorcé depuis quelque temps en ce qui concerne aussi bien la nuptialité et la natalité que le rapatriement, va dans le sens du renforcement du rééquilibrage entre les deux sexes. Par ailleurs, si ce renouveau se confirme, on doit s'attendre à un élargissement de la base de la pyramide dans les années à venir.

VI. Mariage, famille et groupe domestique

Nuptialité

La courbe des mariages, après avoir frôlé le zéro entre 1972 et 1976 (fig. 14), remonte à partir de 1977 de manière très sensible pour se stabiliser au cours des cinq dernières années à des taux deux fois supérieurs à ceux enregistrés en 1971-80:

<i>Période</i>	<i>Nombre de mariages</i>	<i>Taux de nuptialité</i>
1940-50	34	0,56%
1951-60	23	0,48%
1961-70	25	0,60%
1971-80	6	0,18%
1981-85	5	0,37%

Les taux assez médiocres que réalise le village dans le domaine de la nuptialité depuis 1940 subissent une chute brutale dans les années 1970, due à la vague migratoire de la décennie précédente.

Âge du mariage et célibat féminin

La tradition migratoire masculine d'avant-guerre explique l'âge tardif, par rapport aux autres villages épirotes, du mariage des hommes: le plus souvent, l'émigrant temporaire ne se mariait qu'après avoir réalisé, au moins, un premier voyage. C'est avec l'argent gagné au cours de la première phase de sa

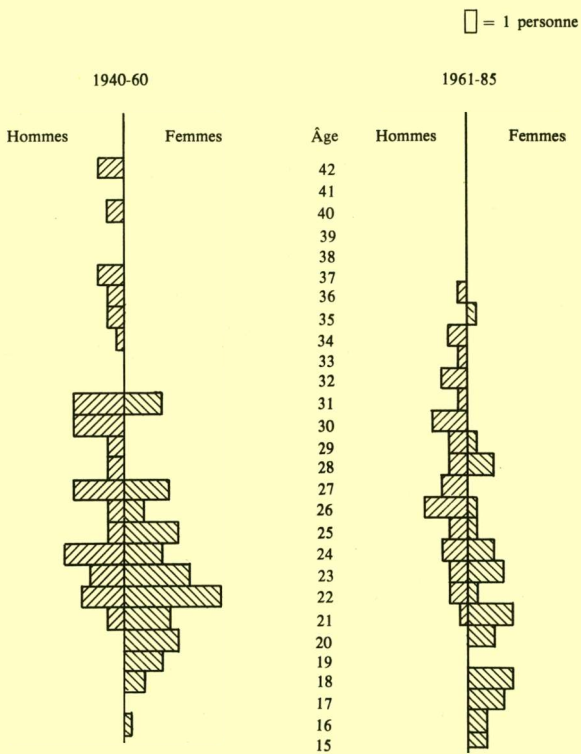
vie active qu'il allait, en priorité, doter ses soeurs non mariées et, par la suite, faire bâtir une maison (contiguë à la maison paternelle) pour son futur ménage. Cette habitude du mariage tardif ne se modifie que très lentement au cours du dernier demi-siècle: 28,9 ans, moyenne d'âge pour les mariages contractés entre 1940 et 1960, 28,6 ans pour ceux de la décennie 1961-70 et 25,9 pour les mariages de la dernière quinzaine d'années. Côté femmes, le rajeunissement est beaucoup plus sensible: 23,0 ans, 22,7 ans et 18,4 ans de moyenne d'âge respectivement pour ces trois périodes (fig. 17). Ce décalage dans les rythmes conduit à l'accentuation de la différence d'âge entre époux, différence assez importante déjà au départ: l'écart moyen de 5,9 ans en 1940-60 passe à 6,1 ans en 1961-70 et à 7,5 ans en 1971-85.

Les pratiques matrimoniales de Gréveniti renvoient à un autre phénomène majeur lié à sa condition socio-démographique, celui du célibat féminin. En 1961, nous avons dénombré 30 femmes célibataires sur un ensemble de 170 femmes âgées de plus de trente ans qui vivaient au village, soit 18%.⁶¹ Aujourd'hui ce pourcentage s'établit à 20%, mais comme la moyenne d'âge des célibataires femmes monte aussi (de 48,5 ans en 1961 elle passe à 65,9 ans en 1986), nous pouvons en déduire qu'il s'agit des mêmes personnes. La majorité de ces femmes avait atteint l'âge du mariage dans les années 1930 et les débuts des années 1940, période d'intensification de l'émigration masculine. La raréfaction des hommes en âge de se marier prend, en effet, des proportions démesurées à Gréveniti durant ces années, si l'on en juge par le nombre d'hommes étrangers au village qui viennent s'y marier: sur 34 mariages exogames contractés avant 1940 et dont nous retrouvons la trace dans le *di-motologhion* de 1961, 25 sont dus à un mari «importé». Les débuts des années 1940 voient les chances pour ces femmes de se marier s'évanouir définitivement avec l'arrêt de l'émigration temporaire: les émigrants de la décennie de 1930 ne retourneront plus jamais au village.

Cependant, le renversement du rapport hommes/femmes qu'on observe dans les mariages exogames contractés à Gréveniti au cours des années 1940 (les femmes étrangères sont maintenant sept fois plus nombreuses que les maris étrangers), montre que l'explication du célibat par le seul manque d'hommes reste insuffisante. Selon les intéressées elles-mêmes, interrogées sur ce sujet en 1961, la raison de leur célibat serait à rechercher dans leur désir de faire leur ménage en ville. Les hommes de Gréveniti ne pouvant pas leur offrir cette perspective, elles ont préféré rester célibataires.

61. Pour la tranche d'âge de 20 à 29 ans le pourcentage des célibataires femmes atteignait 71%.

FIGURE 17
GRÉVÉNITI: Âge du mariage (1940-1985)



Mobilité et aires matrimoniales

Nous ne disposons pas de données chiffrées sur les départs pour cause de mariage antérieures à 1940. Toutefois, en tenant compte de l'émigration masculine très élevée pendant cette époque on peut supposer que le nombre d'hommes qui se marient hors du village est nettement supérieur à celui des femmes. Cette hypothèse, comme nous l'avons vu précédemment, est corroborée par la vague des mariages avec un époux étranger que connaît le village avant la guerre. Dans l'après-guerre, l'évolution du rapport endogamie/exogamie sur l'ensemble des mariages du village semble s'écarter de la tendance générale des collectivités rurales grecques qui est celle de l'ouverture de plus en plus large à l'exogamie. En effet, durant cette époque, les mariages endogames à Grévéniti progressent de manière sensible: de 29% sur l'ensemble des mariages du village en 1940-50, ceux-ci passent à 43% en 1951-60 et à 48% en 1961-70, pour se stabiliser à 45% en 1971-85. Il est certain que le score élevé de l'exogamie au cours de la décennie de 1940-50, peut être attribué, en partie, au déplacement de la population à Jannina entre 1947 et 1949, cependant le maintien des mariages endogames à des taux relativement élevés tout au long des années 1951-85 témoigne d'une remarquable stabilité dans ce domaine et semble indiquer que le village refuse de s'ouvrir davantage à l'immigration matrimoniale.

Cette même stabilité nous la retrouvons dans la comparaison du rapport couples endogames/couples exogames vivant actuellement au village, avec celui d'il y a un quart de siècle: en 1961, sur 78 couples dont les deux époux vivaient au village, 40 (51%) étaient des couples endogames. En 1986, le nombre de ces derniers s'élève à 29 sur un total de 58 couples (soit 50%). Parmi les 38 couples exogames de 1961, 13 (34%) étaient composés d'une femme autochtone et d'un mari étranger au village, tandis que parmi les 29 couples exogames de 1986, 9 (31%) appartiennent à cette même catégorie. La stabilité est donc manifeste sur tous les plans.

À la très forte prépondérance des femmes dans les entrées matrimoniales enregistrées au cours des deux décennies qui ont suivi la guerre, succède, à partir de 1961, une nette tendance vers l'égalisation entre les deux sexes. Toutefois, cette évolution n'a pour l'instant qu'un impact limité sur la composition des couples exogames du village. Par contre, côté départs, les fluctuations sont beaucoup plus marquées, mais leur interprétation pose des problèmes délicats dans la mesure où l'émigration matrimoniale ne couvre pas la totalité des mariages contractés hors du village par les émigrants de Grévéniti (tableau 24).

L'étude des aires de recrutement matrimonial (tableau 25) montre que le

village est fortement replié sur son arrière-pays immédiat : à l'exception de la période de 1940-60, pendant laquelle l'éventail des lieux d'origine s'élargit à l'ensemble des villages épirotes ou grecs, l'essentiel du recrutement depuis l'avant-guerre jusqu'à aujourd'hui, s'opère dans les villages proches du Zaghori,⁶² de Jannina et de Metsovo (entre 67% et 77%, selon la période, sur l'ensemble des mariages exogames du village). Les régions rurales, toutes périodes confondues, représentent la majorité écrasante des lieux de recrutement matrimonial. Seule évolution significative dans ce mouvement, le recul progressif à partir des années 1940 des mariages intra-ethniques (échanges matrimoniaux entre villages valacophones) dominants avant la guerre. Les aires d'accueil, plus diversifiées, sont surtout orientées vers les centres urbains : comme c'est le cas pour l'ensemble de l'émigration villageoise d'après-guerre, Jannina, Athènes et les autres villes grecques attirent la plus grande partie de l'émigration matrimoniale (de 56% à 75%, selon la période).

Groupe domestique

La réduction de la taille du groupe domestique ainsi que la dégradation de ses formes qu'on observe depuis la guerre traduisent plus les contraintes matérielles auxquelles ont été soumis les Grévénitates à la suite de la destruction du village et la détérioration des structures démographiques (exode, veuvage, célibat), qu'une modification profonde des habitudes résidentielles. Sous les décombres de la guerre et de l'exode, derrière la diversité des configurations actuelles du ménage agricole, altéré et mutilé, on peut parfois

62. La région zaghoriennne semble avoir conservé, jusqu'au milieu du XIXe siècle au moins, une très forte tradition endogamique due à l'importance des transferts de biens familiaux occasionnés par le mariage. Selon le droit coutumier local (dont certaines dispositions relatives au système fiscal et administratif ou au droit civil, reconnues de longue date par la Sublime Porte, ont été codifiées en 1828), le mariage et l'installation dans le Zaghori d'un homme étranger à la région étaient interdits sauf autorisation expresse du Proestos Général (administrateur élu) et des notables du village concerné. Une autre disposition du même code nous apprend que la fille qui se mariait à l'intérieur de la maison paternelle recevait l'ensemble du patrimoine (voir I. Lampridis, *Épirotika Mélétimata*, op. cit., pp. 82-86). Par ailleurs, l'arrêt (*thespisma*) relatif à la dotation des filles (voté en 1832 lors d'une assemblée générale des notables du Zaghori consacrée à ce sujet) prévoit des dispositions draconiennes quant à la dot maximale que le futur époux était en droit d'exiger, ce qui laisse penser que l'exode matrimonial était également très limité. Durant cette époque, l'inflation des dots prend, en effet, de telles dimensions que tout mariage en dehors de la riche région zaghoriennne aurait été forcément un mariage hypogamique. Bien que Grévéniti figure sur la liste des 19 villages qui, en raison de leur «modération traditionnelle» dans le domaine de la dot, avaient été exemptés de la réglementation en question, il ne pouvait que partager ces pratiques matrimoniales solidement enracinées dans l'ensemble de la société zaghoriennne (voir P. Vizoukidis, «Recherche sur les institutions épirotes», *Épirotika Chronika*, Vol. A et B, Jannina, 1927, pp. 5-53).

reconnaître des formes ancestrales du groupe domestique qui perdurent en dépit des bouleversements que ces années ont provoqués dans le mode de vie et les mentalités.

Le nombre moyen de personnes par groupe domestique, déjà extrêmement réduit en 1961 (3,1), atteint actuellement un seuil critique (2,2). Le «ménage-type» d'il y a 25 ans réunissait entre deux et cinq personnes. Aujourd'hui les solitaires et les unités à deux personnes représentent la grande majorité des groupes domestiques (fig. 18). Le tableau suivant donne la mesure de ces transformations:

Nombre de personnes par groupe domestique	Groupes domestiques			
	1961		1986	
	N	(%)	N	(%)
1	36	(23,7)	43	(37,7)
2-3	58	(38,2)	52	(45,6)
4-5	38	(25,0)	13	(11,4)
6-7	20	(13,2)	5	(4,4)
8 +	—		1	(0,9)
Total	152	(100)	114	(100)

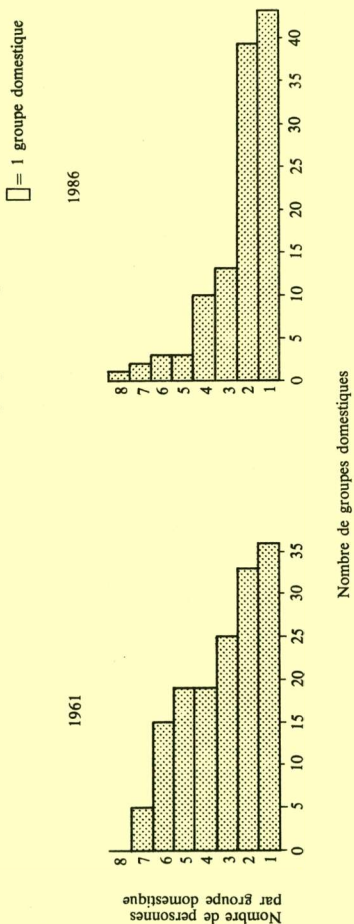
Près de deux ménages sur cinq sont maintenant composés d'une seule personne là où en 1961 les solitaires représentaient à peine un cas sur quatre. À l'autre bout de l'échelle, le pourcentage des ménages nombreux (4 personnes et plus) qui atteignait autrefois 38,2%, n'occupe plus que 16,7% sur l'ensemble.

Le nombre moyen d'enfants par couple diminue aussi au cours de cette époque, mais l'impact de cette diminution sur le rétrécissement du groupe domestique est minime par rapport aux autres paramètres démographiques: 2,8 enfants pour les couples formés avant 1961, 2,5 enfants pour les couples de la décennie 1961-70, 1,7 enfants pour ceux des années 1971-80.⁶³

La forme dominante du groupe domestique en vigueur dans la région, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux débuts du XXe siècle, semble être

63. Malgré le nivellement des comportements et de valeurs sociales de l'après-guerre, la société villageoise conserve encore en 1961 quelques traces de l'ancienne stratification sociale qui, comme nous l'avons vu, marquait très fortement la région de Zaghori. Ces traces sont visibles, entre autres, dans la répartition du nombre d'enfants par catégorie socio-professionnelle. Un dépeuplement rapide de nos fiches de 1961 montre que la majeure partie des bergers et des petits agriculteurs avait 3 enfants et plus (77%). Ils étaient suivis, de loin, par les bûcherons, les ouvriers et les petits artisans (60% dans le même cas), tandis que la plupart des petits commerçants et des fonctionnaires n'avaient qu'un ou deux enfants (62%).

FIGURE 18
 GRÉVÉNITI: Dimension du groupe domestique



celle de la grande famille patriarcale que nous décrivent les historiens épirotes.⁶⁴ Selon les plus âgés parmi nos informateurs de 1961, l'organisation de la famille au tournant du siècle impliquait la résidence en commun, sous l'autorité du père, de plusieurs familles nucléaires dont le nombre pouvait aller jusqu'à sept ou même dix. La vieille maison de Grévéniti avait d'ailleurs plus l'aspect d'un complexe de résidences ordonnées autour d'une cour commune que celui d'un immeuble constitué d'un seul bloc. Chacun des fils de la famille se faisait bâtir, au moment de son mariage, une maison annexe, contiguë à celle du frère précédemment marié. Les plus nombreuses parmi ces familles patriarcales donnaient leur nom au quartier tout entier, nom qui perpétue jusqu'à nos jours le souvenir des grands lignages qui ont habité ces lieux.⁶⁵

L'image que l'habitat de Grévéniti offre au visiteur de 1961 est, bien sûr, fort éloignée de celle de l'avant-guerre. À leur retour au village en 1950, les habitants ont été contraints de s'entasser dans des logements exigus d'une seule pièce, distribués en fonction du nombre des familles nucléaires présentes. Douze ans après, presque la moitié des groupes domestiques du village (48%) continuaient à loger dans les *stéghastra* de 1949, une autre partie (43%) avait fait construire une seconde pièce et à peine une dizaine de familles (7%) possédaient trois ou quatre pièces.

La composition du groupe domestique, déjà gravement altérée par la guerre et l'exode rural, s'adapte à la nouvelle situation. Sur un total de 152

64. Cf. P. Aravantinos, *Chronographie de l'Épire*, 1856, *op. cit.*, p. 249 (voir aussi *supra*, notice 34). L'auteur nous livre, par ailleurs, le nombre des unités conjugales (142) et celui des unités domestiques (103) qui peuplaient le village vers le milieu du XIXe siècle. Le rapport entre ces deux chiffres (1,37), moins élevé que celui que nous trouvons à Pырsoyianni (2,88), ou même le rapport concernant l'ensemble du Zaghori (1,64), montre le déclin relatif de cette forme familiale dans notre village. Peut-être que nos informateurs de 1961, qui pourtant insistaient sur l'importance du phénomène jusqu'au début du siècle, pensaient plus à la norme qu'à la réalité statistique de leur époque, soumise de toute façon aux perturbations de l'émigration. Mais, il n'est pas, non plus, vraisemblable que les statistiques d'Aravantinos n'aient pris en compte que les personnes effectivement présentes au village au moment du recensement (pour une description de l'organisation de la famille patriarcale zaghoriennne, voir aussi D. Tziovas, *Organisation sociale et géographie humaine du Zaghori*, Jannina, 1978, p. 17, multigr.).

65. Le mode d'organisation et le fonctionnement de la famille patriarcale, la répartition des rôles à l'intérieur du groupe ainsi que les pratiques qui exprimaient symboliquement sa cohésion et sa hiérarchie interne, feront l'objet d'un chapitre particulier. Ici, nous citons seulement un exemple extrait d'une lettre épiscopale datée de 1798 (et publiée par A. Stéfanou en 1955), exemple qui témoigne de la force des liens unissant la famille zaghoriennne. Il s'agit d'un texte par lequel l'évêque de la région ratifie le testament d'un habitant de Liascovedzi: le défunt transmet l'ensemble de ses biens à son fils à condition que celui-ci assure la dotation des trois filles de son fils aîné (frère de l'héritier) décédé précédemment. Il est improbable que ce genre d'obligation puisse être imaginé en dehors du cadre d'une famille indivise (cf. A.G. Stéfanou, «De l'auto-administration du Zaghori», *Épirotiki Hestia*, Vol. 38-40, 1955, pp. 622-27, 734-41, 883-91).

ménages que comptait le village en 1961, 36 (23,7%) étaient des solitaires (dont 30 femmes, veuves ou célibataires), 79 (52%) comprenaient des familles nucléaires (dont 20 veuves et 4 veufs avec enfants), 28 (18,4%) des familles-souche (dont 3 étaient des familles polynucléaires, 5 ne comportaient pas de noyau familial, le reste étant composé d'un seul noyau auquel s'ajoutait un ascendant du côté de l'époux ou de l'épouse) et 9 (5,9%) comprenaient soit des collatéraux non mariés (frères, soeurs ou cousins), soit des familles nucléaires ou des familles-souche incluant un collatéral du côté de l'époux (frère, soeur ou tante paternelle).

La multiplication des ménages solitaires que nous observons en 1986 fait reculer le pourcentage des familles nucléaires. Sur un ensemble de 114 groupes domestiques que nous trouvons maintenant au village, 43 (37,7%) sont composés d'une seule personne (dont 37 femmes), 55 (48,2%) de familles nucléaires (dont 29 de couples sans enfant), 9 (7,9%) de familles-souche tronquées et 7 (6,1%) de collatéraux non mariés.

OBSERVATIONS FINALES

L'itinéraire socio-démographique suivi par chacun de nos trois villages depuis la dernière guerre s'accorde en général avec les tendances majeures que nous observons au niveau de la société grecque dans son ensemble et en particulier dans sa composante rurale: dénatalité croissante, montée de la mortalité, désertification des campagnes, vieillissement de la population. Ces phénomènes globaux obéissent à des contraintes communes et semblent dessiner des destinées identiques. Toutefois (l'analyse qui précède vient de le confirmer), derrière les moyennes statistiques nationales ou départementales et le sens en apparence univoque de leur évolution diachronique, derrière l'impression d'une soumission quasi automatique des transformations démographiques aux nécessités implacables de l'intégration capitaliste et l'uniformité trompeuse des conséquences de ces transformations sur les sociétés rurales, quelle diversité dans les modes de réaction locale, quels écarts d'un taux à l'autre, quelles divergences dans les rythmes et les modalités d'adaptation, quel contraste, enfin, entre les situations démographiques actuelles de chaque localité, aboutissement, souvent imprévisible, de cheminements historiques aussi originaux que variés!

Complexité des rapports entre tendances générales et itinéraires particuliers, mais aussi variété des combinaisons internes dans chacune des situations locales observées, articulations chaque fois inédites d'éléments démographiques partiels dans un tout dont l'état actuel, le passé et le devenir

font appel, pour être compris, à des approches autres que celles qui sont valables pour les évolutions globales.

Si la baisse de la natalité est, pour la période examinée, commune à nos trois villages, l'époque pendant laquelle celle-ci commença, ainsi que ses rythmes ou les niveaux atteints en 1985 ne sont pas les mêmes d'un cas à l'autre. Pour les deux villages de montagne (Pyrsoyianni et Grévéniti) qui, en raison d'un certain vieillissement de la population amorcé depuis la fin du XIX^e siècle, présentent, dès le lendemain de la guerre déjà, des taux modérés de natalité, la baisse est continue et régulière au cours des quarante dernières années. Ces villages n'ont pas connu le «baby boom» qui a marqué d'autres communes grecques après la guerre; par conséquent, le déclin de leur fécondité réelle (elle aussi depuis longtemps alignée sur le modèle urbain) n'a pas influé sur la courbe des naissances autant que l'accroissement du nombre des vieillards. Par contre, le village de la plaine (Aétopétra) dont la vitalité démographique exceptionnelle se prolonge jusqu'aux années 1960, subit à partir de 1971 un véritable effondrement dû aux effets conjugués d'une poussée migratoire sans précédent et d'une baisse de fécondité réelle plus forte qu'ailleurs. L'image que les trois villages offrent aujourd'hui de leur natalité est significative de ces évolutions contrastées: à Pyrsoyianni la disparition totale des naissances à laquelle on assiste dans les années 1980 prend l'aspect d'une «extinction naturelle» qui marque le point final d'un long cheminement de dévitalisation démographique. Situation actuelle sensiblement identique à Aétopétra où les taux de natalité frôlent le zéro en 1981-85, mais à la suite, cette fois-ci, de l'irruption récente et brutale de l'émigration. Troisième cas de figure, Grévéniti, dont la décélération ininterrompue des naissances semblait lui réserver la même destinée que celle de Pyrsoyianni, présente, à partir de la fin des années 1970, un net accroissement des naissances grâce à une émigration maintenue à des niveaux moins élevés qu'ailleurs, ainsi qu'à des rapatriements de plus en plus nombreux.

L'évolution de la mortalité fait apparaître d'autres divergences et d'autres points de rapprochement entre les trois localités. Si Aétopétra s'éloigne des deux autres villages par les très bas taux de mortalité que lui assure son dynamisme démographique jusqu'aux années 1970. en revanche elle se rapproche de Grévéniti par le bond spectaculaire qu'enregistre la mortalité dans ces deux villages au cours des années 1980: en effet, durant la période 1981-85, Aétopétra et Grévéniti voient le nombre de leurs décès se multiplier par deux, conséquence de l'accélération récente du vieillissement de leur population. Par contre, à Pyrsoyianni, dont les taux de mortalité sont actuellement aussi importants que ceux de Grévéniti, la courbe suit une montée régulière et sans grands rebondissements ce qui traduit l'ancienneté des structures démographiques vieilles de ce village.

Le jeu combiné des taux de natalité et de mortalité depuis quarante ans aboutit à un déficit du mouvement naturel dont aussi bien l'évolution que les niveaux actuellement atteints diffèrent d'un village à l'autre. Selon ce dernier critère, Pырsoyianni (où, en l'absence des naissances après 1981, seule la mortalité détermine son excédent naturel) présente aujourd'hui le déficit le plus grave, suivie par Grévéniti et par Aétopétra. La rupture décisive, celle qui marque le début des excédents négatifs, se situe dans les dernières années de la décennie de 1950 pour le premier village, dans les années 60 pour le deuxième et dans les années 70 pour le troisième, ces périodes étant en même temps les périodes pendant lesquelles chaque village enregistre les taux les plus élevés d'émigration. Mais, si l'on considère le mouvement naturel du point de vue de sa rapidité d'évolution depuis 1940, on constate que c'est Aétopétra qui voit chuter son excédent naturel de manière la plus impressionnante, en raison des scores très élevés réalisés dans ce domaine au cours de la première décennie de l'après-guerre.

Le mouvement migratoire, plus que n'importe quel autre domaine de la socio-démographie villageoise, permet aux collectivités étudiées d'affirmer, chacune, sa physionomie particulière et son originalité qui récusent la vision largement répandue d'un phénomène univoque quant à son caractère, son importance, ses origines, son cheminement historique ou ses conséquences sur la société locale. Rien de commun, en effet, entre Aétopétra, pour qui l'émigration récente et massive de ses jeunes générations n'est que le tribut payé à la modernisation d'une société fondée sur l'agriculture, et Grévéniti ou Pырsoyianni dont le mouvement migratoire fut, depuis toujours, l'élément constitutif majeur de leurs économies extrêmement diversifiées, voire un principe d'organisation sociale et un mode de vie. D'un côté, la flambée soudaine, en l'espace de vingt ans, de l'émigration dans une localité jusqu'alors plutôt fermée sur elle-même et dont l'équilibre entre ressources agricoles et démographie galopante arrive à son point de rupture (moment qui coïncide avec l'ouverture du marché de la main-d'œuvre en R.F.A.),⁶⁶ la prolétarianisation brutale de

66. Il serait intéressant de vérifier par une étude à l'échelle nationale ce que nous constatons à Aétopétra au sujet des « causes » de cette émigration, à savoir que c'est la rupture du rapport local entre ressources agricoles et démographie qui explique le mieux les départs massifs des années 1960 et non pas l'ouverture de ce marché, comme il est communément admis. Ces départs auraient eu lieu de toute manière, indépendamment des facilités offertes par le lieu d'accueil. D'ailleurs, il est significatif qu'à Aétopétra l'émigration vers la R.F.A. est accompagnée, dès le début, d'un important mouvement d'exode vers l'intérieur de la Grèce, mouvement qui, à partir de 1968, prend nettement l'avantage sur l'émigration extérieure. Une étude nationale montrerait probablement que la majeure partie des émigrants d'Allemagne vient des localités ayant connu une forte expansion démographique dans l'après-guerre.

l'émigrant dans un univers étranger et inhospitalier et, aussi, les progrès agricoles réalisés au village à la suite de l'allègement de la pression démographique sur les terres disponibles et des investissements des rapatriés. De l'autre côté, un dépeuplement lent et continu pendant plusieurs décennies coexistait avec une émigration transocéanique qui n'est que rarement définitive, ainsi qu'avec de vieux mouvements saisonniers ou temporaires à l'intérieur du pays comme à l'étranger, un va et vient incessant entre localité et monde extérieur qui conduit progressivement à l'abandon de l'agriculture, diversifie la société locale et efface la ligne de démarcation entre modes de vie urbain et rural, tout en forgeant des institutions et des pratiques qui renforcent les solidarités communautaires.

L'accélération de l'émigration définitive après 1960 et sa fusion dans le mouvement dévastateur de l'exode qui affecte les campagnes grecques au cours de cette période, rapprocheront en apparence ces deux villages avec Aétopétra, mais, sous l'uniformisation relative des taux et des courbes, les pesanteurs historiques et les structures économiques locales continueront à différencier les comportements: malgré les retours d'un certain nombre d'émigrants d'Allemagne, enregistrés ces dernières années à Aétopétra, les liens entre le village et ses expatriés se relâchent de plus en plus, alors que grâce au maintien toujours vif de ces liens Pyrsoyianni et Grévéniti assurent actuellement leur survie.

Cependant, l'opposition de la montagne à la plaine, bien que fondamentale, n'est pas seule en cause dans l'histoire migratoire locale. Au-delà de leurs points communs, Pyrsoyianni et Grévéniti présentent des divergences considérables qui tiennent soit à la temporalité de l'émigration (émigration saisonnière - émigration temporaire), soit à son caractère (activités artisanales - activités commerciales), soit au type de société à laquelle elle conduit (dichotomie artisans/«seigneurs» dans le premier cas, formation de plusieurs «classes» sociales fortement hiérarchisées dans le second), soit, enfin, aux conditions qui, dans l'après-guerre, déterminent les réactions locales face au mouvement général de l'exode rural (choix du lieu d'émigration, nature des liens entretenus avec le village, fonctions des doubles résidences, importance des rapatriements et âge des rapatriés).

Car, c'est à travers ces conditions-là précisément que sont définis la situation démographique actuelle de nos trois villages, ainsi que le sort de leur peuplement pour les années à venir. Comme nous l'avons vu dans les pages qui précèdent, le choix par les émigrants de tel ou tel lieu d'installation n'est pas sans conséquences pour le village d'origine: si pour les habitants d'Aétopétra les aires d'émigration sont, après 1970, plutôt diffuses et éparpillées un peu partout en Grèce, c'est que l'émigrant intègre plus ou moins

définitivement l'univers impersonnel du lieu d'accueil et abandonne toute idée de retour. De même, si le Grévénitate se dirige de préférence vers Jannina, cela signifie qu'il compte sur la proximité de cette ville pour maintenir et développer les contacts avec son village, contacts qui s'insèrent dans un réseau de relations économiques, professionnelles et sociales commun à l'espace rural et à l'espace urbain. Quant au Pyrsoyiannite, son installation dans des villes où sont implantées, depuis longtemps déjà, des colonies puissantes et bien soudées de compatriotes, témoigne d'un comportement et des attitudes similaires à ceux du Grévénitate, à cette différence près que les relations avec le village sont ici réduites à leur seul aspect culturel et social.

Les choix en question renvoient aux fonctions remplies par les résidences secondaires, dont le nombre s'accroît de plus en plus ces dernières années, ainsi qu'au type des liens qui unissent l'expatrié à son pays natal: à Aétopétrà la double résidence ne sert que pour les vacances estivales de l'émigrant qui vient, en famille, d'Allemagne ou d'une ville grecque y passer ses congés payés. À Grévéniti, au contraire, celle-ci est utilisée plusieurs fois par mois (ou pendant plusieurs mois consécutifs dans l'année, si l'émigrant vient d'Athènes) par des pluriactifs ou des retraités partageant leur séjour entre la ville et le village. L'usage que le Pysroyiannite de la diaspora réserve à sa vieille maison paternelle a un double aspect, à la fois symbolique et pratique: l'entretien ou la réfection de celle-ci matérialise son attachement au lignage (et, à travers lui, à la communauté villageoise), tout en lui permettant de multiplier les visites au village à l'occasion des fêtes ou des vacances d'été, visites qui préparent le terrain pour son installation future, une fois venu le temps de la retraite.

Enfin, la plus importante parmi ces conditions, puisqu'elle traduit dans les chiffres les effets de toutes les autres, le mouvement de rapatriements semble constituer, après 1980, le paramètre majeur dont dépendent directement le présent et l'avenir démographique des villages. Dans ce domaine, les situations locales sont, encore une fois, bien contrastées: le nombre des rapatriés à Aétopétrà est nettement insuffisant pour résorber les taux, toujours très élevés, de l'émigration. Ce village présente les déficits migratoires les plus graves et rien dans l'état actuel des choses ne permet d'entrevoir les signes d'un redressement possible. Par contre, Grévéniti grâce à l'accélération des retours au cours des cinq dernières années réussit à équilibrer presque sa balance migratoire, en outre l'âge plutôt jeune de ses rapatriés fait espérer une amplification de la reprise, visible déjà sur le plan de la natalité et de la nuptialité. Pyrsoyianni présente les taux les plus spectaculaires de rapatriements pendant la même période, ce qui produit un solde migratoire largement excédentaire et fait même augmenter légèrement sa population entre 1981 et 1986. Ici, l'âge avancé des rapatriés exclut, bien sûr, toute perspective de renouvellement des

générations, cependant les paradoxes démographiques que nous avons évoqués à propos de ce village montrent que les possibilités de sa reproduction extraterritoriale sont encore loin d'être épuisées.

Dernier domaine de la socio-démographie villageoise sur lequel ont porté nos investigations, le mariage, la famille et le groupe domestique complètent et renforcent les traits qui brossent la physionomie particulière de chaque collectivité. L'endogamie relativement forte que nous observons à Pyrsoyianni et à Grévéniti témoigne de la pérennité des liens communautaires traditionnels de ces villages, tandis que la prépondérance des mariages exogames à Aétopétra renvoie à l'atonie de la vie communautaire bien caractéristique des anciens *tshifliks*. Dans les deux cas, le comportement matrimonial est dissocié des structures économiques locales: très ouvertes sur le monde extérieur à Grévéniti et à Pyrsoyianni celles-ci sont, au contraire, plutôt repliées sur elles-mêmes à Aétopétra, du moins jusqu'au début des années 60. L'abaissement de l'âge du mariage, surtout du côté des femmes, constaté après la guerre dans les trois villages, est lié à l'histoire socio-culturelle propre à chaque localité: à Aétopétra l'apparition des pratiques dotales qui accompagne le désenclavement de l'économie et la marginalisation du rôle de la femme en agriculture est probablement la cause principale qui pousse les pères de jeunes filles à les marier le plus vite possible, tandis qu'à Grévéniti (où la dot est depuis longtemps instituée), ainsi qu'à Pyrsoyianni, l'explication de ce même rajeunissement serait à rechercher dans l'abandon des émigrations temporaires ou saisonnières, de même que dans la tendance d'une partie des filles du village à se marier en ville, ce qui restreint le marché matrimonial local.

Quant au groupe domestique, les témoignages des chroniqueurs ou historiens épirotes et les données de l'enquête directe convergent pour récuser, encore une fois, le mythe de l'universalité de la famille nucléaire en Grèce. La prédominance de la famille indivise à Pyrsoyianni et à Grévéniti ou de la famille-souche à Aétopétra (liées aux origines pastorales du peuplement et à la transmission égalitaire du patrimoine dans le premier cas, au régime agraire et à la succession unique propres au *tshiflik* dans le second cas), reste forte vraisemblablement jusqu'à la veille de la dernière guerre, et ne recule qu'à la suite de l'intervention brutale d'événements extérieurs qui désorganisent les groupes domestiques du village (veuvages, exode, nouvelles conditions de logement). L'accroissement foudroyant des ménages solitaires ainsi que la réduction excessive de la taille moyenne du groupe domestique sont les témoins éloquentes de cette désorganisation. Désormais, la forme dominante du ménage dans les trois villages est celle du couple (plutôt âgé) vivant sans enfant. Toutefois, en dépit de ce nivellement apparent, les anciennes formes ont la vie dure: même aujourd'hui on retrouve à Pyrsoyianni des familles dont la

composition rappelle les familles indivises d'autant, tandis qu'à Grévéniti et à Aétopétrà (où les familles de plus de trois membres sont suffisamment représentées pour que nos calculs aient un sens) près du quart des ménages sont organisés selon des formes autres que celle de la famille nucléaire.

TABLEAU I

Pyrsoyianni — Évolution de la population (1920-1986)

Année	Selon les recensements de l'Office National de Statistique de Grèce					Selon les données de la recherche locale*				
	Nombre d'habitants	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Total	Variation (%)	Nombre d'habitants	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Total	Variation (%)
1920	958	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1928	910	310 (34)	600 (66)	-5	—	—	—	—	—	—
1940	843	301 (36)	542 (64)	-7	-3	—	—	—	—	—
1951	394	180 (46)	214 (54)	-53	-40	—	—	—	—	—
1957	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1958 (Juillet)	—	—	—	+30	—	476	—	—	—	—
1958	—	—	—	—	—	460	203 (44)	257 (56)	-13	-13
1961	513**	—	—	-43	—	463	203 (44)	260 (56)	-37	-40
1971	290	—	—	+32	—	400	176 (44)	224 (56)	+2	+8
1981	381	—	—	—	—	250	105 (42)	145 (58)	-34	-30
1985	—	—	—	—	—	164	73 (45)	91 (55)	0	0
1986 (Sept.)	—	—	—	—	—	168	79 (47)	89 (53)	0	0

* Sauf mention contraire le nombre d'habitants estimé pour une année est celui de l'année révolue.

** Dont 130 personnes «inscrites dans les registres d'autres Communes».

TABLEAU 2
Pyrsoyianni — Mouvement naturel de la population (1946-85)

Période	Naissances		Décès		Excédent naturel	
	N	Taux de natalité	N	Taux de mortalité	N	Taux annuel
1946-57	160	2,02%	32	1,05%(1951-57)	—	+0,97%
1958-70	34	0,73%	75	1,62%	-41	-0,89%
1971-80	3	0,14%	42	2,02%	-39	-1,88%
1981-85	—	—	24	2,89%	-24	-2,89%

TABLEAU 3
Pyrsoyianni — Mouvement migratoire (1940-85)

Période	1 Ensemble (2+3)		2 Émigration intérieure		3 Émigration extérieure		4 Ensemble (5+6)		5 Installations au village		6 Entrées cause mariage		7 Solde migratoire (1-4)		8 Excédent naturel de la population		9 Solde (7-8)	
	N	Taux (%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	Taux (%)	N	Taux (%)	N	Taux (%)
1940-57	448	3,60%	373	(83)	75	(17)	*	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1958-70	207	4,47%	161	(78)	46	(22)	32	0,69%	22	(69)	10	(31)	-175	-3,78%	-41	-0,89%	-216	-4,67%
1971-80	77	3,71%	69	(90)	8	(10)	31	1,49%	29	(93)	2	(7)	-46	-2,22%	-39	-1,88%	-85	-4,10%
1981-85	9	1,08%	8	(89)	1	(11)	26	3,13%	25	(96)	1	(4)	+17	+2,05%	-24	-2,89%	-7	-0,84%
Total (1958-85)	293	3,32%	238	(81)	55	(19)	89	1,00%	76	(85)	13	(15)	-204	-2,32%	-104	-1,17%	-308	-3,49%

* Manque de données.

TABLEAU 6
 Pyrsoyianni — Émigration: lieu d'accueil (1940-85)

Lieu d'accueil	1940-57*		1958-70		1971-80		1981-85	
	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)
RFA	—	—	23	(11)	2	(3)	—	—
USA	43	(10)	15	(7)	5	(6)	—	—
Europe de l'Est	26	(6)	—	—	—	—	—	—
Australie	—	—	6	(3)	—	—	—	—
Autres pays	6	(1)	2	(1)	1	(1)	—	—
Athènes	67	(15)	30	(14)	17	(22)	3	(33)
Jannina	120	(27)	60	(29)	21	(27)	3	(33)
Salonique	—	—	10	(5)	12	(16)	—	—
Autres villes	186	(41)	50	(24)	12	(16)	1	(11)
Konitsa	—	—	—	—	4	(5)	1	(11)
Villages d'Épire	—	—	11	(5)	3	(4)	1	(11)
Ensemble pays étrangers	75	(17)	46	(22)	8	(10)	—	—
Ensemble villes grecques	373	(83)	150	(72)	62	(80)	7	(78)
Ensemble régions rurales	—	—	11	(5)	7	(9)	2	(22)
Total	448	(100)	207	(100)	77	(100)	9	(100)

* Données de l'enquête de 1958.

TABLEAU 7
Pyrsoyianni — Endogamie - Exogamie (1958-85)

Période	Mariages endogames		Mariages exogames				Ensemble des mariages exogames*		
	Entrées pour cause de mariage		Départs pour cause de mariage		Ensemble des mariages du village (1+2)		Ensemble des mariages exogames*		
	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes
1958-70	1	2	3	4	5	6	7	(2+5)	(4+7)
	N	% sur mariages du village	N	% sur mariages du village	N	% sur mariages exogames hommes	N	% sur mariages exogames femmes	N (%)
1971-85	20 (67)	10 (33)	6 (20)	4 (13)	24 (71)	1 (14)	23 (85)	34 (100)	7 (100)
	2 (40)	3 (60)	—	3 (60)	15 (83)	3 (100)	12 (80)	18 (100)	3 (100)

* Sur le sens de cet ensemble, les mêmes observations formulées à propos des autres villages (voir *infra*) sont aussi valables pour le cas de Pyrsoyianni: il ne couvre que les départs dont le motif est expressément le mariage, le nombre des célibataires qui partent pour travailler et qui se marient par la suite n'y est pas compris. En plus, pour Pyrsoyianni on sait qu'une partie au moins des départs pour cause de mariage concerne des mariages avec des Pyrsoyiannites de la diaspora, ils ne sont, donc, «exogames» que du point de vue aire géographique et non pas du point de vue origine.

TABLEAU 8

Pyrsoyianni — Aires matrimoniales (1958-85)

Lieu	Aires de recrutement						Aires d'accueil					
	1958-70			1971-85			1958-70			1971-85		
	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)
Villages de Konitsa	5 (50)	2 (33)	3 (75)	2 (66)	—	2 (66)	—	—	—	2 (13)	1 (33)	1 (8)
Villages d'Épire	5 (50)	4 (66)	1 (25)	1 (33)	—	1 (33)	2 (8)	—	2 (9)	2 (13)	—	2 (17)
Jannina	—	—	—	—	—	—	4 (17)	—	4 (17)	4 (27)	1 (33)	3 (25)
Athènes	—	—	—	—	—	—	6 (25)	1 (100)	5 (22)	1 (7)	—	1 (8)
Autres villes	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
de Grèce	—	—	—	—	—	—	9 (37)	—	9 (39)	5 (33)	1 (33)	4 (33)
Étranger	—	—	—	—	—	—	3 (12)	—	3 (13)	1 (7)	—	1 (8)
Ensemble Épire	10 (100)	6 (100)	4 (100)	3 (100)	—	3 (100)	6 (25)	—	6 (26)	8 (53)	2 (66)	6 (50)
Ensemble villes	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
grecques	—	—	—	—	—	—	15 (62)	1 (100)	14 (61)	6 (40)	1 (33)	5 (42)
Étranger	—	—	—	—	—	—	3 (12)	—	3 (13)	1 (7)	—	1 (8)
Total	10 (100)	6 (100)	4 (100)	3 (100)	—	3 (100)	24 (100)	1 (100)	23 (100)	15 (100)	3 (100)	12 (100)

TABLEAU 9

Aétopétra — Évolution de la population (1920-1986)

Année	Selon les recensements de l'Office National de Statistique de Grèce					Selon les données de la recherche locale*				
	Nombre d'habitants	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Total	Variation (%) Hommes Femmes	Nombre d'habitants	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Total	Variation (%) Hommes Femmes
1920	160	—	—	+22	—	—	—	—	—	—
1928	195	87 (45)	108 (55)	+48	+60	—	—	—	—	—
1940	289	139 (48)	150 (52)	+9	+19	—	—	—	—	—
1951	315	165 (52)	150 (48)	+8	-7	—	—	—	—	—
1957	—	—	—	—	—	386	—	—	—	—
1958	—	—	—	—	—	396	196 (49)	200 (51)	—	—
(Juillet) 1958	—	—	—	—	—	405	—	—	—	-1
1961	341	154 (45)	187 (55)	-32	—	393	193 (49)	200 (51)	-23	-22
1971	232	—	—	-8	—	303	152 (50)	151 (50)	-27	-25
1981	214	—	—	—	—	221	109 (49)	112 (51)	-27	-28
1985	—	—	—	—	—	197	—	—	—	—
1986 (Sept.)	—	—	—	—	—	190	99 (52)	91 (48)	-14	-8

* Sauf mention contraire, le nombre d'habitants estimé pour une année est celui de l'année révolue.

TABLEAU 10
Aétopétra — Mouvement naturel de la population (1947-1985)

Période	Naissances Taux de natalité		Décès Taux de mortalité		Excédent naturel Taux annuel	
	N	(%)	N	(%)	N	(%)
1947-57	133	3,62%	18	0,49%	+115	+3,13%
1958-70	108	2,35%	29	0,63%	+79	+1,72%
1971-80	14	0,54%	22	0,84%	-8	-0,30%
1981-85	2	0,19%	16	1,52%	-14	-1,33%

TABLEAU 11
Aétopétra — Mouvement migratoire (1958-1985)

Période	1 Ensemble (2+3)		2 Émigration intérieure		3 Émigration extérieure		4 Ensemble (5+6)		5 Installations au village Rapatriements		6 Entrées cause mariage		7 Solde migratoire (1-4)		8 Excédent naturel de la population		9 Solde (7-8)	
	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)
1958-70	179	3,38%	66	(37)	113	(63)	28	0,61%	12	(43)	16	(57)	-151	-3,27%	+79	+1,72%	-72	-1,55%
1971-80	120	4,59%	87	(72)	33	(28)	37	1,41%	21	(57)	16	(43)	-83	-3,18%	-8	-0,30%	-91	-3,48%
1981-85	27	2,58%	25	(93)	2	(7)	15	1,43%	12	(80)	3	(20)	-12	-1,15%	-14	-1,33%	-26	-2,48%
Total (1958-85)	326	3,86%	178	(55)	148	(45)	80	0,95%	45	(56)	35	(44)	-246	-2,91%	+57	+0,68%	-189	-2,23%

TABLEAU 12
Aétopétra — Motif de l'émigration (1958-1985)

Motif	1958-70		1971-80		1981-85	
	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)
Travail	152 (85)	89 (92)	63 (77)	76 (63)	53 (88)	23 (38)
Mariage	23 (13)	5 (5)	18 (22)	38 (32)	4 (7)	34 (57)
Autres motifs*	4 (2)	3 (3)	1 (1)	6 (5)	3 (5)	3 (5)
Total	179 (100)	97 (100)	82 (100)	120 (100)	60 (100)	60 (100)
Répartition H/F	(100)	(54)	(46)	(100)	(50)	(50)

* Il s'agit notamment de départs dus à des études, ou à des installations de personnes âgées auprès de leurs enfants.

TABLEAU 13
Aétopétra — Âge des émigrants (1958-1985)

Âge	1958-70		1971-80		1981-85	
	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)
0-14	36 (20)	21 (22)	15 (18)	4 (3)	3 (5)	1 (2)
15-24	73 (41)	39 (40)	34 (41)	69 (57)	36 (60)	33 (55)
25-44	64 (36)	33 (34)	31 (38)	33 (27)	14 (23)	19 (32)
45-64	6 (3)	4 (4)	2 (2)	12 (10)	7 (12)	5 (8)
65 +	—	—	—	2 (2)	—	2 (3)
Total	179 (100)	97 (100)	82 (100)	120 (100)	60 (100)	60 (100)

TABLEAU 14

Aétopétra — Émigration: lieu d'accueil (1958-85)

<i>Lieu d'accueil</i>	<i>1958-70</i>		<i>1971-80</i>		<i>1981-85</i>	
	<i>N</i>	<i>(%)</i>	<i>N</i>	<i>(%)</i>	<i>N</i>	<i>(%)</i>
RFA	87	(49)	29	(25)	1	(4)
Autres pays	26	(14)	4	(3)	1	(4)
Athènes	19	(11)	32	(27)	5	(18)
Jannina	13	(7)	11	(9)	6	(22)
Autres villes de Grèce	10	(6)	20	(17)	10	(37)
Konitsa	6	(3)	4	(3)	2	(7)
Villages d'Épire	11	(6)	11	(9)	1	(4)
Autres villages de Grèce	7	(4)	9	(7)	1	(4)
Ensemble pays étrangers	113	(63)	33	(28)	2	(7)
Ensemble villes grecques	42	(24)	63	(52)	21	(78)
Ensemble régions rurales	24	(13)	24	(20)	4	(15)
Total	179	(100)	120	(100)	27	(100)

TABLEAU 15

Aétopétra — Rapatriés: durée de l'émigration (1958-85)

<i>Durée</i>	<i>Émigration de 1958-70</i>		<i>Émigration de 1971-85</i>		<i>Ensemble des rapatriés de l'émigration 1958-85</i>	
	<i>N</i>	<i>(%)</i>	<i>N</i>	<i>(%)</i>	<i>N</i>	<i>(%)</i>
1 à 2 ans	—	—	—	—	—	—
2 à 5 ans	14	(48)	9	(56)	23	(51)
5 à 10 ans	6	(21)	5	(31)	11	(24)
10 ans et plus	9	(31)	2	(12)	11	(24)
Total	29	(100)	16	(100)	45	(100)

TABLEAU 17 *Aéiopétra* —

<i>Lieu</i>	<i>1946-1957</i>			<i>Aires de recrutement 1958-1970</i>		
	<i>Ensemble N (%)</i>	<i>Hommes N (%)</i>	<i>Femmes N (%)</i>	<i>Ensemble N (%)</i>	<i>Hommes N (%)</i>	<i>Femmes N (%)</i>
Konitsa - Ville	—	—	—	2 (12)	—	2 (18)
Région de Konitsa	16 (61)	5 (55)	11 (65)	5 (31)	—	5 (45)
Jannina	—	—	—	—	—	—
Villages d'Épire	9 (35)	3 (33)	6 (35)	7 (44)	3 (60)	4 (36)
Athènes	—	—	—	—	—	—
Autres lieux	1 (4)	1 (11)	—	2 (12)	2 (40)	—
Ensemble région Konitsa	16 (61)	5 (55)	11 (65)	7 (43)	—	7 (63)
Ensemble Épire	25 (96)	8 (88)	17 (100)	14 (87)	3 (60)	11 (100)
Autres régions	1 (4)	1 (11)	—	2 (12)	2 (40)	—
Total	26 (100)	9 (100)	17 (100)	16 (100)	5 (100)	11 (100)

Aires matrimoniales (1946-1985)

1971-1985			<i>Aires d'accueil</i>							
<i>Ensemble</i> N (%)	1971-1985		<i>Ensemble</i> N (%)	1958-1970			<i>Ensemble</i> N (%)	1971-1985		
	<i>Hommes</i> N (%)	<i>Femmes</i> N (%)		<i>Hommes</i> N (%)	<i>Femmes</i> N (%)	<i>Ensemble</i> N (%)		<i>Hommes</i> N (%)	<i>Femmes</i> N (%)	
3 (16)	—	3 (21)	3 (13)	2 (40)	1 (6)	3 (7)	—	3 (7)		
5 (26)	—	5 (36)	8 (35)	—	8 (44)	6 (13)	—	6 (15)		
—	—	—	1 (4)	1 (20)	—	5 (11)	—	5 (12)		
4 (21)	—	4 (29)	6 (26)	2 (40)	4 (22)	9 (20)	—	9 (22)		
1 (5)	1 (20)	—	2 (9)	—	2 (11)	4 (9)	2 (50)	2 (5)		
6 (32)	4 (80)	2 (14)	3 (13)	—	3 (17)	18 (40)	2 (50)	16 (39)		
8 (42)	—	8 (59)	11 (48)	2 (40)	9 (50)	9 (20)	—	9 (22)		
12 (63)	—	12 (86)	18 (78)	5 (100)	13 (72)	23 (51)	—	23 (56)		
7 (37)	5 (100)	2 (14)	5 (22)	—	5 (28)	22 (49)	4 (100)	18 (44)		
19 (100)	5 (100)	14 (100)	23 (100)	5 (100)	18 (100)	45 (100)	4 (100)	41 (100)		

TABEAU 18
Grévenit — Évolution de la population (1920-1986)

Année	Selon les recensements de l'Office National de Statistique de Grèce				Selon les données des recherches locales (1961 et 1986)*			
	Nombre d'habitants	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Variation (%) Total	Nombre d'habitants	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Variation (%) Total
1920	714	—	—	- 5	—	—	—	—
1928	676	251 (37)	425 (63)	+19	—	—	—	—
1940	803	349 (43)	454 (57)	-45	604	277 (46)	327 (54)	-18
1951	439	190 (43)	249 (57)	+ 1	492	206 (42)	286 (58)	- 4
1961	445	183 (41)	262 (59)	-23	473 (Février)	202 (43)	271 (57)	-23
1971	343	—	—	-14	362	151 (42)	211 (58)	-20
1981	295	—	—	—	289	117 (40)	172 (60)	-12
1986 (Sept.)	—	—	—	—	255	110 (43)	145 (57)	- 6

* Sauf mention contraire le nombre d'habitants estimé pour une année est celui de l'année révolue.

TABLEAU 19

Gréviniti — Mouvement naturel de la population (1940-85)

Période	Naissances Taux de natalité		Décès Taux de mortalité		Excédent naturel	
	N	Taux	N	Taux	N	Taux annuel
1940-50	107	1,70%	80	1,27%	+27	+0,43%
1951-60	77	1,56%	51	1,03%	+26	+0,53%
1961-70	41	0,98%	45	1,07%	- 4	-0,09%
1971-80	23	0,70%	46	1,41%	-23	-0,71%
1981-85	12	0,88%	40	2,94%	-28	-2,06%

TABLEAU 20

Gréviniti — Mouvement migratoire (1940-85)

Période	1 Ensemble (2+3) N		2 Émigration intérieure N (%)		3 Émigration extérieure N (%)		4 Ensemble (5+6) N		5 Installations au village Rapatryements N (%)		6 Entrées cause mariage N (%)		7 Solde migratoire (1-4) N		8 Excédent naturel de la population N		9 Solde (7-8) N	
	Taux	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	Taux	N	Taux	N	Taux
1940-50	163	2,60%	153	(94)	10	(6)	24	0,38%	-	24	(100)	-139	-2,22%	+27	+0,43%	-112	-1,78%	
1951-60	72	1,46%	59	(82)	13	(18)	13	0,26%	-	13	(100)	-59	-1,20%	+26	+0,53%	-33	-0,67%	
1961-70	117	2,80%	102	(87)	15	(13)	24	0,57%	11	(46)	13	(54)	-93	-2,23%	-4	-0,09%	-97	-2,32%
1971-80	62	1,90%	53	(86)	9	(14)	12	0,37%	10	(74)	2	(16)	-50	-1,53%	-23	-0,71%	-73	-2,24%
1981-85	19	1,40%	19	(100)	-	-	16	1,18%	12	(75)	4	(25)	-3	-0,22%	-28	-2,06%	-31	-2,28%
Total (1940-85)	433	2,17%	386	(89)	47	(11)	89	0,45%	33	(37)	56	(63)	-344	-1,73%	-2	-0,01%	-346	-1,74%

TABLEAU 21 Grévéniti —

Motif	1940-50			1951-60		
	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)
Travail	70 (43)	44 (54)	26 (32)	40 (55)	25 (69)	15 (42)
Mariage	7 (4)	3 (4)	4 (5)	21 (29)	8 (22)	13 (36)
Autres motifs*	65 (40)	26 (31)	39 (48)	11 (15)	3 (8)	8 (22)
Émigration forcée**	21 (13)	9 (11)	12 (15)	—	—	—
Total	163 (100)	82 (100)	81 (100)	72 (100)	36 (100)	36 (100)
Répartition H/F	(100)	(50)	(50)	(100)	(50)	(50)

* Regroupements familiaux, études.

** Il s'agit notamment de déportations ou de départs vers les pays de l'Est à la suite de la guerre civile (1946-49).

TABLEAU 22 Grévéniti —

Âge	1940-50			1951-60		
	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)	Ensemble N (%)	Hommes N (%)	Femmes N (%)
0-14	54 (33)	29 (35)	25 (31)	10 (14)	3 (8)	7 (19)
15-24	41 (25)	18 (22)	23 (28)	39 (54)	25 (69)	14 (39)
25-44	56 (34)	31 (38)	25 (31)	19 (26)	7 (19)	12 (33)
45-64	12 (7)	4 (5)	8 (10)	3 (4)	1 (3)	2 (6)
65 +	—	—	—	1 (1)	—	1 (3)
Total	163 (100)	82 (100)	81 (100)	72 (100)	36 (100)	36 (100)

Motif de l'émigration (1940-85)

1961-70			1971-80			1981-85		
Ensemble	Hommes	Femmes	Ensemble	Hommes	Femmes	Ensemble	Hommes	Femmes
N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)
103 (88)	48 (94)	55 (83)	39 (63)	21 (66)	18 (60)	14 (74)	7 (87)	7 (64)
4 (3)	—	4 (6)	6 (10)	2 (6)	4 (13)	3 (16)	1 (13)	2 (18)
10 (9)	3 (6)	7 (11)	17 (27)	9 (28)	8 (27)	2 (10)	—	2 (18)
—	—	—	—	—	—	—	—	—
117 (100)	51 (100)	66 (100)	62 (100)	32 (100)	30 (100)	19 (100)	8 (100)	11 (100)
(100)	(44)	(56)	(100)	(52)	(48)	(100)	(42)	(58)

Âge des émigrants (1940-85)

1961-70			1971-80			1981-85		
Ensemble	Hommes	Femmes	Ensemble	Hommes	Femmes	Ensemble	Hommes	Femmes
N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)	N (%)
28 (24)	13 (25)	15 (23)	7 (11)	4 (12)	3 (10)	3 (16)	2 (25)	1 (9)
46 (39)	16 (31)	30 (45)	37 (60)	22 (69)	15 (50)	7 (37)	3 (37)	4 (36)
34 (29)	17 (33)	17 (26)	7 (11)	3 (9)	4 (13)	7 (37)	3 (37)	4 (36)
6 (5)	3 (6)	3 (4)	6 (10)	1 (3)	5 (17)	1 (5)	—	1 (9)
3 (3)	2 (4)	1 (1)	5 (8)	2 (6)	3 (10)	1 (5)	—	1 (9)
117 (100)	51 (100)	66 (100)	62 (100)	32 (100)	30 (100)	19 (100)	8 (100)	11 (100)

TABLEAU 23

Gréveniti — Émigration: lieu d'accueil (1940-85)

Lieu d'accueil	1940-50		1951-60		1961-70		1971-80		1981-85	
	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)	N	(%)
Jannina	86	(53)	17	(24)	45	(38)	8	(13)	7	(37)
Athènes	32	(20)	15	(21)	43	(37)	34	(55)	3	(16)
Autres villes	23	(14)	14	(19)	8	(7)	5	(8)	3	(16)
Villages	11	(6)	13	(18)	6	(5)	6	(10)	6	(31)
RFA	—		—		12	(10)	6	(10)	—	
Autres pays étrangers	11	(6)	13	(18)	3	(2)	3	(5)	—	
Total	163	(100)	72	(100)	117	(100)	62	(100)	19	(100)

TABLEAU 24

Gréveniti — Endogamie - Exogamie (1940-85)

Période	Mariages endogames		Mariages exogames							Ensemble des mariages exogames*										
	N	% sur mariages du village	Entrées pour cause de mariage		Départs pour cause de mariage		Ensemble des mariages du village		Total (2+5)	Hommes (3+6)	Femmes (4+7)	N (%)	N (%)	N (%)						
			Total	Femmes	Total	Femmes	Ensemble	du village												
1940-50	10	(29)	24	(71)	3	(9)	21	(62)	8	(25)	5	(62)	3	(12)	34	(100)	8	(100)	24	(100)
1951-60	10	(43)	13	(57)	1	(4)	12	(53)	25	(66)	11	(92)	14	(54)	23	(100)	12	(100)	26	(100)
1961-70	12	(48)	13	(52)	5	(20)	8	(32)	4	(24)	—		4	(33)	25	(100)	5	(100)	12	(100)
1971-85	5	(45)	6	(55)	3	(27)	3	(27)	9	(60)	3	(50)	6	(67)	11	(100)	6	(100)	9	(100)

* Même observation que pour les tableaux 7 et 16. Une grande partie de l'émigration individuelle après 1951 concerne des célibataires qui se marient dans leur nouveau lieu d'installation.

TABLEAU 25

Gréventiti — Aires matrimoniales (1940-85)

Lieu	Aires de recrutement						Aires d'accueil*																				
	- 1940		1940-50		1951-60		1961-70		1970-85		1940-50		1951-60		1961-70		1971-85										
	Ens.	F	Ens.	F	Ens.	F	Ens.	F	Ens.	F	Ens.	F	Ens.	F	Ens.	F	Ens.	F									
Villages proches	25	17	8	11	1	10	4	1	3	10	2	8	4	1	3	1	—	1	—	2	—	2					
Villages d'Épire	5	4	1	10	1	9	3	—	3	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	—	—	1	1				
Autres villages	1	1	—	3	1	2	3	—	3	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	—	—	—	1	—			
Jannina	1	1	—	—	—	—	3	—	3	—	—	—	1	1	—	6	2	4	2	—	2	—	1	1			
Athènes	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	1	1	1	—	1	—	1	—			
Autres villes	2	2	—	—	—	—	—	—	—	3	3	—	1	1	—	6	4	2	—	—	—	—	—	3	1	2	
Étranger	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	—	—	—	—	—	1	—	1
Ensemble régions rurales	31	22	9	24	3	21	10	1	9	10	2	8	4	1	3	2	1	1	10	4	6	1	—	1	4	1	3
Villes - Étranger	3	3	—	—	—	—	3	—	3	3	—	—	2	2	—	5	3	2	15	7	8	3	—	3	5	2	3
Total	34	25	9	24	3	21	13	1	12	13	5	8	6	3	3	7	4	3	25	11	14	4	—	4	9	3	6

* Pour la période d'avant 1940 nous manquons de données.